

La première aventure de yoko tsuno

Roger Leloup

L'écume l'aube

roman



casterman





Roger Leloup

L'écume l'aube

roman



castelmann

■ Du même auteur :

Aux éditions Dupuis,

Yoko Tsuno

(Bandes dessinées)

1. Le trio de l'étrange
2. L'orgue du diable
3. La forge de Vulcain
Grand-prix St-Michel 1974
4. Aventures électroniques
5. Message pour l'éternité
6. Les trois soleils de Vinea
7. La frontière de la vie
8. Les titans
9. La fille du vent
10. La lumière d'Ixo
11. La spirale du temps
12. La proie et l'ombre
13. Les archanges de Vinea
14. Le feu de Wotan
15. Le canon de Kra
16. Le dragon de Hong Kong
17. Le matin du monde
18. Les exilés de Kifa
19. L'or du Rhin
20. L'astrologue de Bruges
21. La porte des âmes
22. La jonque céleste
en préparation :
23. La pagode des brumes

Aux éditions Casterman,
dans la collection Travelling (romans)

n° 88-89-90. Le pic des ténèbres.

Grand-prix de la Science-Fiction française

n° 99-100-101. L'écume de l'asobe

Illustrations et couverture : Roger Leloup

© Casterman 1993

<http://www.casterman.com>

Droits réservés : novembre 1993 : (1) 09900000/0700

18000 2 200 300 320

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.
Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon.

Il est puni par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Déposé au ministère de la Justice, Paris, le n° 49.966 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Imprimé en Belgique par Casterman

Roger Leloup

L'écume

l'aube

roman



Propos de l'auteur

Il y a plus de vingt ans qu'un soir, plus rêveur que de coutume, je suis parti à la recherche de Yoko sur le papier. Il n'y avait rien sur ma page blanche et les traits s'y sont mêlés en étranges arabesques pour m'offrir une silhouette, un visage, des cheveux d'ébène, deux yeux bridés.

Qui était-elle, d'où venait-elle, que faisait-elle... J'ai mis vingt ans à vous le raconter. À peine ai-je eu le temps d'en éprouver la paternité que vous me l'avez enlevée. Elle n'était plus mienne, elle était vôtre et vous viviez l'aventure à ses côtés.

Dans l'enchaînement des jours, j'ai appris à connaître Yoko, à feuiller dans ses rêves pour lui offrir l'impermeu qu'elle me réclamait. Mais c'est dans son cœur, bien caché derrière la tendresse, que j'ai découvert le merveilleux secret qu'elle gardait jalousement pour elle.

J'ai mis huit ans à extraire de son cœur le joyau de sa vie, j'ai agi durant son sommeil, on ne vole pas impunément à une jeune fille ses souvenirs d'enfant. En avais-je le droit ? J'ai longuement hésité, mais j'en ai éprouvé un tel bonheur que, l'aidant à l'important, je les ai réunis en ce livre, en offrande à ses vingt ans.

J'ai laissé les mots dominer le fleu des images. Juste l'esquisse d'un regard, d'un geste, d'une curiosité pour révéler une petite fille qui trop vite a grandi.

L'onde de sa vie est fragile comme l'écume que le moindre vent disperse. Les souvenirs de notre enfance ont la transparence d'une perle imaginaire... Dommage qu'il faille attendre d'être adulte pour pouvoir les raconter.

Roger Leloup.



À Yoko... À ses rêves !

Prologue

Tel l'albatros dont les ailes démesurées entourent le marche, le 747 de la Japan Air Lines, après un pesant claquement sur le tarmac, s'était immobilisé au sein de la piste, face à l'infâme du robin de Géron. L'oiseau de métal retenait son souffle, attisant la nervosité en cage qu'il emmenait dans ses flancs. Soudain, brisaient le silence qui s'était étendu dans la calme, la machine frôlait la rage de ses viseurs et plaqua les passagers sur leurs sièges en étouffant sur eux sa sauvage domination. Le monstre déchaîné dévorait la piste, pressé de lui échapper.

Écrasée sur son fauteuil, Yoko ressentait comme un reproche cinglant chaque mésaventure du revêtement. Le sol du Japon luyait sous elle...

— Pars ! Pars donc, puisque tu ne veux plus de moi, gémissait-il.

Le nez de l'avion se cabra... Le sol du Japon se déroba... Tout se fit tristement douleur. Yoko mesura, à cet instant, qu'elle abandonnait tout ce qu'elle aimait et ceux qu'elle chérissait...

L'ascension était fascinante... Le 747 se dégagea du manteau de brume qui conférait au paysage une allure d'estampe ébauchée. Se débarrassant des dernières turbulences de la crête nuageuse, le puissant

longivierre jaillit dans le ciel bleu et inéchappable. L'aile droite s'enfonça et la face intérieure du Japon envahit l'écran du hublot.

Yoko se libéra de sa coquille de sécurité et, de son siège, se pencha pour mieux voir. Mais, sous l'éclat du soleil, l'aile était trop éblouissante, le sol trop bleuté et l'éloignement en effaçait les contours. Pourtant, elle devinait l'île du Songe, perdue au milieu de la dentelle de la côte. Cette île qui l'avait vue naître et qu'elle adorait par-dessus tout, cet écrin qui renfermait le plus inoubliable, le plus inestimable des joyaux : ses souvenirs d'enfance. Dans moins de quatre heures, ce serait Hong Kong et son trésor à récupérer. Y parviendrait-elle ? Ne s'engagait-elle pas dans une mission au-dessus des forces ? Pour se rassurer, elle se murmura :

— Je réussirai ! Si Bouddha veut bien m'y aider...

Chōtusse la tira de sa rêverie. Elle se fit servir un jus de fruit coupé d'eau et lissa le liquide bienfaisant apaiser la sécheresse de ses lèvres. Puis, se calant dans son siège et fermant les yeux, elle oublia les conséquences possibles de son acte en se remémorant, un à un, les souvenirs des faits qui l'avaient motivé...

1

Ilest difficile de recomposer les premiers souvenirs de la vie. Ils vous apparaissent, le plus souvent, incomplets et indéfinissables, ou sous la forme d'une image dont l'enfance a exagéré l'importance. Tout ce que Yoko connaissait de sa famille, elle l'avait glané à l'écoute des conversations. Les Tsuno n'avaient jamais été très fortunés et si la grande maison, bâtie sur l'éperon rocheux face au couchant, faisait l'envie de la modeste population de l'île du Songe, elle n'était qu'un héritage offert par les générations antérieures à celle du présent.

Yoko ne connaissait que l'essentiel du passé d'Onoué Tsuno, son grand-père. Il avait été, jadis, à la tête d'une culture de perles des plus prometteuses. Mais voilà, par idéal, il avait négligé le côté commercial de son entreprise pour se consacrer à l'inaccessible : une perle qui aurait la transparence de l'eau et le reflet de l'aube. Il avait englouti une fortune dans ce projet, négligé sa famille, ses amis. L'industrie perlière aurait péri si sa femme, la douce Hikoro, n'avait, avec amour, patience et résignation, montré plus de sagesse que son mari.

Hikoro n'était pas d'origine japonaise et le fait vaut que l'on s'y arrête ! Alors qu'il venait d'entamer sa vingt-cinquième année, Onoué Tsuno, de passage à Hong Kong, y "acheta" une servante chinoise pour sa mère. En ce temps, en Chine, le fait d'avoir une fille était considéré comme une tare et, lorsqu'on n'avait pas d'argent pour la marier, on la vendait parfois comme servante. Celle-ci s'appelait Lai-Chi. Elle était menue et douce et quitta l'enfer de la pauvreté pour suivre docilement son nouveau "maître" ébloui. Car Lai-Chi était belle et Onoué Tsuno, lorsqu'il la présenta à sa mère, en était déjà silencieusement amou-

reux. Après quelque temps, ne pouvant plus contenir sa passion, il révéla à sa famille son intention d'épouser Lai-Chi. Ce fut un remue-ménage digne du plus puissant des typhons. Une Chinoise ! Les ancêtres avaient de quoi se retourner dans leurs tombes ! Mais les vertus de "la Chinoise" gagnèrent bientôt le cœur de tous. On la débaptisa pour la forme et, sous le prénom d'Hikoro, elle épousa celui qui, dès le premier instant où elle le vit, avait conquis son cœur de femme.

Deux filles leur naquirent : la rêveuse Chizuka et l'impétueuse Hiromi. Puis, enfin, un fils qu'ils appellèrent Seiki. Fuyant le climat étouffant dans lequel les rêves inaccessibles de leur père avaient plongé la famille en minant la santé de leur mère, les deux filles s'empressèrent de se marier. Mais Seiki, benjamin de la famille, très attaché à sa mère, ne l'abandonna pas. Ses études de géophysicien terminées, il se fixa, avec sa femme Masako, sous le toit familial, bien décidé à prendre la relève et à offrir à Lai-Chi une vie sereine.

Dix ans s'écoulèrent, pendant lesquels Lai-Chi espéra que Masako, sa belle-fille, lui offrirait un petit-fils dont les rires rendraient un semblant d'éclat à son existence. Hélas ! un soir, trouvant l'attente trop longue, grand-mère Tsuno, "la fille du ciel", s'endormit pour ne plus se réveiller au soleil levant.

Onoué Tsuno prit, d'un coup, conscience de la valeur du trésor perdu et, chaque parole de consolation sonnant dans son cœur comme un glas de reproche, il préféra, pour ne plus les entendre, s'isoler dans le pavillon du jardin où il se retrancha avec sa peine et ses rêves inassouvis...

Coupé du reste du monde, il regarda avec

*Où remontent les souvenirs d'enfance.
Yoko ne connaît que l'essentiel du passé d'Onoué Tsuno,
son grand-père. Il avait été, jadis, à la tête
d'une culture de perles des plus prometteuses.*

indifférence vivre Seiki et Masako jusqu'à ne plus leur prêter attention et, lorsque son fils vint lui annoncer avec joie qu'il était le grand-père d'une petite fille, il ne manifesta pas le désir de la voir.

La douce Masako, qui avait espéré un fils, fut prise au dépourvu par la naissance de cette fille qu'elle n'attendait pas. Alors, faute d'avoir cherché un prénom, elle lui choisit celui de sa poupée préférée de jadis et l'appela Yoko.

Mais, contrairement aux poupées, les petites filles grandissent vite, trop vite même... et l'ange aux yeux en amande se transforma bientôt en un petit diable turbulent. Au grand effroi de Seiki et de Masako, le jardin devint le terrain de ses exploits incontrôlés. Alors, pour préserver la paix du patriarche, ils inventèrent une fable terrifiante qu'ils racontèrent à Yoko : le dragon de pierre dressé sur son socle au milieu du jardin, entre les deux massifs d'azalées, était le gardien des portes invisibles protégeant le domaine du grand-père et transformait en mouscheron celui ou celle qui avait l'audace d'en franchir les limites. Yoko, terrorisée par cette prophétie, n'osa pas s'aventurer dans cette partie du jardin, et se contenta de la contempler à distance.

...

À plusieurs reprises, les cerisiers s'étaient teintés de rose et le tapis de mousse du jardin avait disparu sous le pourpre des feuilles de l'érable centenaire. L'implacable horloge des saisons avait fait avancer la vie, mais, en cet après-midi de printemps, chez les Tsuno, les aiguilles s'étaient arrêtées sur le merveilleux d'un instant : Yoko avait cinq ans ! Dans la grande salle de séjour de la

maison familiale, Masako apportait triomphalement le gâteau surmonté de cinq bougies en forme de fleurs, qui scintillaient.

— Joyeux anniversaire, Yoko ! murmura-t-elle tendrement.

— Joyeux anniversaire, reprirent en choeur le père et les tantes de Yoko, invitées pour la circonstance.

Yoko était excitée. On lui avait annoncé depuis longtemps l'approche de ce grand jour... et il était enfin arrivé.

— Vite ! pensa-t-elle. Manger poliment mon gâteau parfumé, sans faire de tache sur mon nouveau kimono. Ensuite, je pourrai essayer le filet à papillons que m'a offert maman ce matin. Mais d'abord, c'est important, souffler les bougies !

Elle gonfla ses petites joues, prit son élan... Pffff... Pffff... Les flammes se couchèrent, vacillèrent et s'éteignirent d'un seul coup. Cinq petits filets de fumée montèrent vers le plafond de bois.

— Bravo ! s'écria toute la famille d'une seule voix...

...

Que ce goûter s'éternisait... Bien sûr, le gâteau était succulent, mais tante Hiromi n'arrêtait pas de jacasser et tante Chizuka, en écho, de se plaindre.

Seiki, l'appareil photographique au poing, lançait des éclairs en tous sens.

— Voilà de jolis souvenirs ! s'écria-t-il en dévorant sa fille des yeux.

Enfin ! Yoko avait reçu la permission de se rendre au jardin. La bouche encore barbouillée de crème et le filet à la main, elle s'élança, sur le gazon, à la poursuite d'un papillon multicolore qui virevoltait autour des azalées.



*Elle se retourna toute tremblante pour constater qu'elle avait franchi,
sans s'en rendre compte, la limite gardée par le dragon de pierre.*



Vlan ! Le filet s'abattit. Raté ! Le papillon avait fait un écart et relancé son vol saccadé. Le filet siffla à nouveau, à droite..., à gauche... Yoko courait en zigzag, les sourcils froncés, déterminée. Les détails du jardin se fondaient devant ses yeux pour n'être plus que des spirales de couleurs. Épuisé, le papillon s'était posé pour reprendre son souffle. Vlan ! Une dernière fois, le filet fendit l'air... L'insecte enluminé frémît des ailes. Trop tard !

— J'en ai un ! s'écria Yoko.

Mais elle se figea aussitôt... Que faisait la maison paternelle, là, au fond du jardin ? Elle se retourna toute tremblante pour constater qu'elle avait franchi, sans s'en rendre compte, la limite gardée par le dragon de pierre. Celui-ci, assis sur son socle, émergeait majestueusement des couronnes chatoyantes des azalées et semblait contempler sa proie avec une indifférence déguisée. Pétrifiée, elle attendit que la terrible sentence s'abatte sur elle... Combien de fois n'avait-elle pas observé, dans le jardin, les moucherons volant au-dessus de sa tête, en pensant qu'ils avaient été bien imprudents. Yoko ferma les yeux... puis les rouvrit au bout de quelques secondes... Elle se palpa pour vérifier si l'une ou l'autre modification s'était produite, si des ailes lui avaient poussé dans le dos. Apparemment, non ! Elle n'était pas encore devenue moucheron.

— Le dragon n'a pas dû me voir ! pensa-t-elle. À moins qu'il n'attende que je repasse pour me punir. Il va falloir trouver un moyen de le contourner et c'est possible : puisqu'il tourne le dos à la mer, il me suffira de longer, à quatre pattes, le rebord de la falaise, il n'y verra que du feu !

Était-ce l'attrait de l'inconnu ou la curiosité féminine qui s'éveillait ? Reprenant confiance, Yoko décida d'explorer cette partie du jardin qu'elle ne connaissait pas.

Elle risqua un pas, puis un autre et, après avoir fait le tour du massif que dominait le grand cerisier, s'arrêta bientôt devant le pavillon auquel son grand-père avait confié sa vie fatiguée.

Elle l'avait maintes fois contemplé de loin, mais de près, il était impressionnant. Soudain, son regard se fixa sur les persiennes en bambou qui masquaient les fenêtres, mais laissaient filtrer d'étranges lueurs vertes entrecoupées d'ombres mouvantes qui glissaient mystérieusement. Yoko se hissa sur la pointe des pieds pour mieux voir...

— Oh ! que c'est joli ! Des aquariums et des poissons de toutes les couleurs...

Le merveilleux avait chassé la crainte et, désireuse d'examiner cette féerie de plus près, Yoko gravit les trois marches du perron et poussa la porte entrebâillée qui émit

un grincement de réprobation. Devant elle, c'était la magie des aquariums, posés sur des tables en bois et reliés par des tuyaux transparents à de grosses pompes qui ronronnaient joyeusement en chassant, dans l'eau, leur bouillonnement d'oxygène. Yoko, le nez au ras des tables, courut de l'un à l'autre.

— Oh ! le beau poisson bleu... Et celui-là, avec ses grandes ailes transparentes... Ah ? il souffle et fait des bulles... Et ces deux autres, aux reflets d'argent, qui nagent ensemble...

Tout absorbée par sa contemplation, Yoko n'entendit point le pas du grand-père résonner sous le perron et, quand la porte grinça à nouveau, il était trop tard pour fuir.

— Qui est là ? Qui se permet de troubler la paix de mon humble demeure ?

Oh, quelle panique ! Yoko tenta de se réfugier dans un coin, mais heurta au passage un récipient de verre qui se brisa sur le sol... Alors, terrorisée, elle se blottit dans un angle de la pièce et se cacha le visage dans

Était-ce l'attrait de l'inconnu ou la curiosité féminine qui s'éveillait ?

La gorge serrée, Yoko glissa un regard vers le terrible grand-père, mais ne put articuler aucun son.

ses petits bras en attendant les coups. Onoué Tsuno, guidé par le bruit, s'approcha, furieux... Mais lorsqu'il aperçut la fillette, son visage s'étonna, puis s'adoucit sous sa barbe blanche. Défiant ses rhumatismes, il s'accroupit à sa hauteur.

— Allons... Que fais-tu là, toi ? Hé ! Je te fais peur ? Approche ! Je ne te veux aucun mal. Je bénis même le ciel qui t'envoie pour briser l'ennui de ce trop long jour... Comment t'appelles-tu ?

La gorge serrée, Yoko glissa un regard vers le terrible grand-père, mais ne put articuler aucun son. À ce moment, comme une lueur d'espoir, la voix de sa mère lui parvint, de plus en plus proche.

— Yoko ? Yoko, es-tu là ?

Affolée, Masako fit irruption dans le pavillon, mais s'arrêta stupéfaite. Yoko, en boule dans son coin, faisait face à l'ancêtre qui se tourna lentement sur ses genoux pour fixer sur l'arrivée un regard interrogateur mais troublé.

— Yoko ? Votre fille ? murmura-t-il.

Masako acquiesça en s'inclinant profondément.

— Père, je suis désolée ! Je ne sais pas pourquoi elle m'a désobéi... Allons, Yoko, viens ! Laisse ton grand-père travailler !

Onoué retint l'enfant.

— Yoko... Ainsi donc, tu es ma petite-fille ! Une bien jolie petite-fille et j'en suis ravi ! Puis, élevant la voix :

— Calmez-vous, Masako. Cet incident est sans gravité. Laissez-la-moi, le temps de lui montrer mes trésors, et je vous la ramènerai pour le repas du soir...

Masako ne put cacher son émotion et balbutia :

— Comme... comme il vous plaira, père !

Et, suppliante, elle ajouta en regardant sa fille :

— Sois sage, Yoko !

• • •

— C'est donc toi mon méchant grand-père... Celui qui parle au dragon qui change les enfants en moucherons ?

Le visage d'Onoué se plissa davantage sous l'effet de la surprise, puis, prenant Yoko dans ses bras, il éclata de rire.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où voudrais-tu que je cache un dragon ? Yoko pointa le doigt vers la fenêtre...

— Là, dans le jardin !

— Le dragon de pierre ? s'esclaffa Onoué...

Mais il n'a jamais fait de tort à une mouche et elles poussent même l'insolence jusqu'à se poser sur son dos ! Allons, chasse ces pensées ! Se faisant sérieux, il ajouta :

— C'est vrai que je connais bien le dragon et je te jure que désormais il ne t'embêtera plus !

Yoko fut plus rassurée.

— Pourquoi n'es-tu jamais venu me voir ? Es-tu fâché ? Moi, je t'aime bien pourtant... et ta maison est... tellement belle !

Plus brillante que les écailles du poisson d'argent, une larme perla au coin de l'œil du patriarche... Il l'essuya furtivement.

— Eh bien ! Je vais te la faire visiter... J'ai commis bien des erreurs, jadis, dont j'ai voulu me punir. Je m'en découvre une de plus... j'ai trop attendu pour te connaître. Serrant l'enfant sur son cœur, il s'exclama :

— Je me sens comme une vieille huître qui a peur de sortir de sa coquille.

Yoko tâta le bras de son grand-père...

— Elle est où, ta coquille, grand-père ?

— Ah ?... si tu ne la vois plus, c'est que, peut-être, je l'ai vraiment quittée ! Suis-moi, je

vais te montrer mes fidèles compagnons ! dit-il en se dirigeant vers l'aquarium le plus proche...

Alors, pour Yoko, une merveilleuse visite commença. Elle sautillait d'un aquarium à l'autre, posait mille questions, et battait des mains en s'exclamant :

— Oh ! qu'il est beau !... Et celui-là, qu'il est comique avec sa barbe !... Oh ! pardonnez, grand-père !

Onoué Tsuno la suivait en commentant chaque coup de nageoire, chaque coup de bulle d'air. Puis, essoufflé et vaincu par la vitalité de l'enfant, il s'affala sur un banc en déclarant :

— Ce sera tout pour aujourd'hui ! Ils doivent dormir à présent... Demain, si tu le veux, tu peux venir m'aider à les soigner et les nourrir... Tu aimerais ?...

— Oh ! oui, grand-père ! Je voudrais même dormir auprès d'eux...

— Non ! Tu ne le pourras pas... Les lumières brûlent toute la nuit et t'empêcheraient de fermer l'œil. Je vais te reconduire, c'est l'heure du repas.

Onoué Tsuno saisit dans sa main desséchée celle de sa petite-fille et prit la direction de la grande maison. Arrivé à la hauteur du dragon de pierre, il s'en approcha et le faisant pivoter sur son socle, l'obligea à regarder, désormais, vers la mer. Yoko était restée prudemment à distance. Avec ces dragons, il fallait être méfiant... Seiki les attendait à la porte de la grande maison.

— Père ! Quelle heureuse surprise !... J'espère que Yoko n'a pas été pour toi une source de contrariétés ?

— Bien au contraire, mon fils... Accepteriez-



vous un vieil homme à la table familiale, ce soir ?

— Ta place y a toujours été réservée, père ! Et il s'effaça pour laisser passer le vieillard, entraîné triomphalement par Yoko.

Le repas touchait à sa fin... Au bout de la grande table basse, Onoué Tsuno savourait, par petits coups, le verre de saké tiède que lui avait servi son fils en écoutant, d'une oreille critique, les jacasseries étouffées de ses filles, Chizuka et Hiromi, les tantes de Yoko.

— Ce fut une très belle soirée, mais il serait sage, pour Yoko, de la terminer !

— Tu vas à nouveau nous quitter, grand-père ? s'écria Yoko.

— C'est que demain, ma petite perle, nous avons beaucoup à faire, tous deux... C'était convenu, n'est-ce pas ?

— Mmm... oui !... confirma Yoko en comprimant un bâillement.

Onoué se leva péniblement du coussin sur lequel il était agenouillé.

— Je vais t'aider, père ! dit Seiki, en se précipitant. Et s'adressant à Yoko :

— Va chercher la grande lanterne, je vais reconduire ton grand-père !

Une demi-heure plus tard, Yoko, barbotant dans son bain, n'arrêtait pas de se remémorer les heures merveilleuses qu'elle venait de vivre.

— Il y en a même un tout plat, avec des grandes ailes, qui fait peur aux autres ! Demain, s'il recommence, je le gronderai ! Masako, un sourire radieux aux lèvres, murmura :

— Ce fut vraiment un grand jour !

Elle enveloppa Yoko dans un drap de bain rose et l'emmena dans le coin de la pièce voisine, devant l'autel des ancêtres. Elle alluma deux baguettes d'encens et en tendit une à sa fille. Yoko toussota sous la fumée acre.

— Dis, maman... Pourquoi grand-père a-t-il voulu se punir ?... Qu'a-t-il fait de mal ?

La douce Masako, agenouillée, releva la tête.

— Il avait trop rêvé... C'est un crime aux yeux de ceux qui ne le font jamais !

— Rêvé ?... Moi aussi je rêve souvent !... Alors, je suis méchante ?

— Non, Yoko ! C'est une façon de parler... Ton grand-père, au lieu de gagner de l'argent, en dépensait pour une folie : il voulait créer une nouvelle perle que personne ne possédait... Une perle transparente !

Masako jeta un regard *furtif* à sa fille, comme si elle craignait d'en avoir déjà trop dit, mais acheva néanmoins dans un souffle :

— Il voulait... que l'on y devine la pureté de la mer et l'espoir du matin... En rêve il

l'avait appelée : l'Écume de l'Aube...

— Une perle transparente ? Oh !... que ce doit être joli !

— Joli, mais impossible ! répliqua Masako. Nul n'a jamais réussi !

Le drap de bain glissa et Masako contempla avec attendrissement les épaules potelees de sa fille.

— Elle respire la santé ! se murmura-t-elle... Et, se tournant vers l'autel des ancêtres, elle ajouta en s'inclinant :

— Merci !

Yoko était couchée. Masako avait éteint la lampe après avoir serré sa fille sur son cœur.

— Dors bien, ma poupée !

Mais Yoko ne l'entendait déjà plus. Enlevée par les génies de la nuit, elle voguait dans un paradis de lumières vertes, au milieu de poissons multicolores et là, au centre, sur un socle d'ambre, une énorme perle jetait mille feux... Elle avait la limpidité de l'eau et les reflets de l'aube moiraient sa transparence.



*— Dis, maman... Pourquoi grand-père a-t-il voulu se punir ?...
Qu'a-t-il fait de mal ?*



Ne cherchez pas l'île du Songe sur la carte du Japon et n'accusez pas les cartographes de l'avoir oubliée... Elle a souvent changé de dénomination, au gré et à la fantaisie des maîtres qui se la sont disputée. Maintenant que le Japon a fait son unité, elle flotte sur la mer intérieure, mais sous un nom si compliqué qu'il embrouillerait notre récit... Yoko, elle-même, ne lui a jamais gardé que son identité poétique préservée par la tradition et la légende : l'île du Songe, mais peut-on parler d'île ?...

À deux cents mètres, tout au plus, du continent, dont elle semblait s'être détachée un jour par quelque caprice involontaire de la nature, l'île de Songe y était reliée, jadis, par un long pont de bois. L'acier et l'asphalte remplacèrent, un jour, le tablier et les piliers vermoulus, rongés inexorablement par l'eau salée et emportés régulièrement par les marées d'équinoxe. Vue d'en haut, l'île ressemblait à un croissant ouvert vers le couchant... Une demi-lune de rocs couverts d'une toison de pins ébouriffés et tortus par le temps. Le vent, s'infiltrant entre leurs ramures desséchées, faisait naître des plaintes et des lamentations. La légende disait que, si l'on y prêtait attention, on pouvait y reconnaître la voix des ancêtres dont les âmes hantaient l'île qu'elles n'avaient jamais quittée...

Dans le creux du croissant, une plage de sable fin, lissée par les vagues, formait une frontière praticable entre la mer et le village de pêcheurs de l'île. La pêche était la seule activité locale depuis que la culture perlière d'Onoué Tsuno avait baissé les paupières, puis fermé définitivement les yeux. Au cours des dernières années, quelques résidences secondaires avaient

envahi certaines crêtes d'une manière désordonnée, en soulevant les ricanements des pêcheurs. Comment était-il possible de venir s'enterrer ici, lorsque l'on avait la chance d'habiter le continent ? Ce continent, ils en rêvaient dès les bancs de l'école et peu de jeunes avaient le courage de prolonger l'expérience paternelle en allant, par tous les temps, jeter le filet. La modeste école de l'île ne permettant pas la continuité des études, la plupart d'entre eux étaient forcés d'aller compléter ailleurs leur formation et s'engageaient déjà, sans le savoir, dans l'abandon de la cage dorée de leur jeunesse. L'île du Songe gardait son mystère, mais dispersait ses enfants.

Oui, l'île du Songe se dépeuplait et dans le port, jadis débordant de vie, on ne voyait plus guère que quelques gros chalutiers qui s'en venaient chercher le poisson en faisant résonner leurs diesels, comme pour témoigner d'une richesse illusoire. Ce n'était qu'un leurre...

Le principal attrait de l'île était de nature divine. Les temples shintoïstes et bouddhiques, ainsi que la grande pagode dont les toits étagés surmontaient les dépendances des monastères, attiraient les pèlerins qui venaient y chercher la nourriture spirituelle pour leurs âmes assoiffées de mystique. Quoi de plus naturel qu'au vu de ce tableau peu prometteur, le chemin de fer projeté n'eût pas été réalisé, sauvegardant ainsi les traditions de l'île. Était-ce dire que la motorisation l'avait épargnée ? Oh que non ! Car il n'était pas rare d'entendre, dans la paix du soir, les crescendo agaçants des motos dominer les cris enroués des cormorans. À croire que voulant survivre, le village faisait du tapage pour mieux exister...

Où le grand-père et l'enfant s'apprivoisent.

Le vieil Onoué, lui aussi, avait bien changé.

L'ours mal léché avait repris goût aux détails de la vie et s'intéressait à nouveau aux problèmes de son entourage.

Le domaine familial des Tsuno avait eu la sagesse de s'établir entre les deux univers si différents qui donnaient corps et âme à l'île du Songe. En prêtant l'oreille vers le nord, on sentait frissonner la vie, on percevait le martèlement des outils des artisans, les rumeurs du marché aux poissons, les cris des enfants et le murmure du vent. En se tournant vers le sud, barré par la colline qui portait les temples, on devinait le roulement des tambours sacrés, le tintement des cloches divines, et si, par chance, le vent venait de cette direction, le bourdonnement des prières publiques des moines et leurs mélopées offertes aux dieux.

Seiki Tsuno avait établi l'équilibre de sa vie entre le profane et le sacré. Quoique faisant de fréquents voyages sur le continent, où il était chargé de cours dans plusieurs universités, il avait installé son laboratoire de recherche

dans l'une des dépendances de la propriété familiale. C'était là un univers dans lequel même Masako, sa femme, ne pénétrait qu'avec respect. Il disparaissait durant de longues heures et parfois jusque tard dans la nuit, pour se plonger dans les savantes recherches qu'il menait en accord spirituel avec son pays. Le Japon, terre de séismes et de cataclysmes, flotte sur une mer facilement irritable, à deux pas d'une fosse volcanique profonde où s'inscrit son avenir inconnu. Certains prétendent qu'un jour les

flots engloutiront à jamais l'empire du Soleil Levant. Seiki se faisait un devoir d'essayer de comprendre comment cela pourrait arriver et de trouver le moyen d'empêcher cette funeste prophétie de s'accomplir.

...

Le merle, plus paresseux que d'habitude, avait lancé son chant tardivement et ce furent les premiers rayons du soleil qui, en se glissant à travers les persiennes en bambou, réveillèrent Yoko. Elle s'étira sur sa couche et laissa les souvenirs de la veille inonder son cœur. Soudain, sautant sur ses pieds, elle écarta les bambous tressés et jeta un coup d'œil dans le jardin.

— Mais le soleil est déjà haut ! Les branches ont égoutté la rosée ! Et grand-père qui m'attend..., lui qui, paraît-il, est le premier réveillé de l'île... Que va-t-il dire si je suis en retard ?

Yoko se précipita hors de sa chambre et, sans la fermeté de Masako, elle eût couru, pieds nus dans l'herbe humide, vers le pavillon du patriarche. Pourquoi devait-elle faire sa toilette le matin, alors qu'elle l'avait déjà faite la veille ? Et pourquoi tant manger pour débuter la journée ? Tout cela prenait du temps ! Masako, amusée, s'efforça d'accélérer les choses sans pouvoir calmer l'impatience de Yoko. Un dernier rappel pour la débarbouiller de la marmelade de litchis qui maculait ses joues, et elle donna



l'envol à son oisillon. Yoko bondit dehors à la stupéfaction du chat qui, sur ses gardes comme tous les matins, s'attendait à être soulevé, tritiqué, dorloté...

Elle traversa le jardin en un éclair, non sans ralentir, toutefois, en passant à proximité du dragon condamné par le grand-père à regarder la mer. La porte du pavillon était ouverte. Yoko s'engagea sur les marches et glissa un œil inquiet à l'intérieur. Onoué Tsuno était là, au milieu de ses aquariums, si absorbé qu'il n'entendit pas le pas feutré de l'enfant et qu'il sursauta lorsqu'une petite main timide se glissa dans la sienne. Il se retourna vers Yoko et la souleva de terre jusqu'à hauteur de ses yeux.

— Tu es encore plus jolie qu'hier ! murmura-t-il. Et la nuit ne t'a pas fait grandir !... Je t'attendais... Nous allons descendre jusqu'à la mer puiser l'eau pour renouveler le contenu de certains aquariums. Tu m'aideras.

Il s'empara de deux seaux de bois et tendit le plus petit à Yoko.

— Arriveras-tu à le porter ? s'inquiéta-t-il.

Bien sûr qu'elle y arriverait. Et Yoko, d'un pas décidé, suivit son grand-père en direction de la falaise. Celle-ci présentait une large faille dans laquelle

serpait un escalier qui menait en pente douce vers une petite crique baignée par une eau limpide. Yoko adapta son pas, non sans difficultés, au rythme des marches de bois, trop larges pour ses petites jambes. Elle découvrait un univers inconnu qui allait devenir le sien et goûtait, sans le savoir, à ses premières impressions de liberté. Une liberté qui allait baigner sa vie d'enfant et dans laquelle elle allait plonger les racines de ses rêves.

Parvenu à portée de l'eau, Onoué expliqua à Yoko comment y plonger le seau, avec douceur, sans en troubler la transparence... La remontée s'avéra moins aisée. Même s'il était petit, le seau était lourd et quand

Yoko, essoufflée, s'arrêta devant le pavillon du grand-père, elle avait répandu la moitié de son contenu.

— Ce n'est rien, s'écria le patriarche en voyant sa mine déconfite, tu t'habitueras à ne pas renverser l'eau. L'homme qui veut épargner ses jambes doit faire marcher sa tête.

Il s'empara du seau de Yoko et en versa l'eau dans un aquarium qu'il venait de nettoyer. Yoko était stupéfaite : le niveau n'avait même pas monté de l'épaisseur d'un doigt. Il allait en falloir des voyages pour le remplir ! Se saisissant de son seau, elle reprit conscience de l'importance de sa mission et suivit à nouveau son grand-père sur le chemin de la falaise menant à la mer.

• • •

Dès ce jour, une symbiose privilégiée s'établit entre le vieillard et l'enfant, mais Onoué

*Dès ce jour,
une symbiose
privilégiée s'établit
entre le vieillard
et l'enfant...*

Tsuno comprit très vite que s'il voulait captiver sa petite-fille par de merveilleuses découvertes, il devait sans cesse les renouveler. L'impatience de l'enfance se lasse vite de jeux trop longs ou trop subtils et l'impatience naturelle de Yoko l'empêchait de se soustraire à cette règle. Le patriarche s'efforça donc de varier ses activités en s'obligeant,

bien malgré lui, à faire entrer dans sa vie la fantaisie dont il l'avait toujours préservée. Au début, ce fut bien difficile et Onoué, épuisé par la vivacité de sa petite-fille, s'affala plus d'une fois sur son banc avec un soupir de résignation. Il faut l'avouer, Yoko, de son côté, manifestait au repas du soir des signes de lassitude témoignant que la journée avait été intensément remplie. Néanmoins, au fil des jours, l'équilibre s'installa. Sous l'emprise de son grand-père, Yoko se calma peu à peu et l'excitation de la nouveauté fit place à l'intérêt de la connaissance. Le grand-père avait le don d'apaiser et Masako, petit à petit, vit une transformation profonde envahir sa fille : ses questions

devinrent plus précises, plus pertinentes.
— Elle change..., constata-t-elle, pourvu qu'il n'exagère pas ! Après tout, ce n'est qu'une enfant... et elle a déjà tant de choses en tête !

Le vieil Onoué, lui aussi, avait bien changé. L'ours mal léché avait repris goût aux détails de la vie et s'intéressait à nouveau aux problèmes de son entourage. Seiki, ayant renoué avec son père un dialogue trop longtemps interrompu, contemplait souvent sa fille à la dérobée, en se murmurant :

— Elle a un don... Ce n'est pas possible d'avoir réussi là où nous avons tous échoué !

Eh oui ! Tout avait évolué. La belle pelouse du jardin, dont la tendresse verdâtre ravissait les regards, s'était, elle aussi, métamorphosée. Un trait roussi partait de la

porte de la grande maison, tout droit en direction du pavillon du grand-père. C'est que Yoko avait perdu l'habitude de contourner les massifs et estimé que le plus court chemin vers le bonheur était la ligne droite. Le jardinier de la famille avait beau ratisser, semer, arroser... Peine perdue, cette ligne, chaque jour plus sombre, était une humiliation portée à sa vanité professionnelle. Il se décida un jour à en parler au maître de céans. Seiki l'écouta avec bienveillance et, considérant que la voie était tracée, il ordonna au jardinier d'établir une nouvelle allée rectiligne rattachant officiellement le pavillon du jardin à la demeure ancestrale. La vie avait repris paisiblement son cours en effaçant les erreurs du passé. Onoué regardait ses jours s'écouler avec sérénité et laissait sa vieillesse s'épanouir dans la sagesse.



3

Au fil des saisons, trois ans s'étaient écoulés... Yoko fréquentait l'école du village et la découverte de nouvelles amitiés monopolisait ses jeux. Il n'empêche qu'à son retour, sa première visite était pour son grand-père. Elle était toujours désireuse de savoir où il était, ce qu'il faisait, et attentive à respecter ses conseils. Comme par le passé, elle soignait les poissons des aquariums, changeait l'eau, qu'elle avait appris à ne plus renverser, et faisait la navette entre la maison paternelle et le pavillon du patriarche, pour lui fournir ce dont il avait besoin. Le repas du soir était pour Onoué un instant privilégié lorsqu'il venait s'asseoir à la grande table au milieu des siens auxquels, faute d'avoir pu offrir la fortune, il avait au moins inculqué la foi dans la vie et l'unité dans le bonheur. Il pensait parfois à l'Écume de l'Aube, mais ramenant immédiatement les yeux sur Yoko, il concluait que la plus belle perle du monde ne valait pas le sourire d'un enfant.

Personne ne parlait plus de la perle... On l'avait noyée dans l'océan des souvenirs, comme une erreur enfin comprise et sur laquelle on laissait les vagues de l'oubli déferler à leur guise. Et pourtant, à l'insu de tous, son image somnolait dans le cœur de Yoko comme un feu qui couve et dont on ne se méfie pas... Un événement imprévu allait en raviver la flamme et ramener, à l'effroi de tous, l'affaire au grand jour...

En cette fin d'après-midi, Yoko s'en revenait de l'école en traînant un cartable trop lourd à son goût.

Comme à l'accoutumée, le groupe des cinq dont elle faisait partie avait longé la plage où reposaient, sur leurs quilles fatiguées, les barques de pêcheurs et, se faufilant entre les étals des marchands de poissons d'où

émanaiient des senteurs salines, ils étaient parvenus à la petite crique au pied de la base rocheuse sur laquelle reposait la partie la plus élevée de l'île. Un groupe d'enfants, pour la plupart fils et filles de pêcheurs, les y avaient précédés. Ceux-ci leur lancèrent au passage quelques insultes infantiles dans lesquelles Yoko, avec rage, perçut plusieurs fois le sobriquet de " Nono ". Elle n'était pas particulièrement fière de son nom, mais elle considérait comme un outrage porté à l'honneur de la famille que ces fils de poissonniers l'estropient délibérément.

Elle se tourna vers son ami Shinji et, les dents serrées, siffla :

— Un jour, je viendrais leur donner une leçon ! Son compagnon plissa davantage les yeux et déclara avec un air de conquérant :

— Je prépare un plan pour les surprendre : ils ne s'en remettront pas !

Shinji était le fils aîné des voisins de la famille Tsuno et, par la force des choses, le compagnon de jeu de Yoko. Elle était même persuadée, c'était la plus élémentaire logique, qu'ils ne se quitteraient jamais et, qu'un jour, ils se marieraient. Il avait onze ans (trois de plus que Yoko) et débordait de vitalité. Yoko était fière de son ami. Sa mère ne lui répétait-elle pas sans cesse que Shinji était un garçon très intelligent et poli de surcroît, en conseillant à Yoko de prendre exemple sur lui. Il était difficile de déceler lequel des deux prenait exemple sur l'autre, mais il était certain que Yoko cherchait refuge derrière la personnalité naissante de son ami, tout en y introduisant l'imprévu que celui-ci n'aurait jamais osé y insérer. En particulier, cette petite fille frêle qu'il n'aurait jamais remarquée si Yoko ne l'avait placée avec autorité sous leur protection. Elle avait un an de plus que Yoko et s'appelait

Où l'enfant grandit. Yoko fréquentait l'école du village et la découverte de nouvelles amitiés monopolisait ses jeux. Il n'empêche qu'à son retour, sa première visite était pour son grand-père.

Akina. Fragile comme une pousse de bambou, elle maintenait avec peine son équilibre lorsque le vent soufflait du large. Sa voix ne pouvait couvrir le déferlement des vagues sur les rochers et courir plus de vingt mètres la faisait haletter. Il y a toujours un oisillon dans la couvée qui met plus de temps que les autres à grandir et c'est souvent celui que l'on agresse. Akina, bousculée à souhait à l'école, insultée à la moindre occasion, parce que trop maladroite pour partager les jeux des garçons, devint rapidement l'objet de leurs persécutions irréfléchies. Shinji, au cœur tendre, s'offrit en rempart. Yoko enchaîna, non par tendresse, mais parce qu'elle trouvait là l'occasion de s'opposer, par des remarques impertinentes, à ceux qu'elle méprisait.

— Viens, Akina, ne te mêle pas à ces poissonniers, ils sentent la marée ! Ce qui valait à Yoko de prendre les coups que son amie évitait.

Le groupe s'était dispersé. Yoshio, le fils de l'épicier, les avait quittés au bas de la colline en promettant à Yoko de lui rendre les billes d'ivoire qu'elle lui avait prêtées et qu'il s'était fait voler dans la cour de l'école. Nagayo, le fils de l'architecte, s'était évanoui, happé par le feuillage du petit chemin de la Pierre Rouge. À mi-côte, Akina avait rejoint les bras de sa mère, qui l'attendait toujours avec inquiétude et dont le visage s'illumina d'un sourire de gratitude en la voyant revenir bien calée entre la force de Shinji et la ténacité de Yoko. Elle remercia le garçon d'une inclinaison de la tête et posa ses lèvres sur le front de Yoko en lui recommandant de ne pas tarder à rejoindre Masako, qui, elle aussi, devait s'inquiéter. Puis, entraînant sa fille qui prenait congé de

ses compagnons d'un geste évasif de la main, elle se glissa sous les cerisiers de l'allée menant à sa modeste maison, d'où s'élevaient les cris d'autres enfants. Yoko ne pouvait voir les yeux d'Akina qui couvaient du regard la silhouette de Shinji, de plus en plus estompée par le feuillage, ni, fort heureusement, entendre sa voix frêle déclarer avec assurance :

— Quand je serai grande, j'épouserai Shinji ! Sa mère, la serrant plus fort contre elle, laissa échapper un sourire consentant et lui murmura :

— S'il tient ses promesses, ce sera un bon choix.

• • •



Parvenu à l'entrée de sa petite propriété, dont les toits s'étalaient vers la mer, Shinji prit congé de Yoko. Cela s'éternisa, car Yoko avait beaucoup de projets à établir pour le lendemain. Shinji coupa court par peur de voir Masako s'en venir, au bout du chemin, héler sa fille en lui lançant un regard de reproche. Il n'aimait pas se sentir coupable quand il n'était pas responsable. Yoko, d'une démarche altière, pour donner le change et prouver qu'elle n'avait pas traîné en chemin, passa sous le torii qui marquait l'entrée du domaine Tsuno et s'engagea dans la courbe de l'allée. Devant les trois marches du perron, elle s'arrêta pétrifiée... Une voix crissante lui parvenait par la porte ouverte... Une voix qu'elle connaissait et qu'elle redoutait : la voix de sa tante Hiromi ! Quand sa mère, venue à sa rencontre, lui souffla à l'oreille, entre deux baisers : " Ta tante nous rend visite et va rester auprès de nous plusieurs jours, tu devras être sage ! ", Yoko eut l'impression que le ciel lui tombait sur la tête.

Sa tante ! Pour plusieurs jours !... C'était déjà trop long. Elle allait encore être surveillée pas à pas et couverte de critiques " pour son bien ". Elle leva les yeux tristement vers Masako et se laissa conduire par la main dans la pièce où l'attendait l'impétueuse Hiromi. Celle-ci, le regard hautain, la toisa de ses quarante-huit ans et lança nonchalamment :

— Que l'école se termine tard ! De mon temps, nous rentrions plus tôt !

Mais voulant jouer le jeu de la compréhension, elle s'empressa d'ajouter :

— Il est vrai qu'avec tout ce qu'on apprend aujourd'hui aux enfants !...

Yoko reçut sur le front le baiser humide de sa tante, comme une brise glacée, et elle ânonna d'un trait :

— Bonjour tante Hiromi je suis bien contente de te revoir et j'espère que tu feras un agréable séjour parmi nous.

Tante Hiromi fronça les sourcils. Elle avait déjà entendu cette phrase plusieurs fois et c'en était une de trop, pour ne point se demander qui donc l'avait apprise à Yoko. Faisant l'inventaire de la famille, elle conclut que l'auteur de ce conditionnement ne pouvait être que son frère Seiki. C'était bien son genre ! Ne lui répondait-il pas par des automatismes, sans porter attention à ce qu'elle lui disait ?

Yoko avait gagné sa chambre et constaté ce qu'elle redoutait. On avait écarté les tapis au centre de la pièce et placé les séparations amovibles qui, occasionnellement, la coupaient en deux. Elle allait devoir partager, durant plusieurs jours, son univers avec sa tante et, à chaque allée et venue, traverser la section réservée à celle-ci, pour encourir au passage remarques et questions. Yoko se demandait pourquoi, lorsqu'on n'a pas d'enfant, on doit se croire obligé d'embêter ceux des autres. Elle n'avait pas inventé cette remarque, trop

subtile pour son âge, mais l'avait entendue formulée par son père à travers la paroi de papier séparant la salle de séjour de la cuisine.

Yoko, s'étant changée, s'éclipsa en douce pour rejoindre au plus vite le pavillon de son grand-père. La porte était fermée et elle dut frapper. La voix du patriarche lui parvint contrariée.

— Qui est-ce ?

— Grand-père ? C'est moi, Yoko. Es-tu malade ?

La porte s'ouvrit aussitôt et Onoué lui tendit les bras.

— Malade ! Moi ? J'ai simplement fermé la porte pour que le vent ne chasse point les poussières à l'intérieur !

Et malicieux, il ajouta :

— Referme-la, veux-tu, afin que nul ne nous dérange.

Onoué connaissait la raison secrète de la nervosité de son ange.

Onoué savait que sa fille Hiromi s'était à nouveau engouffrée dans le domaine familial comme la tempête et il redoutait l'instant où il devrait affronter la bousculade. Pour sûr, il aimait sa fille, mais ils étaient très différents l'un de l'autre et il préférait ne pas laisser transparaître la contrariété qui naissait de ses jasantes tracasseries.

Hiromi était veuve, son mari ayant perdu la vie à la fin de cette guerre insensée, tout juste avant que l'on ne lance sur Hiroshima la monstrueuse bombe. Elle ne s'était jamais remariée et, n'ayant personne sous son toit à offrir en sacrifice à ses insoutenables conversations, elle s'en venait, inconsciemment, apporter le désarroi dans le ménage de son frère Seiki, le mettant à cran et l'obligeant à se réfugier dans son laboratoire. C'était, en définitive, la pauvre Masako qui devait calmer l'intruse et reconforter ses victimes.

Yoko acheva ses devoirs et demanda à son grand-père d'abandonner un instant ses aquariums pour les contrôler.

Onoué, ayant tout parcouru, désigna du doigt l'une ou l'autre correction nécessaire et remarqua :

— Qu'as-tu donc ce soir ? Ton écriture est toute tremblante et tu as fait des taches avec ton pinceau.

— Je suis un peu fatiguée, grand-père.

— Il faudra te coucher tôt.

Onoué connaissait la raison secrète de la nervosité de son ange. Il redoutait lui-même le repas du soir et c'est en crispant ses doigts noueux sur la main de Yoko qu'il prit, au soleil couchant, la direction de la grande maison. Ils traversèrent le jardin en silence et se rapprochèrent des effluves alléchants du repas que Masako achevait de préparer.

Ce repas ne s'était pas trop mal passé, après tout. Onoué Tsuno avait pris l'initiative de la conversation, estimant que l'attaque est la meilleure des défenses, et il avait harcelé de questions sa fille Hiromi, surprise par cette fougue qu'elle ne lui connaissait pas. Cette tactique avait épuisé le patriarche qui s'était retiré avant même que Yoko ne soit priée de se préparer pour la nuit. Contrairement aux autres soirs, c'était Seiki qui avait conduit Yoko jusqu'à sa chambre, du moins à la partie qui lui était temporairement réservée. Avant d'éteindre la lumière, il l'avait suppliée de ne toucher à rien et surtout pas aux "choses précieuses" que sa tante ne manquait jamais d'amener avec elle.

— Des choses précieuses... Serait-ce son trésor ? pensait Yoko qui n'arrivait pas à s'endormir. Peut-être des bijoux qu'elle aime tant ? Ou un coffre avec de l'argent ?

Il semblait être bien caché car elle ne l'avait pas aperçu.

Elle flottait dans un demi-sommeil depuis un couple d'heures déjà, quand un bruit la réveilla : sa tante venait se coucher.

Yoko perçut, dans un froissement d'étoffes, le changement de vêtements. Elle devait avoir revêtu son kimono de nuit, mais pourquoi n'éteignait-elle pas la lumière ? "Peut-être, pensa Yoko, vérifie-t-elle si son trésor ne lui a pas été dérobé." Yoko sortit de son

lit et, à quatre pattes, s'avança sur les tatamis en direction des panneaux de séparation que son père avait mal rapprochés. Elle glissa un œil à travers la fente lumineuse et observa le manège de sa tante. Celle-ci avait déployé sur une commode basse tout un matériel constituant un petit autel, au centre duquel une photo était posée. Une baguette d'encens allumée à la main gauche, elle marmonnait d'incompréhensibles prières en s'inclinant devant la photo de son mari dont la disparition lui conférait depuis plus de vingt ans le statut de veuve de guerre. Ce qui intriguait le plus Yoko, c'était le gros pot fermé par un couvercle cerclé de cuivre qui était posé à sa droite et sur lequel elle appuyait une main possessive. Sa stupéfaction fut à son comble lorsqu'elle vit sa tante se saisir du pot, l'ouvrir avec précaution et y plonger délicatement la main. Elle la retira après quelques secondes et, ayant rajusté le couvercle avec soin, elle posa le mystérieux récipient sur la commode, à côté de la photo du défunt. Yoko, craignant d'être surprise, regagna sa literie en hâte.

Bien lui en prit, car le trait de lumière



s'agrandit et sa tante, ayant fait glisser le panneau, passa la tête pour contrôler si sa nièce dormait comme il se devait. Le panneau se referma, tante Hiromi se coucha et la lumière s'éteignit.

Yoko, dans le noir, faisait le bilan de sa découverte. Tout était normal dans le comportement de sa tante, mais ce gros pot était de trop. Que pouvait-il bien contenir de si précieux sinon le trésor dont lui avait parlé son père ? Elle se prit à inventer des tas de stratagèmes lui offrant l'accès à l'objet tant vénéré, mais les génies de la nuit lui embruèrent les pensées et elle finit par s'endormir au milieu de pots multicolores qui débordaient de trésors fabuleux.

Le lendemain, lorsque Yoko s'éveilla, elle ne réalisa pas tout de suite pourquoi sa chambre avait ainsi rétréci en une nuit !... Puis avec angoisse elle se souvint : tante Hiromi ! Elle se dirigea vers le panneau de séparation, le fit glisser et découvrit un rangement parfait. Sa tante, plus matinale, s'était certainement déjà lavée, habillée, coiffée... Prêtant l'oreille, elle entendit, étouffée par les parois de papier, la voix tant redoutée qui cherchait un auditoire dans la salle de séjour. C'est d'un pas contrarié qu'elle traversa le reste de la pièce pour s'arrêter soudain pétrifiée. Tout l'attirail du culte avait disparu du dessus de la

commode basse, mais le gros pot y trônaît, plus majestueux que jamais. Elle jeta un coup d'œil dans le couloir et, rassurée, reporta son regard sur l'objet mystérieux. Il était là, à sa portée : elle n'avait qu'à s'en approcher et tendre la main. Elle hésita, alla plusieurs fois du couloir désert à la commode, sentant son cœur battre de plus en plus fort. D'un coup, n'y tenant plus, elle enserra le pot, dégagea la fermeture du couvercle, l'ouvrit avec précaution et y glissa la main, comme elle l'avait vu faire par sa tante.

À sa grande surprise, Yoko sentit sa main s'enfoncer dans une matière molle. Elle la retira aussitôt pour constater avec ahurissement qu'elle était couverte d'une cendre grisâtre. Intriguée, elle dirigea l'ouverture du pot vers la lumière et y plongea le regard : tout le fond était tapissé d'une épaisse couche de crasse ! Comment sa tante, si minutieuse, pouvait-elle supporter cela et, pire encore, ne pas s'en apercevoir. Yoko referma le pot, le reposa soigneusement sur la commode et s'en éloigna à reculons. Elle s'arrêta à l'entrée de la pièce, essuya ses doigts sur son kimono de satin et, après avoir contemplé une dernière fois l'objet intrigant, prit avec courage le chemin de la salle de séjour où l'attendaient son petit déjeuner, mais aussi, hélas ! les questions de sa tante Hiromi.



*À sa grande surprise,
Yoko sentit sa main s'enfoncer dans une matière molle.*



R. Wamp.

4

Dans la matinée qui suivit, Yoko éprouva beaucoup de difficultés à fixer son attention sur les explications de sa maîtresse d'école. Elle se trémoussait sur son banc et son regard glissait, par intermittence, vers la fenêtre entrouverte. Jamais les heures ne lui parurent aussi longues et, sur l'estrade où se démenait en vain mademoiselle Fujiwara, elle voyait flotter le fantôme d'un énorme pot dont le mystère lui alourdissait les paupières. Il fallut un troisième " YOKOOO !... " pour la tirer de sa rêverie. Elle se leva tout hébétée, sous le rire de la classe et ne put répondre à la question posée, ne sachant pas si elle se rapportait au langage ou aux mathématiques.

— Alors Yoko, on rêve ?

— Je m'étais endormie, mademoiselle...

Les rires s'intensifièrent. L'institutrice toisa son élève d'un regard sévère, mais où flottait une note interrogative. Ce n'était pas dans les habitudes de cette petite boule de nerfs de s'assoupir en classe. Elle en conclut que Yoko était fatiguée ou couvait peut-être quelque maladie infantile. Tout en la surveillant à la dérobée, elle ne l'importuna plus et l'abandonna à sa somnolence. Les classes se terminèrent plus tôt, car, ce jour-là, des spécialistes vinrent faire une expertise du bâtiment qui, au fil des ans, avait révélé des défauts.

Contrairement à son habitude, c'est au pas de course que Yoko entraîna Shinji à l'assaut de la colline. Son institutrice était, à son insu, à la base de ce réveil énergique. Dans son inconstance brumeuse, Yoko avait accroché une phrase perdue dans le cours de morale que mademoiselle Fujiwara tentait de développer pour la classe, imperméable à cette leçon hermétique.

— Le vrai bonheur, c'est celui que l'on donne, et une journée où l'on fait cadeau d'une bonne action à une personne que l'on aime moins est une journée où l'on a nettoyé son âme.

Nettoyer son âme... Yoko n'avait retenu que le mot nettoyer... Elle allait nettoyer le gros pot tout sale et sa tante Hiromi, pour laquelle il était si précieux, en serait certainement rayie. Un si beau pot se devait d'être propre !

Elle fit part de son projet à Shinji au moment où ils s'arrêtèrent devant la maison de ce dernier.

Shinji ne comprenait rien à cette affaire qui ne le concernait pas. Mais lorsque Yoko lui parla de monter la garde, ses instincts de guerrier en herbe valorisèrent la proposition, et il promit à sa jeune amie de se libérer au plus vite de l'étreinte familiale pour la rejoindre dans " le jardin Tsuno ".

Yoko trouva sa maison vide. Sa mère, ignorant cette fin de classe anticipée, était partie avec sa belle-sœur rendre visite à une amie de jeunesse. Les deux femmes n'étant pas encore rentrées, Yoko avait le champ libre... Jetant son cartable, elle se précipita sans attendre vers sa chambre.

Le gros pot trônait toujours majestueusement sur la commode, là où ses yeux l'avaient abandonné. Yoko prêta l'oreille. Aucun bruit ne troubloit le silence, la maison faisait la sieste. Elle s'introduisit dans la salle d'eau et s'empara du vieux drap rapiécé avec lequel sa mère nettoyait la grande baignoire en faïence, puis s'en revint vers le pot magique et le saisit dans ses bras tremblants.

Elle dégagée délicatement la patte de fermeture, ouvrit le couvercle et plongea un regard intrigué à l'intérieur. Ce tas de pous-

*Où la complicité entre Yoko et son grand-père est scellée
par un secret partagé.*

Le manteau de la nuit se refermait doucement sur le jardin quand Seiki, rentrant chez lui, aperçut de loin les lueurs du foyer.

sière qui lui cachait le fond emplissait un bon tiers du récipient.

Elle tendit l'oreille, en quête d'un bruit suspect qui ne vint pas. Rassurée, elle se dirigea vers la fenêtre en serrant fermement de ses petites mains l'objet précieux. Puis, passant les bras dans l'embrasure, elle le bascula. La poussière s'en échappa en un grand nuage gris, aussitôt dispersé par le vent qui soufflait du large. Yoko, à deux ou trois reprises, agita le pot dont le couvercle à charnière gémit en se balançant. Elle s'apprêtait à le retourner, pour vérifier s'il était vidé de son contenu lorsqu'elle faillit le lâcher de surprise... une voix toute proche l'ayant fait sursauter. C'était Shinji qui, ne la trouvant pas dans le jardin, avait fait le tour de la maison.

— Que fais-tu là ?

— J'ai vidé le gros pot !

— Ah ?... Tu ne m'as pas attendu pour monter la garde ! remarqua-t-il, dépité.

— Ce n'était pas nécessaire car maman est sortie avec ma tante. Elles peuvent rentrer d'un moment à l'autre, va te poster à l'entrée et siffle si tu les vois venir.

— Je siffle comment ? Comme le rossignol ou comme le merle ?

— Comme le merle voyons ! Tu sais bien que le rossignol du jardin ne siffle que le soir ! Shinji fila vers l'entrée et Yoko approfondit son examen. Le pot était vide mais encrasé ! Elle enroula le linge troué autour de sa main et, passant le bras dans le large goulot, elle essuya les parois en un mouvement tournant. Elle répéta l'opération en sélectionnant une surface propre du drap. Tout l'intérieur brilla bientôt d'un éclat retrouvé. Elle passa l'étoffe sur le bombé de l'extérieur pour éliminer les quelques grains de

poussière qui s'y étaient déposés, puis, ayant soigneusement nettoyé le couvercle, elle le referma, le verrouilla et alla reposer le trésor de sa tante sur la commode, à l'endroit précis où elle l'avait pris. Le drap maculé roulé en boule dans la main, elle enjamba la fenêtre et sauta dans le jardin, où elle atterrit en perdant l'équilibre. Elle se releva médusée : dans le parterre, au pied de la fenêtre, une grande surface grise trahissait son acte. Elle appela Shinji à l'aide pour secouer une à une les branches des buissons et en faire tomber la poussière. Ensuite, remuant du pied le gravier de l'allée, ils y firent pénétrer la grisaille et effacèrent toute trace compromettante...

Il ne restait que le drap sale qui disparut sous les bambous entassés, à la base du mur séparant la propriété du chemin menant au monastère bouddhique. Alors, le cœur allégé, elle s'adonna avec Shinji à leurs jeux habituels.

• • •

Masako, les bras chargés de victuailles, fut surprise de trouver sa fille à la maison. Elle félicita Yoko de ne pas avoir traîné avec les vauriens de la plage et gagna la cuisine pour y préparer le repas du soir.

— Ta tante nous rejoindra plus tard, dit-elle. Elle est restée chez son amie. (Elle soupira.) J'ai fort heureusement pu me libérer plus tôt. As-tu vu ton grand-père ? N'a-t-il besoin de rien ?

Son grand-père !... Yoko, absorbée par l'affaire du pot, l'avait oublié.

— J'a... J'allais justement le voir, s'exclama-t-elle et, tournant les talons, elle se précipita vers le jardin.

Masako, intriguée, la regarda s'éloigner. Il y avait dans le comportement de sa fille



quelque chose qu'elle ne pouvait pas expliquer. Haussant les épaules, elle rentra dans son office en se promettant de savourer au maximum le répit que lui accordait son envahissante belle-sœur.

...

Onoué Tsuno accueillit sa petite-fille d'une voix grave :

— Bonsoir... Il y a un certain temps déjà que tu es rentrée. Je t'ai vue jouer au jardin.

— Euh ! oui, grand-père, j'avais promis à Shinji...

Elle s'arrêta, sentant qu'elle allait dire une bêtise et, faisant diversion, elle enchaîna :

— Je vais aller puiser l'eau pour les aquariums.

— Je l'ai fait ! lui grogna le patriarche... Mais, devant sa mine déconfite, il rectifia : Tu as raison de jouer, c'est de ton âge... Soudain, il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que cette poussière ? Tu en as plein les cheveux et tes mains en sont grises.

— C'est... euh !... un secret !

— Si important que je ne puisse le partager ? insista-t-il avec un sourire engageant.

— Si je te le confie, tu n'iras pas le répéter ? susurra Yoko, câline.

— Promis ! Ce sera notre secret.

— Tu as déjà vu le gros pot de tante Hiromi ? À ces mots le patriarche changea d'expression et, d'une voix teintée d'inquiétude, il demanda :

— Le gros pot blanc avec un couvercle au bord doré ?

— Oui, celui qui est sur la commode et dans lequel elle cache son trésor... Eh bien...

— Eh bien... ? murmura Onoué en serrant plus fort les bras de sa petite-fille.

— Eh bien, je l'ai nettoyé, il était tout sale à l'intérieur ! C'est tante Hiromi qui va être contente, hein ?

Le visage d'Onoué prit la couleur de la cendre.

— Malheureuse, qu'as-tu fait ?

Mais, se ravisant, le regard compatissant et la voix tremblante, il ajouta :

— Naturellement, tu ne pouvais pas savoir... En cachant la vérité aux enfants, on aboutit à des catastrophes.

À la stupéfaction de Yoko, qui s'attendait à être félicitée, son grand-père se mit à tourner en rond en se parlant à lui-même.

— Mais grand-père, c'était plein de crasse à l'intérieur, osa-t-elle.

Il arrêta sa ronde énervée et s'agenouilla à hauteur des yeux de l'enfant.

— Sais-tu ce qu'il y avait dans ce pot ? siffla-t-il. Non, bien sûr... Il contenait les cendres de son mari !

— Les cendres de son mari !... Elle l'a brûlé ? s'effraya Yoko.

— Non. Il est mort à la guerre avec beaucoup d'autres et on n'a retrouvé d'eux que des cendres... Alors l'Empereur les a fait revenir pour les rendre à leurs familles au cours d'une belle cérémonie. Ces cendres que tu as répandues dans le jardin, c'est tout ce qui reste... (il rectifia ironiquement) ce qui restait de ton oncle " le grand guerrier ".

Yoko était pétrifiée... Elle n'ignorait pas que les

cendres de ses ancêtres reposaient au cimetière, mais ne comprenait pas que sa tante Hiromi puisse garder celles de son mari

dans un pot abandonné sur une commode. Elle envisagea soudain avec effroi ce qui allait se passer... Sa tante, ne les y trouvant plus, allait entrer dans une de ces colères hystériques dont elle avait le secret et réclamer un châtiment exemplaire. La voix de son grand-père la tira de son angoisse :

— Qu'as-tu fait des cendres ?

— Je les ai versées dans le jardin, mais elles y sont tout épargillées.

— Dans le jardin !... Elles sont irrécupérables. Et, cependant, il faut à tout prix qu'elles retournent dans l'urne funéraire...

— Malheureuse, qu'as-tu fait ?

que tu appelles " pot ".

Le patriarche relança sa ronde, mais l'arrêta, soudain illuminé.

— Puisque nous ne pouvons pas récupérer celles-là, nous allons en fabriquer d'autres. Viens !

Il emmena Yoko au-dehors, derrière son pavillon, à l'abri des regards indiscrets. Ramassant des brindilles mortes, il en fit une petite pyramide et y mit le feu. Une flamme joyeuse s'éleva bientôt et Onoué alimenta le foyer avec des pièces plus importantes, soustraites à un tas de bois mort.

Le manteau de la nuit se refermait doucement sur le jardin quand Seiki, rentrant chez lui, aperçut de loin les lueurs du foyer.

— Tiens ? Mon père fait du feu et à cette heure, lui qui ne supporte pas la fumée !

Mais, heureux de retrouver sa femme, il s'engouffra dans la maison sans approfondir la question.

• • •

Le feu avait entièrement consumé le bois que le patriarche avait offert à sa voracité. Un ruban de fumée ondulait dans l'air fraîchissant du soir et s'infilttrait comme des doigts diaphanes entre les feuilles de l'érable. Le tas de cendre était encore très chaud et un point incandescent en marquait le cœur ardent. Onoué Tsuno puisa dans la masse grise avec une grande cuillère de métal puis, ayant vérifié la qualité du prélevement, il versa " la matière précieuse " dans une vieille boîte qu'il avait soigneusement nettoyée pour la circonstance. Il recommença l'opération et, estimant le volume suffisant, interrogea Yoko du regard. Elle se pencha sur le récipient

métallique (une ancienne boîte à thé), puis releva un regard contrarié vers son grand-père.

— Il y en a plus que dans le pot

— Fort bien. Le contraire serait fâcheux.

Il ramassa le couvercle, ferma la boîte qui contenait à présent les nouvelles cendres du mari de tante Hiromi et se redressa en réveillant ses rhumatismes.

— Viens, il faut faire vite, sinon ta tante va découvrir que Goro, son mari, a déménagé. S'emparant de la boîte à thé et de la main de sa petite-fille tremblante, le patriarche prit le chemin de la grande maison d'où lui parvenait, dominant le murmure des voix familières, la surexcitation de sa fille Hiromi.

Arrivé au perron, Onoué poussa Yoko en avant en lui murmurant à voix basse :

— Va chercher ton père, mais sans que personne ne le voie.

Yoko, glissant comme une ombre, gagna la salle de séjour et, la chance aidant, se heurta à Seiki planté à l'entrée. Elle tira son père par le pli du pantalon et celui-ci fut surpris de découvrir sa fille tapie dans la pénombre, l'index posé sur les lèvres. Sur l'invitation discrète de Yoko, il la suivit où Onoué l'attendait.

— Père ! Vous êtes déjà là !

Pour toute réponse, le patriarche mit également un doigt sur ses lèvres.

— Pas si fort, mon fils, nous sommes en mission secrète !... Peux-tu nous rendre le service d'empêcher ta sœur Hiromi de regagner sa chambre ?

— Oui, mais pourquoi ce mystère ? Que se passe-t-il ?

— Je t'expliquerai plus tard, répondit le patriarche avec un geste évasif de la main.



— Bien, j'y vais. Ce ne sera pas difficile car elle est lancée dans des considérations philosophiques sur les amies qu'elle a connues jadis et qui "n'ont pas tenu leurs promesses". Tournant le dos, il rentra dans la maison accomplir sa mission.

Onoué contourna le bâtiment et, à hauteur de la chambre de Yoko, il s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la section aménagée pour Hiromi... La fenêtre était ouverte. Onoué posa la vieille boîte à thé sur le sol, puis, saisissant Yoko par la taille, il la fit passer dans l'embrasure.

— Amène-moi le gros pot blanc et prends garde à ne pas le laisser tomber.

Un instant plus tard, Yoko tendait le pot au patriarche. Celui-ci ouvrit le couvercle et recommanda :

— Surtout, ne le lâche pas !

Il ramassa sur le sol la boîte en métal et constata que celle-ci était de plus en plus chaude. Il avait cru, de prime abord, que c'était sous la chaleur de ses mains que le métal tiédissait, mais il dut se rendre à l'évidence : il n'avait pas laissé refroidir suffisamment la cendre dont la masse restituait la chaleur emmagasinée.

— Bah, murmura-t-il, elle prendra la température du pot !

Alors, faisant sauter le couvercle de la vieille boîte en fer, il versa "l'artifice" dans l'urne funéraire. Il secoua celle-ci pour bien égaliser le niveau, puis après avoir refermé l'objet précieux, il ordonna à Yoko de le replacer sur la commode. Dans un élan de courage, elle alla poser le gros pot blanc à l'endroit où elle l'avait pris, mettant ainsi un point final à cette entreprise risquée. Enfin,

sautant par la fenêtre, elle rejoignit Onoué qui l'attendait.

Yoko tremblait, non sous la tension de l'opération qui avait parfaitement réussi, mais à l'idée d'avoir marché sur les cendres de son oncle, éparpillées sur la terre froide du jardin.

Un instant plus tard, le patriarche avait rejoint son pavillon et, aidé par Yoko, y dispersait les restes du feu éteint.

— Tout est en ordre pour le repas du soir, conclut Onoué, et, autoritaire, il ajouta à l'adresse de Yoko : Tu devras t'y montrer naturelle afin que ta tante ne se doute de rien.

— Oui, rassura Yoko, en couvant son grand-père d'un regard admiratif.

...

Le repas du soir s'achevait dans une ambiance assez tendue. Quelques regards avaient glissé : interrogateurs pour Seiki, rassurants pour Onoué et complices pour Yoko, mais ce

n'était pas eux qui avaient fait monter le ton de la conversation. Plus que d'habitude, Hiromi était survoltée et s'était lancée dans des considérations peu flatteuses pour l'honneur de la famille : n'était-elle pas occupée à flatter la réussite de l'amie qu'elle avait visitée, en la comparant à "la triste vie qui était la sienne". Et, plus grave, elle justifiait son échec par la maigreur de la dot qu'elle avait reçue pour fonder son foyer. Onoué tenta à plusieurs reprises d'éloigner sa fille de ce terrain mouvant dans lequel son ingratititude écervelée l'enlisait mais, quand il eut l'audace de lui dire : "Vous êtes injuste, Hiromi ! Vous avez reçu un héritage moral auquel votre amie ne peut pré-



tendre ", il s'entendit répondre :

— Oui, mais elle a reçu une maison ! Alors qu'ici on a failli perdre celle qui nous a vus naître... Et tout cela par la faute d'une satanée perle !...

Une bourrasque glacée envahit le cœur des convives et Yoko, qui n'en mesurait pas les effets, vit sa mère s'étouffer, son père s'étrangler et son grand-père, livide, se lever.

La maladroite Hiromi voulut se rattraper et s'empêtra.

— Enfin, je veux dire que je comprends l'idéal de la perle... que j'ai toujours partagé, cependant...

D'un geste impérial, Onoué Tsuno la fit taire.

— Chacun de nous porte la responsabilité de ses convictions et les miennes me disent que ce soir je suis fatigué.

Retenant d'un geste son fils, qui voulait l'accompagner, il se pencha sur le front de Yoko pour y déposer un baiser, et murmura :

— Dors bien, Yoko, je voudrais encore avoir ton âge ! Puis il sortit majestueusement et se laissa engloutir par l'ombre de la nuit.

Masako s'était éclipsée en prétextant une nécessité dans la cuisine. Seiki, dardant sur sa sœur son regard d'acier, lui lança, méprisant :

— Tu ne rates jamais une occasion de te distinguer !

— Qu'ai-je donc dit de si terrible ? Avec l'âge, il est vraiment devenu susceptible ! J'espère ne pas suivre ce chemin dans mes vieux jours !

Et, satisfaite de sa conclusion, elle alla s'asseoir à l'autre bout de la pièce, dans un silence qui ne lui était pas coutumier.

Après avoir débarbouillé sa fille sans dire un mot, Masako l'avait couchée, mais Yoko, retenant sa mère par la main, questionna :

— Pourquoi tante Hiromi a-t-elle fait de la peine à grand-père ? Elle n'aime pas les perles ?

— Ta tante Hiromi n'aime qu'elle et elle ne le sait pas. Coupant court, elle ajouta : Allons ! Tout ceci n'est qu'une histoire de grands... Oublie-la et dors ! Bonne nuit, ma poupée.

— Bonne nuit, maman, susurra Yoko qui n'avait pas l'intention de dormir, du moins pas avant sa tante.

Lorsque cette dernière rejoignit la chambre à son tour, Yoko était aux aguets derrière l'entrebaïlement des panneaux de séparation, d'où elle pouvait, d'un œil avide, surveiller l'autre section de la pièce.

Hiromi, selon son cérémonial journalier, passa son kimono de satin, puis entreprit d'installer le petit autel autour de l'urne funéraire. Lorsque tout fut en place, elle posa le pot blanc à sa droite, mais eut sou-

dain un geste de surprise. Elle releva le récipient à hauteur de ses yeux, tâta la surface blanche, puis, fébrilement, ouvrit le couvercle et plongea la main à l'intérieur. Elle la retira aussitôt avec un hurlement qui fit vibrer le papier des cloisons de séparation.

Yoko, effrayée, s'engouffra sous sa couverture. Tout était découvert, sa tante s'était aperçue de la supercherie et, tremblante à l'idée d'une sérieuse punition, Yoko se blottit, frissonnante, sous les draps qu'elle avait rejetés par-dessus sa tête. Elle perçut un bruit de pas et un murmure de voix. Ses parents, alertés par les gémissements d'Hiromi, firent irruption dans la chambre.

— Hiromi ! Que t'arrive-t-il ? s'inquiéta Seiki.

Pour toute réponse, Hiromi, d'un doigt tremblant, désigna l'urne funéraire qui gisait renversée sur le sol et de laquelle des cendres s'étaient échappées.

— L'urne est toute chaude, c'est un message de Goro ! Cela fait plusieurs jours que je le

*Allons !
Tout ceci n'est
qu'une histoire
de grands...*

sens proche de moi et il a voulu me soutenir après cette soirée pénible.

Seiki, s'étant agenouillé devant l'urne funéraire, passa ses doigts sur la porcelaine. C'était effectivement chaud et il en fit la remarque.

Masako, restée discrètement à l'entrée de la pièce, risqua :

— C'est peut-être le soleil qui, à travers la fenêtre, l'aura réchauffée.

Mais elle se tut sur un geste de son mari. Celui-ci avait glissé la main à l'intérieur du pot et constaté qu'il était encore plus chaud que l'extérieur. Si le soleil avait été à la base du phénomène, c'eût été le contraire. Hiromi ne cessait pas de se lamenter et, pire, prenait son mari Goro à témoin.

Seiki, à l'aide de deux feuilles de papier, ramassa délicatement la cendre répandue et la réintroduisit dans l'urne funéraire.

Profitant de l'inattention de sa sœur, il passa le nez dans le pot et renifla le contenu.

Le sourcil froncé, il referma l'urne et la déposa sur la commode puis, il invita sa sœur à le suivre jusqu'à la salle de séjour pour y boire un petit remontant. Hiromi, soutenue par le couple, se laissa emporter en gémissant.

Yoko entendit leurs pas décroître sur les tatamis du couloir.

Une demi-heure s'écoula... Yoko, dont l'inquiétude était à son comble, perçut le glissement du panneau de séparation. La lumière s'infiltre et à travers ses paupières mi-closes, elle entrevit la silhouette de son père.

Seiki souffla doucement :

— Tu dors, Yoko ?

— Oui, répondit-elle, d'une voix qui tremblait.

— Les cris de ta tante t'ont effrayée.

— Les cris de ma tante, je... je n'ai rien entendu, rétorqua naïvement Yoko.

— Il faudrait être sourd et à cent kilomètres

d'ici pour n'avoir rien entendu, ironisa Seiki.

Il avait fait le rapprochement entre la mystérieuse expédition dont il avait été le complice non averti et le feu, au fond du jardin, qui l'avait tant intrigué à son retour... Il risqua avec audace :

— Je sais que tu ne me dévoileras rien de ton secret, mais ton grand-père a été plus bavard. Il m'a tout raconté.

Yoko bondit de sa couchette et se retrouva à genoux.

— Il m'avait promis de ne rien dire, c'était "notre secret" ! s'écria-t-elle révoltée.

— C'est aussi mon secret puisque j'ai dû empêcher ta tante Hiromi de retourner dans sa chambre. Alors ? Ou tu me dis tout, ou je t'abandonne à ta tante... On ne s'est jamais rien caché tous les deux, n'est-ce pas ?

Yoko se mordit les lèvres et, ne pouvant se contenir, laissa échapper ses larmes. Seiki la serra contre lui.

— Allons, ce ne doit pas être si terrible que cela, dis-moi tout !...

Yoko raconta... À mesure que le récit se clarifiait, Seiki enlaçait sa fille plus fort et il dut à plusieurs reprises se retenir pour ne pas éclater de rire. Lorsqu'elle eut terminé, Yoko, exténuée, s'affala sur sa couchette. Seiki réajusta la couverture et l'embrassa sur le front en lui certifiant qu'il allait arranger les choses. Ce serait désormais un grand secret à trois, que tante Hiromi ne pourrait jamais percer. Il repassa dans l'autre section de la chambre, puis, après avoir refermé le panneau coulissant sur les rêves de Yoko et jeté un dernier regard au pot qui brillait ironiquement sur la commode, il regagna la salle de séjour où Masako achevait, avec l'aide de quelques verres de saké, de calmer sa belle-sœur.

— Je reviens tout de suite, lança-t-il à l'adresse de sa femme et, sortant dans le jardin, il prit la direction du pavillon.

*— Allons,
ce ne doit pas être
si terrible que cela,
dis-moi tout !...*

Dix minutes plus tard, ayant achevé pour son fils le récit de sa version des événements, Onoué Tsuno conclut dans un sourire ironique :

— Cette affaire prendrait un caractère dramatique si nous avions la confirmation que c'étaient vraiment les cendres de son mari qu'Hiromi tenait enfermées dans l'urne funéraire... Or, cela n'est pas prouvé. Tu l'as toujours contesté !

— À présent, nous avons la certitude que ce ne sont pas les cendres de Goro qui s'y trouvent ! Mais les vraies cendres, ou les " fausses " cendres vraies, tapissent le sol sous la fenêtre de la chambre de Yoko.

Et se faisant sérieux, Seiki décida :

— Je vais faire enlever la terre sur une épaisseur de quelques centimètres et réunir le tout en un endroit qui ne sera pas piétiné.

— Sage décision, mon fils, et nous y planterons des azalées... Selon Hiromi, son mari les aimait tant...

L'affaire de l'urne funéraire et du "miracle" de l'oncle Goro eut au moins un résultat positif : tante Hiromi devint taiseuse et décida d'écourter son séjour pour méditer sur cette aventure. Une semaine plus tard, elle fit savoir à Seiki qu'elle avait pris une concession au cimetière de sa ville natale pour y déposer, comme il le lui avait conseillé, les cendres de son mari Goro. Mais elle n'eut pas un mot d'excuse à propos de l'insulte faite à son père, au travers de la remarque sur la ruineuse perle. Même Onoué Tsuno semblait avoir oublié cette indélicatesse, qu'il avait mise sur le compte de l'esprit embrouillé de sa fille. Seule Yoko, qui, à présent, faisait un crochet pour éviter de poser le pied là où elle avait répandu les cendres de son oncle, avait enregistré avec intensité l'image de la perle. Elle devinait sa transparence inaccessible et, peu à peu, convoitait inconsciemment sa possession.



5

Deux jours s'écoulèrent et la vie reprit sa ronde paisible. Shinji, au retour de l'école, avait réuni son petit groupe au pied de la côte. Chacun, intrigué, attendait les importantes révélations qu'il avait promises ce matin, dans la cour de récréation.

Shinji s'était hissé sur une grosse pierre pour dominer ses quatre compagnons. À ses pieds, Akina battait déjà des mains alors qu'il n'avait encore rien dit. Yoshio, le fils de l'épicier, réajustait ses lunettes et, planté dans sa maigreur, attendait, au beau milieu du chemin. Nagayo, le fils de l'architecte, avait pris son air pincé habituel et s'apprêtait à contrer les arguments s'il ne les trouvait pas parfaitement charpentés. Restait Yoko, qui, assise sur le talus d'en face et visiblement impatiente, espérait que l'on n'allait pas trop s'attarder. Elle tournait sans cesse son regard vers le haut de la colline où pointait, au-dessus de l'étable pourpre, la crête du pignon blanc de sa maison. Shinji respira un bon coup et lança son discours.

— Cela fait longtemps que la bande de Hironobu nous nargue sur la plage, lorsque nous revenons de l'école, et nous allons leur donner une leçon.

Malicieux, il plissa les yeux et poursuivit :
— Ces fils de pêcheurs se croient invincibles le dos à la mer. Ils osent même prétendre qu'elle leur appartient. Eh bien ! c'est par la mer que nous allons les envahir.

— Par la mer ? ! s'exclama Yoshio en rattrapant de justesse ses lunettes qui avaient glissé de son nez... À la nage ?...

— Moi, je ne sais pas nager, soupira tristement Akina.

— Il ne faudra pas nager, mais ramer, répliqua Shinji.

— En bateau !... Où trouveras-tu un bateau ?

interrogea Nagayo.

— Non ! Pas en bateau, mais avec un radeau que nous construirons, rétorqua Shinji. Trois oh ! de stupéfaction jaillirent simultanément... pas quatre, car Yoko, distraite, n'avait que vaguement entendu.

Shinji l'interpella :

— Tu m'écoutes ?... J'ai dit un radeau et je vais avoir besoin de toi.

Yoko tourna la tête et murmura d'une voix automatique :

— Un radeau... C'est une très bonne idée, Shinji. Il sera magnifique et les autres écumeront de rage.

— Oui, mais il faudra s'y mettre tous ! Et Shinji précisa : J'ai fait les plans, mais, pour la réalisation, j'ai besoin de gros fûts vides, comme ceux qui contiennent l'huile de soya que vend ton père, Yoshio.

Se tournant alors vers Nagayo, il poursuivit :

— Toi qui accompagnes souvent le tien sur des chantiers, tu devras récolter tout ce que tu y trouveras comme clous, boulons, et même des câbles !

Enjôleur, il se pencha vers Akina :

— C'est plein de vieilles toiles chez toi, tu fourniras la voile, car nous en aurons besoin pour naviguer.

— On va naviguer sur la mer ? s'écria Yoshio, effrayé.

— Bien sûr !... Nous assemblerons le radeau dans le terrain en friche derrière ma maison... Une fois achevé, nous le ferons glisser jusqu'à la mer. Puis, en naviguant, nous contournerons le Rocher des Quatre Vents pour déboucher sur la plage et surprendre les "poissonniers". Mais, pour que notre radeau soit solide, il me faut de grandes perches en bambou.

Et se plantant résolument devant Yoko, il demanda :

Où Yoko se laisse gagner par le rêve de la perle.

À l'intérieur de sa petite tête, toute bouleversée, les mots s'assemblaient puis se dénouaient en une question... une demande importante qu'elle n'osait pas formuler.

— Crois-tu que ton père nous laissera puiser dans le gros tas qui se trouve au pied du mur ?... Celui que l'on voit de la fenêtre de ta chambre.

— Celui où nous avons... (Yoko se mordit les lèvres pour ne pas ajouter : " caché le drap avec lequel j'ai essayé l'intérieur du pot... ") Oui... si je le lui demande... Mais il voudra savoir ce qu'on va en faire.

— Un camp fortifié... Surtout ne pas parler de radeau chez vous, sinon le projet est à l'eau ! s'exclama Shinji.

Chacun trouva l'idée géniale et promit de s'y appliquer très sérieusement. Il faudrait disposer du matériel pour les vacances scolaires toutes proches, durant lesquelles Shinji avait fixé la date de l'attaque surprise.

Tous se séparèrent, mais quand Yoko quitta à son tour Shinji, celui-ci, suspicieux, la regarda s'éloigner.

— On dirait que cela ne l'intéresse pas, elle m'a à peine écouté, gémit-il.

•••

Lorsque Yoko tendit nonchalamment le front à sa mère, Masako mit cette indolence sur le compte de la fatigue et conseilla à sa fille d'aller se rafraîchir le visage avant d'avaler son goûter. Mais si Yoko accepta l'épreuve de l'eau, elle dédaigna la nourriture et, déclarant qu'elle avait des choses à régler avec son grand-père, elle prit le chemin du pavillon sous le regard autant intrigué qu'amusé de Masako.

— Que s'est-elle encore inventé ?... À moins que l'affaire de l'urne funéraire ne lui trottent encore en tête ?

Se reposant sur la sagesse de son beau-père, elle s'en retourna, rassurée, à ses travaux ménagers.

•••
Yoko avait abordé son grand-père en répondant, comme chaque soir, à ses questions et en relatant avec précision les événements de la journée scolaire. Mais, cette fois, Onoué Tsuno se montra plus insidieux, car il sentait à ses côtés une Yoko tout autre que celle qui d'habitude virevoltait, babillait, questionnait.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta-t-il.

— Mais non, grand-père, pourquoi ? Ai-je l'air malade ?

— Non, tu as ton air de tous les jours, mentit Onoué en se promettant de ne pas insister et de laisser venir à lui la clé du mystère.

Yoko était de plus en plus distraite. Elle avait versé l'eau dans le mauvais aquarium, laissé échapper un des poissons qui, fort heureusement, n'était pas tombé bien bas, et elle répondait aux sollicitations de son grand-père avec un temps de retard de plus en plus long. À l'intérieur de sa petite tête, toute bouleversée, les mots s'assemblaient puis se dénouaient en une question... une demande importante qu'elle n'osait pas formuler.

Soudain, n'y tenant plus, elle laissa échapper le bloc de corail qu'elle tenait à la main et, se campant devant son grand-père étonné, elle libéra sa préoccupation dans un souffle :

— Je voudrais une perle transparente ! Onoué, de surprise, lâcha sa grande brosse et, saisissant Yoko sous les aisselles, l'assit sur la table de bois qu'il était occupé à nettoyer.

— Une perle ! Tu voudrais une perle... transparente ! Qui donc t'a mis cela en tête ? Yoko baissa le regard, n'osant croiser celui de son aïeul, et murmura timidement :



— Ils disent tous que tu n'y es jamais arrivé, mais si moi je t'aïdais... (Elle releva la tête avec défi.) On y arriverait et ce serait la plus belle perle du monde.

Onoué pressa contre lui sa petite-fille et, les yeux fixés sur un horizon inaccessible, murmura :

— La plus belle perle du monde ? Je croyais la posséder et voilà qu'elle m'en réclame une autre !

Mais il pensait en même temps : Si j'échoue, cette fois, cela se terminera dans l'incompréhension et dans la peine. Se ravisant et prenant la chose avec beaucoup plus de légèreté, il proposa à Yoko :

— Je veux bien essayer, mais c'est très compliqué ! Réaliser une perle transparente tient du miracle... Alors, il ne faudra pas m'en vouloir si j'échoue !

Et gravement il ajouta :

— Il ne faudra le dire à personne !

— Ce sera un secret ! Et je ne ferai pas comme toi, je ne le trahirai pas !

— Mais je n'ai jamais trahi nos secrets ! protesta Onoué.

— Tu as dit à papa que nous avions mis de l'autre cendre dans le pot de tante Hiromi et j'ai dû tout lui raconter !

— Ah ! ton père t'a roulée !

s'exclama Onoué qui avait tout compris et qui conclut en l'embrassant tendrement : Il a bien fait, il ne faut jamais rien cacher à ses parents.

— Même pas la perle ?

— On ne cache rien en faisant silence sur une chose qui n'existe pas !... Du moins qui n'existe pas encore, rectifia-t-il.

Yoko était au septième ciel, il ne restait plus rien de la petite fille ténébreuse qui s'était présentée dans le pavillon il y avait à peine une demi-heure. La confiance retrouvée, l'impétuosité de la jeunesse et la fraîcheur cristalline de sa voix l'animaient à nouveau. Elle sauta de la table et se mit à danser autour de son grand-père.

— Doucement ! s'écria le patriarche bousculé.

Mais Yoko n'avait que faire de ses paroles tempérantes. Elle était sûre qu'il réussirait et elle entrevoyait déjà le jour où elle ferait pâlir d'envie sa tante Hiromi en lui présentant le joyau auquel celle-ci ne croyait pas. Laissant déborder sa pensée, elle s'écria :

— C'est tante Hiromi qui en fera une tête ! Elle n'osera plus rien te dire.

Le patriarche, saisissant Yoko par le menton, planta son regard au plus profond du sien et lui notifia gravement :

— La plus belle réussite ne peut se fonder sur la vengeance ! Tu dois garder ton cœur pur, sinon la perle aura un défaut.

Les messieurs bien habillés venus faire des vérifications à l'école avaient exigé certaines réparations. La plus urgente, la

réfection de la toiture qui laissait s'infiltrer l'eau lorsque la pluie tombait en force, octroya aux enfants deux grandes journées de congé, et le soleil, chassant les nuages, décida de couronner l'aubaine.

Yoko s'était levée tard, Masako s'étant abstenu de la réveiller et le merle du jardin ayant fait silence.

Elle était toujours plongée dans son grand bol de flocons de riz lorsqu'elle vit, dans l'encadrement de la porte, surgir la silhouette voûtée de son grand-père. Masako, après une respectueuse courbette, lui murmura quelques mots à l'oreille. Quel était donc ce mystère qu'un fait inaccoutumé épaisseissait ? Le patriarche avait abandonné ses habits gris et revêtu une tenue qui, bien que n'étant plus à la mode, lui conférait un air cérémonieux forçant le respect.

— Bonjour grand-père, tu t'es fait beau ce matin.

Onoué acquiesça et répondit d'une voix douce :

— Mais c'est parce que nous descendons

*Si j'échoue,
cette fois, cela se
terminera dans
l'incompréhension
et dans la peine...*

ensemble au village.

Yoko bondit du tatami où elle était agenouillée et fixa sur sa mère, qui ne l'avait pas avertie, un regard réprobateur. Masako détourna les yeux pour éviter la remarque. Bien sûr, elle le savait, son beau-père lui en avait demandé l'autorisation la veille, mais désireuse de ne pas éveiller la surexcitation de Yoko (ce qui l'eût immanquablement empêchée de dormir), elle n'en avait pas soufflé mot.

Le bol de riz fut avalé à la vitesse de l'éclair et Yoko entraîna sa mère vers sa chambre. Grand-père avait mis ses beaux habits et elle se devait d'être aussi jolie que lui.

Après bien des hésitations, on opta pour la petite marinière rose à col châle, la jupe plissée blanche, les bas de coton immaculés comme la neige et les chaussures en vernis noir, réservées aux grandes occasions. Masako s'aperçut, en ajustant la patte latérale, qu'elles devenaient très étriquées et qu'il faudrait bientôt les remplacer. Elle retint sa remarque habituelle : " Ne les abîme pas, elles sont toutes neuves ! "

Onoué Tsuno attendait, assis en tailleur, devant la tasse de thé que lui avait servie Masako. Il enveloppa d'un regard admiratif sa petite-fille, puis se leva avec difficulté. Masako se précipita pour le soutenir :
- Je vous accompagne jusqu'au bas du chemin ? La pente est si raide !

- Vous êtes trop aimable, Masako, mais j'ai mon bâton de vieillesse avec moi, répondit-il en souriant et en désignant Yoko.

La descente de la colline n'offrit aucune difficulté. Onoué et Yoko allaient à petits pas prudents sans mesurer le temps. La chaleur

du soleil évaporait la rosée dans le gazouillis des oiseaux qui, remplaçant le vent inexistant, faisaient bruire les feuillages.

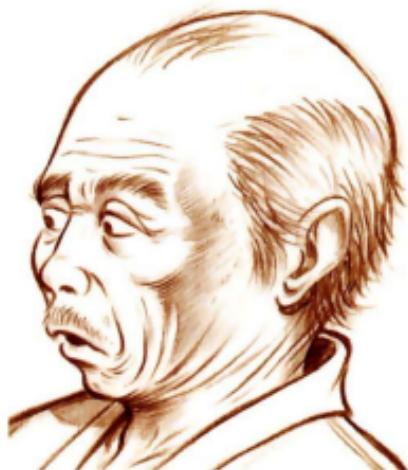
Ils passèrent sur la route qui dominait la plage et Yoko fit mine de ne pas voir les enfants des pêcheurs qui y jouaient déjà. Il n'y eut d'ailleurs de ce côté aucune remarque désobligeante, mais des regards impressionnés qui forcèrent au mutisme général. Yoko cheminait, accrochée à la main de son grand-père, comme une princesse conduite à ses noces par le Roi son père. Le ciel bleu faisait voûte à la cathédrale ensoleillée et le chant de la mer s'était substitué aux grandes orgues.

Ils pénétrèrent plus profondément dans le village et Onoué s'infiltre dans le labyrinthe des ruelles latérales.

Le patriarche s'orienta et prit la direction de l'habitation la plus basse dont le rez-de-chaussée, en retrait de l'étage, reposait sur de grosses colonnes en bois. Onoué poussa la porte d'entrée et Yoko sentit la main de son grand-père se serrer davantage sur la sienne. Ils pénétrèrent dans un couloir sur lequel donnaient

des guichets grillagés. L'un d'eux était ouvert et Onoué s'y pencha. Il tira de son kimono la grosse montre ciselée à laquelle il tenait beaucoup et que Yoko avait souvent contemplée, pendue à un crochet au mur du pavillon. Il la tendit à l'employé, qui le regardait interrogatif, et murmura :

- Combien puis-je obtenir de ceci ?
L'homme soupesa la montre et demanda :
- Elle est vieille ?
- Elle vient de mon arrière-grand-père et je suis grand-père moi-même... (Il calcula



mentalement.) Cela fait donc cinq générations.

— Hum ! grogna l'autre. Des montres de cette sorte, il y en a beaucoup ! Vous désirez la vendre ou la mettre en gage ?

— En gage, répondit Onoué.

— Je vous en donne vingt mille yens et encore, gémit-il, j'y perds !

— J'accepte... bien que ce soit peu. Mais j'aurai, de ce fait, moins à vous restituer... Et quel sera l'intérêt ?

— Mille huit cents yens l'an... taux de faveur. L'employé déposa la montre dans un grand casier puis s'en revint libeller un reçu qu'il tendit au patriarche.

Tandis qu'Onoué lisait et signait, l'autre sortit une liasse de billets fripés, en compta vingt et les passa par l'ouverture du guichet. Onoué Tsuno vérifia la somme puis glissa l'argent dans la poche de son kimono et, sans accorder un dernier regard au guichetier, tira Yoko au-dehors. La lumière soudaine du soleil leur fit plisser davantage les yeux.

Ils avaient traversé le village sur sa longueur et la rue principale se ramifiait, en pente douce, vers des habitations basses dont les pilotis de soutènement baignaient dans l'eau d'une petite baie. Onoué marchait comme un automate et tentait de durcir ses pas sur les souvenirs qu'il foulait. Devant lui se dressaient les anciens bâtiments d'ostréiculture dont il avait été longtemps le propriétaire privilégié. Il revenait vers son passé en ravivant une blessure jamais cicatrisée. Il passa entre les pavillons et interpella un jeune garçon qui réparait des paniers à huîtres.

— Va chercher ton père, ordonna Onoué à l'enfant, qui s'encourut aussitôt.

Yoko flairait l'endroit. Une odeur forte montait du dessous des pilotis et, s'écartant un peu de son grand-père, elle se pencha pour voir. La marée basse avait dégagé le fond de la baie, tapissé à cet endroit de milliers de coquilles d'huîtres vides au milieu desquelles remuaient de gros crabes gris. La nausée l'envahit et elle se rejeta en arrière.

— Ne t'approche pas trop du bord, recommanda Onoué, si tu tombais là-dedans, tu le sentirais passer !

Un petit homme nerveux apparut à l'angle du bâtiment le plus proche.

— Tsuno San ! Vous ici ! Quelle surprise.

Vous auriez dû m'avertir. Voyez dans quelle tenue je vous reçois. Le nouvel arrivant était pieds et torse nus et avait rouillé le bas de son pantalon jusqu'à mi-mollet.

— Vous êtes dans la plus belle tenue pour me recevoir, Masami, celle du travail, et je vous prie de me permettre de l'avoir interrompu, dit Onoué qui ajouta en s'inclinant : J'aurais besoin de quelques jeunes huîtres à greffer... Je vous les paierai bien sûr.

— De jeunes huîtres ! Vous n'allez pas... recommand... enfin... poursuivre vos recherches ?

Onoué l'arrêta d'un geste tranchant.

— Non, simplement initier ma petite-fille à l'art de la perle, répliqua-t-il en serrant plus fort la main de Yoko pour lui signifier qu'elle devait se taire.

Masami les entraîna dans une dépendance érigée à fleur d'eau. Un ponton y était relié et ils s'avancèrent jusqu'au-dessus de la mer. Des piquets s'enfonçaient dans l'eau comme des gros clous sombres. De grands paniers en corde, dont la base invisible



plongeait vers le fond, y étaient accrochés. Masami se saisit d'une longue perche terminée par un crochet de fer et, engageant celui-ci dans les anses de l'un des paniers, le souleva et l'attira jusqu'au ponton. Aidé de son fils, il arracha le panier à la mer et le laissa tomber lourdement sur le plancher de bois, au milieu d'un grand éclabouissement. Il dénoua les cordes qui fermaient le haut de la cage souple et, y glissant la main, en retira de petites huîtres fermées qu'il sélectionna avec soin.

— Combien en voulez-vous ?

— Une cinquantaine, cela suffira.

— Va chercher un panier et des algues, ordonna Masami à son fils.

Et tandis que celui-ci filait à toutes jambes, il s'appliqua à compter les huîtres.

Une demi-heure plus tard, Yoko retraversait le village dans l'ombre de son grand-père taciturne. Masami n'avait pas voulu qu'il lui paie les huîtres, mais Onoué, tenant un billet de mille yens à son fils, avait murmuré, la voix tremblante :

— Voilà de quoi t'acheter un beau livre.

Le patriarche s'arrêta à l'une des boutiques qui vendait du matériel de

pêche. Il sélectionna avec soin les articles qu'on lui proposa, se les fit emballer et paya. Puis, entraînant à nouveau Yoko, il pressa le pas en déclarant :

— Nous avons tout ce que je souhaitais. On rentre !

Quelle déception ! La belle promenade était déjà terminée... Le pas de Yoko s'apaisant. Onoué, sentant la réprobation de sa petite-fille, s'empressa d'expliquer, en désignant le panier tressé qu'il tenait d'une main :

— Les huîtres sont sur un fond d'algues humides... Si on ne les replonge pas très vite dans l'eau, elles finiront par mourir et aucune d'elles ne pourra donner de perle.

Yoko comprit alors l'importance du retour forcé et, d'une démarche altière, elle traça la voie. Lorsqu'ils "escaladèrent" la colline, le patriarche dut même à diverses reprises lui enjoindre de s'arrêter. Il était franchement exténué quand il poussa enfin la porte de son pavillon. Il déposa le panier sur une grande table, l'ouvrit et, dégageant une à une les jeunes huîtres, les plongea dans l'aquarium qu'il avait rempli, le matin même, d'une eau limpide dont il vérifia la température.

Yoko était désappointée. Le nez collé à la vitre du grand récipient de verre, elle contemplait des huîtres qui gisaient sur le fond comme des cailloux sans âme. C'était donc ces si vilaines choses qui donnaient des perles ? Elle avait vu, dans un dessin animé américain, des jeunes huîtres qui chantaient et qui dansaient, alors que celles

qu'elle avait devant elle n'ouvriraient même pas la bouche ! Il est vrai, se dit-elle, que les huîtres du cinéma avaient fini par être mangées.

Onoué déballa les étranges outils qu'il avait achetés et expliqua à Yoko intriguée :

— Ce matériel va servir à greffer les huîtres.

— C'est quoi, greffer les huîtres ?

— Eh bien ! une huître donne une perle parce qu'un grain de sable, ou un fragment de coquillage, s'est introduit en elle. Comme elle ne peut s'en débarrasser, elle l'enrobe d'une couche protectrice et en fait une grosse perle.

Yoko ne demandait qu'à le croire. Peu importait la manière dont l'huître fabriquait sa perle, ce qu'elle voulait c'était l'avoir tout de suite. Elle pressa donc son grand-père :

— On va faire aux huîtres ce que tu as dit et demain, quand je me lèverai, j'aurai beaucoup de perles.

— Oh ! là, j'ai peur de te décevoir, il faut beaucoup plus de temps pour faire une perle et, en particulier, une perle transparente.

— Ah ? Alors, je vais devoir dormir plusieurs fois avant ?

— Et même te lever tous les jours pendant cinq ans avant que l'huître, si elle le veut bien, t'offre une perle de qualité.

Cinq ans ! Yoko faisait le décompte. Cinq fois l'intervalle entre ses anniversaires. Que c'était long !

Dépitée, elle baissa les épaules et murmura :

— Je serai déjà une dame et je n'aimerai peut-être plus les perles.

— Ça, j'en doute ! Les dames en raffolent et puis, si je calcule bien, tu auras à peine treize ans... On a encore tous ses rêves à cet âge-là.

...

Yoko rejoignit son grand-père dans le milieu de l'après-midi. Onoué avait préparé les huîtres et attaché fermement l'une d'elles sur un petit support oblique. Puis, avec une lame non tranchante, insérée entre les lèvres du coquillage, il l'avait ouvert et maintenu dans cet état à l'aide d'un petit coin en bois glissé dans l'articulation de la " mâchoire ". Une loupe binoculaire fixée devant ses yeux par un serre-tête métallique et un petit scalpel à la main droite, il se pencha sur l'huître en commentant pour Yoko le processus du greffage.

— Je vais d'abord inciser la poche contenant les œufs de l'huître... Pour cela, je la dégage en écartant ce qu'on appelle le manteau... voilà !

Il avança la main avec précision et trancha. Il se saisit ensuite d'une pince et préleva une minuscule boule de matière solide, d'environ cinq millimètres de diamètre, qu'il avait préparée à sa gauche.

— Pour obtenir une perle, on incruste dans la poche un grain de nacre... Mais moi, qui désire une perle transparente, j'ai traité la matière avec certains éléments dont j'ai le secret. J'en ai fait une petite bille que je

dépose à présent dans la poche...

Et joignant le geste à la parole, il glissa dans la poche à gonades l'élément de sa préparation en poursuivant :

— Maintenant, je vais entourer la petite poche avec un morceau du manteau. Tu vois, le manteau, c'est toute cette enveloppe extérieure de chair qui a le pouvoir de sécréter la matière qui constitue la perle... Voilà, c'est fait !... Je retire maintenant le coin de bois et l'huître se referme.

Les deux lèvres de l'huître se rejoignirent. Onoué la dégagea du trépied et alla la replonger dans le récipient qu'il avait préparé.

Yoko était sidérée. L'intérieur de l'huître l'avait surprise. Elle s'attendait à y découvrir un palais des mille et une nuits et c'était pareil aux gros coquillages que la marée ramenait sur la plage et dont le contenu

était tout gluant... Elle commençait à douter qu'il en sorte un jour une perle transparente ! Mais son grand-père semblait avoir foi dans le succès de l'opération, aussi, quand il s'écria : " Et d'une ! Apporte-moi la suivante ! ", elle plongea résolument son bras dans l'aquarium et lui tendit une nouvelle huître.

Le travail dura deux heures. Onoué changea, pour quelques spécimens, l'emplacement du greffage en enfonçant le grain parasite directement dans le tissu épithéial. Il utilisa également des grains de composition chimique différente. Cinq huîtres furent greffées suivant une formule qu'il n'avait encore jamais expérimentée.

Lorsqu'il eut refermé la dernière, il les désigna à Yoko :

— Ces cinq-là ont reçu un traitement de faveur. Il faudra leur trouver un emplacement de choix, nous allons les séparer des autres.

Et il alla les plonger dans un seau qui attendait à l'écart.

*Il avança la main
avec précision
et trancha.*

• • •

Une heure plus tard, empruntant l'escalier de bois, le vieillard et l'enfant avaient rejoint le bord de la mer. C'était là que depuis trois ans déjà Yoko puisait l'eau destinée aux aquariums. Un petit ponton flottant prolongeait l'escalier. À cet endroit, la profondeur de la mer avoisinait cinq mètres, mais l'eau de la petite crique était si calme et si limpide que l'on distinguait les détails du fond.

Une transformation frappa d'emblée Yoko : à présent, une seconde jetée flottait perpendiculairement au ponton. Elle était constituée de deux éléments parallèles reliés par de robustes bambous. Au centre, la mer était libre et dans le petit chenal ainsi formé, on devinait, suspendues, des " choses " qui plongeaient dans l'eau. La veille, à l'insu de Yoko, Onoué avait minutieusement préparé l'armature flottante qui devait soutenir les cages en treillis dans lesquelles les huîtres s'épanouiraient à l'abri des prédateurs. Il expliqua à Yoko étonnée :

— Nous ne pouvons pas remettre les huîtres isolées directement dans la mer, sans quoi les anguilles ou les pieuvres, pour ne parler que de ces voraces, n'en feraient qu'une bouchée ! Et si, par chance, elles leur échappaient, le courant pourrait les entraîner là où nous ne les retrouverions jamais. Nous allons donc les éléver dans des petites cages spécialement conçues pour elles.

— Des cages ? Où ça, grand-père ?

— Elles sont déjà dans la mer, dit-il en désignant l'armature flottante. Je les ai installées hier après-midi, afin qu'elles prennent l'odeur et la température de l'eau.

Il se dirigea vers l'assemblage flottant et, gagnant la perche en bambou la plus éloignée, il se saisit de la double corde qui y était fixée. Il la tira à lui et remonta une



petite cage métallique dont il ouvrit la porte latérale.

— Va me chercher les dix premières huîtres, dit-il à Yoko en désignant les petits tas qu'il avait formés, par sélection de dix, sur le ponton de bois.

Yoko s'exécuta, ramena précieusement deux par deux les huîtres greffées et les tendit à son grand-père. Onoué les introduisit dans la cage et, quand la dizaine y reposa, il referma la prison et la laissa redescendre dans la mer. Il pratiqua de la sorte à cinq reprises, mais au grand étonnement de Yoko, la dernière cage ne reçut que cinq huîtres, tandis que sur le ponton de bois, les cinq dernières attendaient mystérieusement à côté d'une cage non utilisée.

— Leau est tiède et calme. Tu m'as dit que tu savais nager jusqu'au fond et y rester très longtemps ? interrogea Onoué.

— Oui, même plus longtemps que Shinji.

Onoué sourit et désigna les cinq huîtres en attente.

— J'ai fait sur ces cinq demoiselles un greffage spécial avec une toute nouvelle composition. (Il avait rejoint les huîtres et les glissait à présent dans la cage libre dont il ajusta la fermeture.) Tu vas descendre là-dessous et poser la cage profondément entre deux rochers, mais, pas de risques inutiles, si ça ne va pas, tu remontes aussitôt.

— Puis-je les déposer où je veux ?
— À l'endroit de ton choix, mais attention ! C'est toi qui devras aller les rechercher régulièrement pour débarrasser la cage et les coquilles des algues qui pourraient s'y incruster. C'est désormais ton trésor, sur lequel tu devras veiller.

Le mot trésor avait d'emblée déclenché le rêve chez Yoko. Elle avait lu que l'on trouvait souvent des trésors dans des grottes mystérieuses, et il y en avait une là-dessous

qui allait parfaitement convenir. Elle n'en souffla mot à son grand-père et commença à se dévêtrir. Onoué Tsuno, le regard admiratif, contempla l'enfant à la peau ambrée et, le cœur rempli de fierté, se dit : " Cela fera un jour une jolie fille. "

Yoko se saisit du casier, respira un bon coup, se pinça les narines de sa main libre et plongea les pieds en avant dans la mer. Parvenue à son point d'équilibre dans l'élément liquide, elle bascula à l'horizontale, puis piqua de la tête vers le fond où la petite cage l'entraînait, car Onoué y avait fixé une grosse pierre. Elle nagea vers la falaise et, en quelques battements de pieds, parvint à la fissure qu'elle appelait sa " grotte ". Elle y glissa le casier, qui s'ajusta parfaitement dans l'anfractuosité, et l'y enfonga de cinquante centimètres. Elle n'aurait qu'à tendre le bras pour le ramener à elle, chaque fois qu'elle le voudrait. Satisfaite, elle s'éloigna de la falaise et, d'un ciseau des jambes, elle fila vers la surface miroitant sous les rayons du soleil. Elle jaillit comme un bouchon d'ébène dans un cercle d'éclume et cria à son grand-père qui la dévisa geait, interrogatif :

– C'est fait ! Personne ne les ennuiera à cet endroit.

Yoko ne remonta pas tout de suite sur le ponton. Enivrée par la réussite de l'opération, elle nageait et plongeait sans cesse en passant d'un côté à l'autre du plancher flot-

tant, allant même vérifier à mi-profondeur si les cages suspendues étaient bien fermées. Onoué la laissa faire en la surveillant avec attendrissement, puis, la rappelant, il se fit aider pour rassembler les récipients. Ils reprurent bientôt le chemin du pavillon et parvenus au-dessus de l'escalier de bois, ils se retournèrent une dernière fois pour contempler l'armature flottante à laquelle étaient suspendus leurs espoirs.

– Cinq ans à attendre, serai-je toujours là ? se demanda Onoué.

Puis, se secouant, il ordonna à Yoko qui avait renfilé sa robe sur sa peau mouillée :

– Retourne à la maison te sécher les cheveux et changer de vêtements, moi, je range le matériel.

Yoko partit en courant et Masako la vit arriver, rayonnante de bonheur.

– Tu t'es bien baignée ?

– Oui, l'eau était toute tiède...

Yoko dut se mordre les lèvres pour ne pas parler du trésor qu'elle avait enfermé dans sa grotte.

Masako n'en demanda pas plus. La veille, le patriarche avait parlé à son fils et à sa belle-fille qui, à l'insu de Yoko, partageaient le secret dont ils appréhendaient le dénouement. Tout en lissant les cheveux de sa fille, Masako se prit à son tour à rêver : " Une perle transparente... Ce serait merveilleux pour Yoko... "



6

Où Aoki entre en scène. Pour Yoko, en toute logique, le chemin menant au temple n'était que la prolongation de celui qui conduisait à l'école, si ce n'est qu'au lieu de descendre vers le village, il montait vers le ciel.

Les vacances d'été étaient enfin arrivées. Yoko ne descendait plus que rarement au village, avec sa mère, pour y effectuer les achats domestiques. Chaque matin, ses pas la portaient vers la maison de son ami et, plus particulièrement, le terrain en friche plongeant vers la mer où Shinji avait établi le théâtre des préparatifs de l'opération nautique. Le radeau prenait forme. Sa carcasse, soigneusement camouflée sous des branchages, n'attendait plus que des flotteurs. Yoshio avait récupéré trois fûts d'huile de soya vides, subtilisés adroitement dans la remise de l'épicerie de son père, mais le quatrième trônait toujours, à demi rempli, dans l'arrière-boutique familiale. Ce fût ne se vidait décidément pas, et Yoshio s'en était informé auprès de son père :

— Tu ne vends plus d'huile de soya ? Le gros bidon est toujours à moitié plein !

— Oui ! Et j'ai bien peur qu'il ne le reste encore longtemps, car, à présent, la firme qui me la fournit me livre l'huile en petites bouteilles plus pratiques pour les ménagères.

Voilà qui n'arrangeait pas les choses. Aussi, pour les accélérer, Shinji eut une idée : il suffisait d'emprunter le quatrième fût et de le restituer après usage... Pour cela, il fallait le vider. Après la fermeture de l'épicerie, il rejoignit donc Yoshio dans la remise et l'aida à transvaser l'huile précieuse dans divers récipients. Enfin, ayant dévissé le robinet

de distribution, ils le remplacèrent par le bouchon d'origine qu'ils serrèrent bien fort. À la nuit tombante, et à l'insu de tous, ils transportèrent le fût auprès des trois autres, dans le terrain qui abritait leur chantier. À présent, il fallait agir avant que l'épicier ne s'aperçoive de la disparition. Ils décidèrent donc que l'assemblage final se ferait dans la matinée du lendemain et l'attaque surprise de la plage, au début de l'après-midi du même jour.

...

Il était quinze heures lorsque la bande des cinq au complet s'attela à l'assemblage rustique du radeau pour le tirer vers la mer, distante d'une dizaine de mètres. Shinji et Yoshio avaient fixé les fûts sous les quatre coins du plancher à l'aide de longs câbles électriques, en pratiquant l'opération à la limite de l'eau, mais n'avaient pas prévu que la marée descendante éloignerait le rivage. Il fallut donc porter, tirer, dégager pour amener le puissant navire de la flotte d'invasion sur le clapotis des vagues. Pour flotter, il flottait ! Mais il fallait encore naviguer et contourner le Rocher des Quatre Vents, songea Yoko. Ils halèrent l'embarcation au bout d'un câble jusqu'au premier contrefort rocheux. Là, Shinji ajusta la voile sur laquelle il avait peint un semblant de dragon et invita tout le monde à embarquer, du moins les quatre membres d'équipage prévus. Akina, qui ne savait pas nager,

s'était vu confier la mission d'aller espionner, du haut du rocher, la bande qui jouait sur la plage et de transmettre par signes les mouvements dans le camp adverse. Elle prit donc le chemin qui menait à son observatoire, tandis que les quatre navigateurs faisaient face à un problème imprévu qui allait transformer l'opération de prestige en une croisière dramatique...

Kiotaka...., Kio pour ses amis, le petit frère de Yoshio, à peine âgé de quatre ans, voulait les accompagner et depuis la berge hurlait sa déception. Malgré leurs remontrances, rien n'y fit et l'enfant menaça même d'aller tout raconter à son père.

— Il n'y a qu'une solution, s'écria Yoshio, il faut le prendre avec nous. Il n'a qu'à bien s'accrocher, le radeau est stable !

Yoko n'était pas de son avis : les pleurs du petit allaient attirer l'attention de l'adversaire et les couvrir de ridicule.

Mais sur l'ordre impératif de Shinji, on embarqua Kio à l'arrière du radeau. La mer était calme, chacun s'installa à un coin de l'esquif, juste au-dessus d'un des flotteurs et, se servant de grandes planches en guise de rames, on largua les amarres.

Jusqu'au rocher, tout alla bien. Le courant aidant, on l'atteignit même assez rapidement et l'équipage commença la manœuvre de contournement. C'est là que les difficultés surgirent. Le courant les porta vers l'énorme masse de granit et, à diverses reprises, ils la heurtèrent avec violence... au point que Shinji crut bien que l'un des bidons allait finir par se détacher. Mais poussant tous ensemble avec leurs rames improvisées contre la paroi, ils s'en écartèrent. Doublant peu à peu la pointe extrême de l'éperon rocheux, ils débouchèrent dans la baie et découvrirent la plage où reposaient, alanguies, les embarcations des pêcheurs.

La plage était beaucoup plus en retrait qu'ils ne se l'étaient imaginé et ils s'aperçu-

rent avec effroi qu'ils naviguaient à présent "en pleine mer". Pire encore, l'eau se creusait et de grandes vagues déferlaient déjà sur le radeau. Chacun se cramponna à sa rame et, quittant son air conquérant, se mit à pagayer avec force vers la plage. Soudain, l'esquif plongea dans le creux d'une vague pour être aussitôt rattrapé par la suivante, et soulevé par le déferlement de l'eau. Les navigateurs en péril poussèrent des cris à l'unisson qui attirèrent l'attention de la bande réunie sur la plage. Tous se retournèrent sidérés, lorsqu'en prime, ils découvrirent Akina, perchée telle la Lorelei sur son rocher, qui hurlait en désignant un point de la mer en arrière du radeau. Yoko, se demandant ce qui pouvait bien la terroriser de la sorte, balaya le plancher du regard et s'aperçut que Kio n'était plus accroché à la base du mât. Sa chemisette rouge flottait et s'enfonçait dans le sillage de l'embarcation, tandis qu'un petit bras battait désespérément l'eau mouvante. Yoko lâcha sa rame et plongea. Luttant avec toute son énergie et sa volonté, elle triompha du courant et piqua dans la masse glauque à l'endroit où elle avait vu la tache de couleur s'effacer.

Elle passa de l'eau limpide de la baie aux remous qui véhiculaient par milliers les grains de sable arrachés au fond. Elle devina une ombre et chercha à la saisir. À plusieurs reprises, l'âme puissante des vagues lui ravit sa proie. Elle puisa dans ses dernières réserves et, agrippant enfin les vêtements de son petit compagnon, remonta d'un coup de talon à la surface. Kio se débattait encore faiblement et Yoko eut toutes les peines à lui tenir la tête hors de l'eau. On lui avait bien expliqué à l'école, lors du cours de natation, comment sauver un imprudent de la noyade et le ramener sur le bord. Mais le rôle de l'imprudent était toujours joué par un ami complaisant qui aidait à la manœuvre. Kio luttait contre la

*Elle devina
une ombre
et chercha
à la saisir.*

*Elle puva dans ses dernières réserves et,
agrippant enfin les vêtements de son petit compagnon...*



mort liquide qui lui emplissait les poumons et s'accrochait à Yoko avec frénésie. Ils auraient coulé tous les deux, si Shinji, en quelques brasses, ne les avait rejoints à son tour. Le courant portait fort heureusement vers la côte et les pêcheurs, alertés par les enfants, nageaient vers eux.

Un instant plus tard, Kio reposait sur le sable fin comme une poupée de chiffon détrempée. L'un des pêcheurs lui pliait et lui dépliait les bras en les ramenant d'un rythme régulier sur sa poitrine. Kio agita la tête de gauche à droite, toussa, cracha et, dans un sifflement imprégné d'angoisse, relança ses petits poumons. On amena une couverture, dans laquelle on emballa l'enfant frissonnant. Le cercle se formait et se déformait, et les spectateurs incrédules allaient du radeau au radeau, enfin échoué sur la plage. Les petits contemplaient avec considération l'embarcation qui palpitait encore sur les vagues, mais leurs parentsjetaient un coup d'œil sévère sur l'assemblage rudimentaire.

Soudain, la voix pointue d'une femme fendit le groupe. C'était l'épicière, la mère de Kio, qu'un témoin bien intentionné avait avertie beaucoup trop tôt. Elle se précipita sur le petit, le serra contre son cœur en posant sur l'assistance un regard hagard et interrogatif. L'un des pêcheurs désigna le radeau... le radeau, dont elle identifia en un instant la provenance des flotteurs. Elle poussa un rugissement de rage qui se concrétisa immédiatement par une gifle magistrale sur la joue de son fils Yoshio. Shinji et Nagayo s'étaient prudemment éclipsés derrière les adultes. Seule Yoko, les vêtements imbibés d'eau, les cheveux tombant en mèches collantes, la regardait de ses yeux coupables. Elle aurait aimé dire : " On n'a pas voulu cela, c'était un jeu ! " mais elle ne reçut en réponse qu'un regard méprisant et une phrase cinglante :

— Toi, le petit démon des Tsuno, tu devrais rester là-haut sur ta colline et ne plus en bouger !

Un éclat de rire partit des rangs de l'ennemi. Ceux que l'on avait voulu surprendre et

qui ne l'avaient pas été, tenaient leur victoire : l'envahisseur avait reçu une défaite humiliante. Yoko courbait la tête et, sous le joug des regards posés sur elle, pleurait en silence. Elle sentit deux mains rassurantes entourer ses épaules... Un pêcheur s'était avancé... Il avait tout vu et il s'adressa à la mère de Kio :

— Ne soyez pas injuste, si elle n'avait pas eu le courage de plonger, nous serions arrivés trop tard !

Et il ajouta, en rendant sa voix caverneuse :

— Les tourbillons du Rocher des Quatre Vents lâchent rarement leur proie !

L'épicière serrant contre elle Kio, en état de choc, intima à son autre fils l'ordre de la suivre et tourna les talons. Yoshio lui emboîta le pas, non sans avoir jeté à Yoko un regard navré.

Yoko, les yeux baissés, se fraya un chemin dans le groupe et, les bras pendus, prit la direction de la colline. Chaque pierre faisait tressauter le nœud qui s'était formé à l'entrée de son estomac. Alors qu'elle passait à la hauteur de la maison d'Akina, cette dernière, cachée derrière la barrière, l'interpella :

— Yoko !... Qu'est-ce que la mère de Kio a dit ?... Crois-tu qu'elle va venir tout raconter à la mienne ?

Yoko, avec un "sais pas" évasif, poursuivit sa progression sans se retourner et, comble de malheur, vit sa propre mère accourir à sa rencontre. L'épicière n'avait pas manqué de téléphoner et la réception risquait d'être des plus accablantes. Masako, sans dire un mot, prit vivement sa fille par la main et, accélérant le pas, l'entraîna à l'abri de la maison familiale

— Un jour, tu me tueras avec toutes tes fantaisies !

Et estimant qu'elle avait dépassé sa pensée, elle rectifia :

— Plus tard, toi aussi, tu auras peut-être une petite fille désobéissante et alors tu comprendras pourquoi, aujourd'hui, j'ai de la peine. Va vite te changer avant que ton père ne rentre. Que va-t-il dire ?...

• • •

Seiki commença par ne rien dire. Il écouta avec attention le récit de sa fille, puis ponctua la description de l'opération " invasion " de hochements de tête réprobateurs.

— Te rends-tu compte de ce qui se serait passé si aucun adulte n'avait été là pour vous sortir de l'eau. Et, se faisant encore plus grave : Qui t'a dit de plonger ?

— Personne, murmura Yoko.

— C'est un bel acte de courage, remarqua fièrement Seiki, mais se rembrunissant soudain : Il aurait pu te coûter la vie ! Imagine le chagrin que ta maman et moi aurions éprouvé !

Masako frissonna à cette atroce supposition et proposa doucement à sa fille :

— Va rassurer ton grand-père.

Yoko sortit en traînant les pieds et prit la direction du fond du jardin.

Onoué, après avoir évalué les explications de Yoko en silence, posa la main sur sa tête encore humide et conclut avec douceur :

— En arrachant Kio à la noyade, tu as réparé la faute que tu avais commise en l'emmenant sur ce radeau. Risquer sa vie pour sauver un ami est un acte héroïque qui ennoblit celui qui le pose. Mais si c'est raté, il y a un mort de plus ! À l'avenir, réfléchis et ne fais plus de bêtises !

Yoko le promit d'un hochement de tête.

L'échec de l'expédition en radeau eut pour conclusion l'éclatement du groupe des cinq : Yoshio ne fut plus autorisé à fréquenter ses amis en dehors de l'école, quant à Nagayo, dont le père préférait, par déformation professionnelle, l'architecture à la navigation, il se vit octroyer des cours supplémentaires afin de développer son esprit mathématique et d'estomper ses instincts guerriers. Il ne resta donc que le trio Shinji-Yoko-Akina, mais Yoko fit la tête à Akina, estimant que cette dernière les avait trahis en s'esquivant.

Yoko restait perturbée. Même le travail passionnant, qu'elle effectuait chaque semaine aux cages à huîtres, n'arrivait pas à

la soustraire au souvenir de l'humiliation reçue. Fort heureusement, une rencontre allait rétablir son équilibre et la marquer d'une empreinte profonde.

Onoué, de croyance bouddhique, s'en allait régulièrement faire ses dévotions au temple de l'île. Un matin, il obtint de Masako l'autorisation d'y emmener Yoko.

Pour Yoko, en toute logique, le chemin menant au temple n'était que la prolongation de celui qui conduisait à l'école, si ce n'est qu'au lieu de descendre vers le village, il montait vers le ciel. Cela lui paraissait évident puisque le temple abritait un dieu.

Après dix minutes d'escalade, tirée par son grand-père, elle franchit, essoufflée, le portique qui marquait l'entrée de l'édifice religieux et passa sous l'allée de torii qui y menait. Au bout d'une esplanade, le temple, vaste bâtiment au toit immense dont les coins étaient recourbés, avoisinait une pagode à cinq étages. Des chemins couverts s'amorçaient sur les côtés et conduisaient aux dépendances qui abritaient la communauté monastique.

Ils traversèrent la place ensoleillée et gravirent le large escalier menant à l'entrée. Onoué poussa la porte, qui gémit sur ses gonds et pivota lentement, tant elle était lourde. Ils pénétrèrent dans une vaste salle sombre dont Yoko, éblouie par la lumière extérieure, avait de la peine à distinguer le contenu.

Soudain, elle l'aperçut !... Gigantesque, énigmatique et souriant, le grand Bouddha de bois, couvert de feuilles d'or, se dressait devant elle et la fixait de son regard divin. De sa main droite levée, il aurait pu écraser Yoko tout entière. Au pied du dieu, de longues tables étaient couvertes de petites pointes sur lesquelles on pouvait piquer des baguettes d'encens, dont on devinait toute une réserve sur la gauche. Onoué s'en approcha et, déposant une pièce dans un bol, s'empara de deux baguettes. Il en donna une à Yoko et ils gagnèrent l'autel au pied du Bouddha. Onoué alluma la tige



parfumée, et tendit la flamme enfumée vers la baguette de Yoko qui s'embrasa aussitôt. Il piqua son offrande sur l'un des supports etaida sa petite-fille à faire de même. Puis, s'agenouillant sur le sol et s'inclinant profondément, il murmura sa vénération.

Yoko était très impressionnée. Elle avait déjà vu, sur des autels, différents bouddhas, mais celui-ci dépassait en grandeur, en regard et en sourire tout ce que son imagination d'enfant avait pu susciter. Elle pensa qu'il devait être le père de tous les autres et qu'il serait imprudent de lui déplaire. Aussitôt, lorsque son grand-père, ses dévotions achevées, prit le chemin vers la lumière, elle le suivit avec soulagement tout en se retournant de temps à autre... C'est que..., dans la pénombre, elle avait cru voir bouger la main du dieu.

Onoué s'arrêta au-dessus du grand escalier pour permettre à ses yeux de se réaccoutumer à l'éclat du soleil, puis, avisant un moine, il s'en approcha et lui glissa quelques mots à voix basse. Le moine désigna une aile du bâtiment. Onoué remercia en s'inclinant, récupéra la main de Yoko et prit la direction que le sage homme lui avait indiquée.

— On va voir un autre Bouddha ? demanda Yoko.

— Non, un moine, un ami...

Ils suivirent le couloir couvert. En contrebas, sur la gauche, s'étendait un vaste jardin zen tapisé de graviers blancs savamment ratissés. Point de verdure, mais, de-ci de-là, de gros blocs de pierre et des branches mortes disposés selon un rituel millénaire. Un moine domestique, vêtu de gris, réalisait, à l'aide d'un râteau de bois, les stries du gravier dont, vraisemblablement, un animal effronté avait brisé l'ordonnance. Onoué l'interpella... Le moine se retourna et, souriant, s'approcha.

Yoko fut surprise par la ressemblance qu'il présentait avec son grand-père. Mais il était

plus jeune, visiblement. Le regard interrogateur du moine glissa d'Onoué Tsuno vers Yoko qui, impressionnée, se cacha derrière le patriarche.

— Que Bouddha soit remercié de vous avoir inspiré cette visite exceptionnelle ! dit le moine en désignant ce qu'il pouvait voir de Yoko.

— La paix de Bouddha soit avec toi, Aoki, répondit Onoué.

Yoko passa la tête pour regarder plus attentivement celui que son grand-père venait d'appeler Aoki, duquel se dégageait un rayonnement de bonté qui la mit en confiance. Après tout, se dit-elle, ce n'est qu'un moine... et elle enchaîna aussitôt sa pensée... mais il faut se méfier car il peut tout raconter à Bouddha !

Après une pause pour se concentrer et peser ses mots, Onoué Tsuno dit au moine :

— Notre jardinier est tombé malade et je ne puis, à mon âge, prétendre le remplacer. Tu m'avais proposé jadis ton assistance...

— J'ai toujours considéré que ce serait un honneur pour moi et une bien modeste façon de payer ma dette.

Onoué l'arrêta du geste :

— Il n'y a jamais eu de dette, mais ton aide me serait précieuse. Pourrais-tu venir demain, entre les temps de prière ?

Aoki acquiesça en s'inclinant. Onoué fit de même et les deux hommes se séparèrent sans un mot de plus. Yoko se laissa entraîner en se retournant furtivement vers le moine qui avait repris ses occupations. Mais soudain, celui-ci tourna la tête et surprit le regard de l'enfant. Il eut un sourire indéfinissable qu'il semblait avoir volé à Bouddha et Yoko, prise en faute, sentit un embrasement la gagner et ses petites joues s'empourprer. Elle ne se retourna plus, mais elle devinait le regard de l'autre accroché à son ombre. Elle serra plus fort la main de son grand-père qui, surpris, lui demanda :

— C'est quoi
un kamikaze,
grand-père ?

- Tu n'as pas peur d'Aoki, j'espère ?
 - Est-ce qu'il parle à Bouddha ? s'enquit Yoko.
 - Dans sa tête, peut-être !...
- Onoué, estimant qu'il était opportun de présenter un peu mieux le moine à Yoko, raconta :
- Pendant la dernière guerre, qui nous opposa à l'Amérique, Aoki était un jeune pilote kamikaze...
 - C'est quoi un kamikaze, grand-père ?
 - Un fou qui se jette avec son avion chargé de bombes sur un navire ennemi pour le faire sauter.
 - Aoki est fou ?!
 - Non, il était simplement fanatisé... Tu comprendras plus tard... Laisse-moi continuer, ne m'interromps pas... Il était parti vers l'horizon, pour trouver le bateau sur lequel il se jetterait avec son avion en offrant sa vie au Japon et à l'Empereur. Il n'a pas trouvé le bateau et a fait demi-tour. Malheureusement, il tomba à court de carburant et dut se poser sur l'eau... par chance, tout près de notre maison. Je l'ai recueilli blessé et je l'ai soigné. La guerre s'est terminée pendant sa convalescence et il est resté seul, sans avoir accompli sa mission. N'ayant pas de famille, il a trouvé refuge au temple comme moine serviteur. Depuis, dans la prière, il médite sur la stupidité de son acte de jadis. C'est un homme bon, Yoko ! Tu pourras toujours te confier à lui... surtout le jour où je ne serai plus là.
 - Tu vas partir, grand-père ? s'écria Yoko angoissée.

- Plus tard, quand tu seras grande... Au bout de la pente du chemin, qui décrivait une grande courbe, on devinait l'accueillante propriété familiale dont les toits, vus d'en haut, s'étalaient comme des dominos pourpres dans la tendre verdure. Mais Yoko y resta insensible car sa pensée était demeurée dans le jardin du monastère où un moine serviteur avait, d'un simple regard, troublé son cœur d'enfant.

Masako eut beau questionner sa fille, elle n'en tira pas un murmure. Onoué l'appela à l'écart et lui glissa à l'oreille :

- Je pense que le grand Bouddha l'a fort impressionnée !
 - Je le savais ! C'était trop tôt pour la conduire là-haut.
- Onoué opina de la tête et, inspectant Yoko à la dérobée, il conclut :
- Il y a autre chose, mais il faut prendre le temps de le découvrir.

L'après-midi trouva Yoko toujours aussi repliée en elle-même. Elle avait à peine effleuré des lèvres le repas de midi et Masako n'avait pas entendu la voix de sa fille. Cela faisait deux heures que, désœuvrée, elle tournait en rond dans le jardin. Masako lui proposa de descendre avec elle au village. Elle essaya même de la tenter en suggérant l'achat d'une nouvelle robe. Rien n'y fit ! Obsédée, Yoko déclara qu'elle préférât rester au jardin. Masako, désirant partir rassurée, lui glissa :

- Ton grand-père a peut-être besoin de toi... Va le voir, ce sera mieux que de tourner en rond à ne rien faire.

Yoko hocha affirmativement la tête et traîna ses pas vers le pavillon où s'était renfermé son grand-père. Onoué Tsuno avait l'habitude de faire une sieste en début d'après-midi, mais, cette fois, fatigué par l'expédition du matin, il s'était assoupi profondément et, quand Yoko le secoua légèrement en murmurant " grand-père ", il émit un grognement d'outre-rêve, d'où il ne sortit point. Yoko s'assit à l'écart en attendant qu'il se réveille, mais il n'en fut rien et mieux encore, il se mit à ronfler... Sa mère était partie, son grand-père ne se réveillait pas et elle était seule avec une absence qu'elle ne pouvait définir... Pour chasser cette impression, elle se mit à lui superposer le sourire paisible du moine Aoki. Il était tellement présent en elle qu'il lui sembla qu'elle venait à peine de le quitter.

Au début, ce ne fut qu'un regret vague de ne plus être là-haut, dans le jardin zen du monastère, puis, une envie soudaine d'y retourner. En se dépêchant, elle y serait vite et redescendrait avant le retour de sa mère. Son grand-père, ne la voyant pas, croirait

qu'elle était allée au village avec Masako. Elle sortit silencieusement et courut, non vers l'entrée, mais droit à l'escarpement latéral du jardin, au-dessus duquel se devinait le chemin du monastère. Le mur de la propriété présentait une brèche dont elle escalada les éboulis, pour se retrouver sur le serpent poudreux menant au temple. Elle courut par étapes, s'arrêtant pour reprendre son souffle et vaincre un point de côté qui la traversait par intermittence, mais quand elle franchit le portique d'entrée, elle trouva la cour intérieure plus vaste encore que le matin. Elle se faufila entre les plantations qui la bordaient pour échapper au regard des moines vaquant à divers travaux et parvint au jardin zen sans avoir été repérée. Oh ! déception... Il était vide ! Elle fit le tour des grands bâtiments, virevoltant, de plus en plus inquiète, sans découvrir celui qu'elle cherchait. Peut-être était-il dans le temple, auprès du grand Bouddha ? Mais elle n'osa y pénétrer. Ou là-haut, dans la grande pagode ? Elle en contempla les toits superposés sans trouver l'audace d'y monter. Elle contourna la pagode et découvrit un moine qui balayait une allée le long d'une insignifiante dépendance. Son cœur s'emplit aussitôt d'une bouffée de joie : c'était LUI ! Elle allait s'élancer, mais se retint aussitôt. Serait-il heureux de la voir là ?... Il devinerait qu'elle était montée au monastère à l'insu de sa mère et irait peut-être le raconter à Bouddha. Elle se jeta aussitôt derrière un massif en faisant frémir les feuilles. Aoki – car c'était bien lui – alerté par le bruit, releva la tête et aperçut une petite tache rouge qui se laissait avaler par le vert



du feuillage. Mine de rien, il porta ses coups de balai vers la cachette et fit semblant d'ignorer la petite boule écarlate qui, comme une fleur inconnue, s'étalait sur le gazon. Mais d'une voix qu'il s'efforça de rendre la plus douce possible, il lança :

– Bonjour, je m'appelle Aoki et toi ?

Yoko, la voix tremblante, répondit :

– Yoko !

Aoki fronça le sourcil, s'approcha d'elle et, s'agenouillant, la saisit par les épaules :

– Yoko ?... Oh ! Mais je te reconnais ! Tu es la petite-fille d'Onoué Tsuno ! Que viens-tu faire ici ?...

– T'aider !... Grand-père dit que tu es toujours tout seul !...

La réponse troubla Aoki. Au premier coup d'œil, il n'avait pas reconnu Yoko, cette dernière ayant changé de tenue pour le repas de midi. La petite jupe rouge à bretelles lui avait donné l'image d'une autre petite fille. Deux petites filles en un jour, c'eût été impensable, mais que celle du matin lui revienne avec toute sa fraîcheur, c'était extraordinaire et il balbutia :

– Ah ?... Bien !... Nous allons achever de nettoyer le jardin, ensuite, je te

reconduirai chez toi.

Il alla chercher un grand sac tressé et le tendit à Yoko en ordonnant d'une voix qu'il avait raffermie :

– Tiens le sac ouvert sur le sol, je vais y pousser les feuilles mortes.

Le nettoyage de l'allée ne fut que l'affaire d'un instant... trop court au désir de Yoko. Elle avait pris un air important et courait, affairée, vider le sac sur le grand tas derrière la dépendance, puis s'en revenait aussitôt vers Aoki qui, amusé, la regardait s'appliquer. À un certain moment, le moine

rangea son balai, récupéra le sac et, après avoir suspendu son tablier noir à un clou rouillé piqué dans une poutre, il secoua la poussière de son kimono puis, saisissant la main de Yoko, il s'écria :

— Terminé !... Viens ! Je te reconduis auprès de ton grand-père.

Ils passèrent le portique d'entrée sous le regard surpris de deux moines qui conversaient. Aoki s'adressa à l'un d'eux en se justifiant :

— C'est la petite-fille d'Onoué Tsuno, elle était montée au temple en cachette, je la reconduis chez elle.

Le moine, un homme adipeux à la peau huileuse, se crut obligé d'ajouter une sentence réprobatrice :

— Au temple, sans avertir ses parents ! Si Bouddha savait cela ! Encore qu'il a certainement tout vu ! rectifia-t-il.

Yoko se retourna inquiète vers la porte du temple, mais le grand Bouddha n'en sortit pas pour lui tirer les oreilles. Aoki lui prit la main et l'entraîna vers le chemin.

— Bouddha ne punit pas les enfants qui désobéissent pour venir le voir, mais bien ceux qui se cachent pour commettre des actes qui l'offensent.

— Sort-il parfois du temple la nuit ?

— Non, il est bien trop vieux, et comme il est assis depuis une éternité, il ne sait plus marcher ! répondit Aoki en ajoutant malicieusement : Ses yeux brûlent le cœur de ceux qui le défient, mais réchauffent celui des petites filles qui viennent à lui.

Le chemin faisait une courbe en longeant la crête de la falaise. Une petite plaine herbeuse s'étalait en contrebas. Aoki y conduisit Yoko. Deux énormes rochers y reposaient en formant un mystérieux sanctuaire. Aoki les contourna puis s'adossa à l'un d'eux... Yoko l'imita. Ils faisaient face à la mer qui miroitait sous le soleil rougeoyant. La nature paraissait s'être apaisée dans un calme divin et Yoko, silencieuse, en subissait l'influence.

— Je viens parfois me recueillir ici. C'est là-bas, sur la mer, que ton grand-père m'a sauvé la vie, murmura Aoki.

— Et ton avion ? demanda Yoko.

Aoki fut surpris : elle savait !... Après tout, c'était mieux ainsi...

— Il repose là, au fond, parmi les poissons multicolores, en servant à leurs jeux.

Et, se levant aussitôt, il s'écria :

— Assez traîné, c'est contre moi que Bouddha va être fâché.

• • •

Onoué Tsuno, n'ayant pas aperçu Yoko à son réveil, en avait effectivement conclu qu'elle était descendue au village avec sa mère et fut étonné de la voir revenir en compagnie d'Aoki. Celui-ci expliqua, en clignant d'un œil complice, que Yoko était venue l'aider sous le regard bienveillant de Bouddha... Ce qui leur avait permis de faire connaissance et de se raconter de bien jolies choses.

— Vous étiez partis si vite, ce matin, qu'elle n'avait pas eu le temps de me dire son nom, ironisa Aoki.

Onoué fronça les sourcils. Il était ravi de ce rapprochement inattendu, mais inquiet du comportement de Yoko : c'était la première fois qu'elle se sauvait de la maison, poussée par un instinct de liberté. Cela ne va pas s'arrêter là ! pensa-t-il.

Onoué et Aoki conversaient devant une tasse de thé vert lorsque Masako fit son apparition pour réclamer sa fille.

— A-t-elle été calme ? demanda-t-elle au patriarche.

Aoki prit l'initiative de répondre :

— Comme la mer au couchant. Je vous félicite d'avoir engendré une si gentille petite fille.

Masako rougit et remercia le moine d'une grande courbette tout en se demandant ce qu'il faisait là. Yoko lui offrit l'explication :

— Aoki va venir tous les jours aider grand-père à nettoyer le jardin.

— Ah ! Il a trouvé un jardinier, constata Masako, qui rassurée reconnaît à voix haute : C'est un bon choix, Aoki est robuste et d'une honnêteté sans nuage. Tu ne devras pas l'importuner dans son travail.

— Non, je vais l'aider, rétorqua Yoko à sa mère interloquée.

U

n an s'étant écoulé depuis le greffage des huîtres, Onoué décida de remonter les cages pour effectuer le premier grand nettoyage. Il était descendu au village, et plus précisément à son ancienne entreprise d'ostéiculture, pour emprunter à son successeur un étrange appareil. Masami l'avait apporté avec sa camionnette et, à présent, il trônait entre deux aquariums comme une énigme à dénouer.

Yoko, curieuse, avait voulu s'en approcher mais son grand-père l'en avait aussitôt empêchée.

— N'y touche pas ! C'est un appareil de radioscopie avec lequel nous allons ausculter les huîtres pour vérifier si le petit grain de nacre que je leur ai greffé n'a pas été rejeté.

L'opération s'effectua un après-midi libre d'école. Aoki était venu les aider et, à cheval sur l'armature, il avait remonté les cages contenant les huîtres. Des algues s'étaient accrochées aux treillis des parois et des taches sombres se devinaient sur les coquilles plates des mollusques. Il était grand temps d'assainir tout cela. Les cages furent donc amenées jusqu'au pavillon et, sous les directives du patriarche, Aoki se mit à gratter les huîtres qu'il tendit ensuite, une à une, à Onoué. Celui-ci les plaça sous l'appareil de radioscopie et vérifia la présence du grain de nacre. Certaines avaient effectivement rejeté la greffe : il les envoya rejoindre celles dont la coquille brisée avait anéanti ses espoirs. Dix-sept huîtres au total durent être écartées. C'était beaucoup pour un début. Le reste fut réparti entre les cages et rendu à la mer. Yoko plongea alors jusqu'au fond pour extraire la cage de sa " grotte au trésor ". L'examen fut des plus encourageants : les cinq huîtres étaient

intactes et ne portaient sur leurs coquilles aucune trace parasite. Même la cage avait été épargnée par l'invasion des algues.

Onoué décida de ne pas les remonter au pavillon et de laisser la nature prendre sa chance. Il pria donc Yoko d'aller replacer son " trésor " à l'endroit qui lui convenait si bien.

• • •

Quelques jours plus tard, à l'heure de la sieste, Masako trouva, dans le courrier que lui avait remis le facteur, une lettre adressée à son beau-père. Le fait était exceptionnel, car, à part de rares lettres de ses filles, Onoué ne recevait jamais rien. Masako, examinant l'enveloppe, s'aperçut qu'elle provenait d'une société de prêt dont l'un des sièges se situait au village. Elle garda la missive et, au retour de son mari, la lui présenta.

Seiki, découvrant que l'enveloppe n'était pas fermée, s'autorisa à en examiner le contenu. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'y découvrir un relevé d'intérêts pour une montre mise en gage. En clair, le prêteur signifiait à Onoué que s'il voulait récupérer son bien, il devait rembourser la somme reçue, soit vingt mille yens, plus les intérêts d'un an qui s'élevaient à mille huit cents yens. Cela faisait en tout vingt et un mille huit cents yens.

— Il a mis sa grosse montre en gage ! Voilà donc pourquoi elle ne pend plus au mur du pavillon, murmura Seiki. Il n'arrivera jamais à rembourser cette somme, d'autant qu'il a acheté pas mal de matériel pour l'élevage de ses huîtres. Cette fantaisie va à nouveau lui coûter très cher... Nous n'aurions jamais dû laisser Yoko l'y engager. Une petite ombre s'enfonça dans le couloir menant aux chambres à coucher. Yoko

*Où Yoko veut aider Onoué.
Elle se voyait déjà devant son grand-père et lui tendait
triomphalement la montre de son ancêtre.*

avait tout entendu et se retirait, bouleversée par les déclarations de son père.

Ainsi donc, c'était pour elle que son grand-père avait cédé la montre à laquelle il tenait tant. Elle resta longtemps assise dans le noir avant que son père, qui l'avait appelée à plusieurs reprises, ne l'y découvre.

— Yoko ! Que fais-tu là, dans l'obscurité ? Seiki alluma et s'aperçut qu'elle tenait à la main sa grosse pomme-tirelire en terre cuite qu'elle avait machinalement prise sur l'étagère pour en soupeser le contenu.

En un éclair, Seiki fit le rapprochement : elle devait avoir écouté toute la conversation sur la lettre et la dernière phrase l'avait perturbée. Nul doute ! Yoko s'apprêtait à utiliser ses économies pour récupérer la montre. Il l'envoya sous un prétexte quelconque vers Masako, puis, s'emparant à son tour de la pomme-tirelire abandonnée sur le lit, il gagna son bureau en longues enjambées.

Seiki y gardait toujours, au fond d'un tiroir, quelques billets de banque réservés aux dépenses imprévues. Il en soutira deux billets de dix mille yens et deux de mille. Les ayant pliés soigneusement, il les glissa dans la pomme qui parut soudain s'enfler et rougir de plaisir. Satisfait, il s'empessa d'aller remettre la tirelire en place avant le retour de sa fille.

Le lendemain, en début d'après-midi, Yoko déclara à sa mère qu'elle allait rejoindre son ami Shinji... Masako avait vu Shinji partir en voiture avec son père et il n'était pas rentré. Elle regarda Yoko s'éloigner, serrant contre elle un mystérieux objet emballé dans la couverture de sa poupée.

— Seiki avait raison, c'était bien cela,

murmura-t-elle.

Yoko, à l'inverse des autres jours, descendit la pente en mesurant chaque pas. L'argent, dans la pomme-tirelire, tressautait contre les parois en terre cuite et faisait " clong, clong ". Elle fit semblant de ne pas voir des camarades de classe et, gagnant la rue principale du village, elle se faufila, le cœur battant, dans la ruelle où était établi le prêteur sur gages. La maison de l'usurier lui parut sinistre : l'entrée, en retrait, ressemblait à une bouche édentée prête à l'avaler d'un seul coup. Soudain, n'y tenant plus, elle se dirigea vers la porte et, pesant sur elle de sa petite épaule, la fit s'ouvrir en grinçant. Elle

s'approcha timidement du guichet et, se haussant sur la pointe des pieds, hissa vers l'homme qu'elle devinait derrière la vitre, le pot emballé dans la couverture. L'employé l'examina tout d'abord avec ahurissement, puis, soudainement illuminé, il se pencha.

— Ne serais-tu pas la petite-fille d'Onoué Tsuno ?

Yoko fit timidement " oui " de la tête, mais ne put articuler un mot, tant sa peur était grande. Non en face de cet homme qu'elle ne craignait pas, mais à l'idée que le contenu de la tirelire soit insuffisant.

— C'est gentil de me rendre visite, viendrais-tu pour la montre de ton grand-père ?

Yoko refit " oui " de la tête tandis que l'autre déballait la pomme-tirelire.

— Ah ! Tu as apporté tes économies. Tu voudrais récupérer la montre, n'est-ce pas ?

— Oui, si j'ai assez...

Elle ne put achever, car l'autre avait déjà enchaîné.

— Je suis certain qu'il y a même beaucoup trop ! Je vais vérifier.



Il se saisit de la tirelire et se mit à en dévisser le culot... Chose qu'elle n'avait jamais pu faire tant son père l'avait serré pour lui en ôter l'envie.

Les pièces s'éparpillèrent sur le comptoir à l'intérieur du guichet et Yoko vit, avec stupefaction, quatre gros billets rouler majestueusement sur le tas de monnaie. Son étonnement fut court... L'autre comptait déjà :

— Dix mille !... Vingt !... Vingt et un !... Vingt-deux !... Rien que dans les billets, il y a déjà trop. Je vais te rendre deux belles pièces de cent yens... Et la montre, ajouta-t-il triomphalement.

Il jeta deux pièces brillantes sur le pêle-mêle des autres et, rassemblant le tout entre ses mains, il replaça, par pincées, la monnaie dans la pomme-tirelire dont il réajusta, puis bloqua le culot. Il rendit la tirelire à Yoko et s'en alla dans la pièce du fond chercher la montre.

Yoko était stupéfaite. Elle ne se rappelait pas avoir glissé dans sa tirelire d'autant gros billets, mais il arrivait à sa mère d'examiner son épargne pour y remplacer les petites pièces par une plus grosse. Peut-être avait-elle échangé, à leur tour, les grosses pièces contre des billets... L'employé réapparut avec la montre et la tendit à Yoko.

— Attention, ne la laisse pas tomber !

Ilaida la fillette à emballer montre et tirelire dans la couverture et lui recommanda :

— Demande à ton grand-père de me rapporter, à son prochain passage, le reçu que je lui ai remis.

Yoko hocha la tête et, s'inclinant profondément, prit congé. Elle retrouva le soleil dans la ruelle et sentit son cœur se desserrer : l'employé s'était montré compréhensif... Si elle avait pu lire dans les pensées de ce dernier, elle aurait deviné que son père l'avait devancée en téléphonant au prêteur sur gages pour l'avertir de la probabilité de son passage.

...

Yoko avait pressé le pas pour traverser le

village et escaladait, à présent, la colline en courant. Elle se voyait déjà devant son grand-père et lui tendait triomphalement la montre de son ancêtre. Soudain, elle trébucha sur une pierre et s'étala de tout son long dans la poussière du chemin.

Elle y resta paralysée un court instant. Le précieux fardeau avait glissé de ses mains et rebondi sur le sol avec un bruit mat. Dominant la douleur de son genou, elle ouvrit la couverture qui ruissela de pièces : la pomme-tirelire était cassée, mais des éclats de verre se mêlaient à la monnaie répandue. Yoko, dégageant la montre, constata que sa vitre était brisée et qu'une bosse déformait le côté du boîtier.

L'univers de son rêve s'écroulait. Elle ramassa le tout en suffoquant et reprit son ascension, en hoquetant sous les sanglots. Elle passa devant l'entrée de sa maison sans oser y pénétrer et monta... monta encore, sans savoir où elle allait.

...

La nuit tombait... Seiki était rentré, mais Yoko était toujours absente. Masako sentait l'inquiétude de la gagner. Seiki avait téléphoné au prêteur sur gages. Celui-ci l'avait rassuré : tout s'était passé selon ses prévisions et Yoko avait quitté son officine vers les quatre heures.

Sans rien dire au grand-père, le couple descendit au village et le fouilla en tous sens. Pas de Yoko !

— Elle est peut-être rentrée à la maison, maintenant, retournons vérifier, proposa Seiki.

Dans la côte une surprise les attendait : sous la lumière de sa grosse lampe torche, Seiki vit briller quelques pièces délaissées au milieu de débris de terre cuite. Il comprit le drame, mais Yoko était-elle tombée ou l'avait-on agressée ? Étreint par l'angoisse, il entraîna Masako vers la maison familiale et se heurta à Shinji, qui en sortait.

— Yoko est là ? demanda Seiki.

— Non, elle n'est pas rentrée. Elle est peut-être encore au temple, répondit Shinji.



*Elle se voyait déjà devant son grand-père et lui tendait triomphalement
la montre de son ancêtre.*



— Au temple ? Elle t'a dit qu'elle montait au temple ?

— Non, mais je l'ai vue, au loin, là-haut sur le chemin, alors que nous rentrions, mon père et moi.

— Au temple !... Elle est allée voir Aoki ! s'écria Seiki soulagé et poussant Masako dans le jardin, il lui murmura : Retourne à la maison, tu es toute transie. Moi je monte là-haut.

Après une course effrénée, Seiki, en nage, pénétra dans les dépendances du temple et, avisant le premier moine, fit mander Aoki, lequel lui apparut tout surpris.

— Yoko est-elle avec toi ?

— Yoko ? Avec moi ?... Ici ? À cette heure ? Non, je n'ai pas aperçu le bout de son nez aujourd'hui.

— Elle doit être au temple, Shinji l'y a vue monter.

— Vous paraissiez bouleversé, Seiki !

— Il y a de quoi !

Seiki, en quelques mots, retraca la succession des événements.

— Elle est peut-être cachée dans les jardins. Cherchons tout de même, s'écria le moine.

Ils fouillèrent partout en vain, et soudain Aoki s'exclama :

— Je crois savoir où elle se trouve !...

Il entraîna Seiki sur le chemin du retour et, dans la courbe qui longeait la falaise, il lui fit signe d'attendre. Il s'engagea, sans faire de bruit, dans l'espace herbeux en contrebas et s'approcha des deux gros rochers qui contemplaient la mer. Il se pencha... Une petite forme, repliée sur elle-même, pleurait devant l'horizon de sang qu'offrait le soleil éteint. Aoki revint silencieusement vers Seiki.

— Elle est là ! Rassurez votre femme, je vous la ramène au plus vite.

Seiki aurait voulu s'élanter vers l'endroit où Yoko cachait sa peine, mais il se plia à la sagesse d'Aoki.

— Ne traînez pas, murmura-t-il.

Aoki s'en était retourné aux rochers et, afin de ne pas effrayer Yoko, il signala sa présence en l'appelant avec douceur. Il fit semblant de chercher de tous côtés, puis se pencha sur l'ombre d'où sortit un cri plaintif :

— Aoki !

Le moine s'agenouilla et passa sa main sur les cheveux épars.

— Yoko ! Que fais-tu à pleurer en cet endroit ?

Yoko se souleva sur les coudes et tenta en vain d'articuler une explication, mais aucun mot ne sortit de sa gorge sèche, ce qui relança ses sanglots.

— Oh là !... Quel gros chagrin !... Es-tu souffrante ?

En réponse, Yoko tendit à Aoki la couverture enroulée.

Le moine la déplia et découvrit la montre brisée.

— Mais c'est la montre de ton grand-père ! s'écria-t-il, feignant la surprise.

— Je... l'ai laissée tomber... et elle est toute... cassée, hoqueta Yoko.

— Cassée !... (Il examina la montre.) Ce n'est que la vitre qui est brisée !... Et le côté est légèrement bosse-

lé... Mais elle fonctionne parfaitement ! constata-t-il en portant le mécanisme à son oreille.

— Grand-père va être triste et je voulais... qu'il soit content, lança-t-elle en se jetant, avec de nouveaux sanglots, dans les bras d'Aoki.

L'ancien kamikaze était troublé. C'était la première fois qu'il tenait dans ses bras toute la fragilité d'un désarroi d'enfant. Lui, l'homme au cœur froid et à la sagesse stéréotypée par l'enseignement des écrits bouddhiques, ne s'y retrouvait plus et il balbutia :

— Il... Il n'y a pas là de quoi faire un drame... Je puis enlever la bosse et remettre un nou-

*— Mais
c'est la montre
de ton
grand-père !*

veau verre... Ton grand-père n'en saura rien, puisqu'il ignore que tu as récupéré sa montre.

— Et la montre sera aussi belle qu'avant ? s'inquiéta Yoko.

— Plus belle encore !... Je la ferai briller. Il glissa la montre dans la poche intérieure de son kimono et, avec un coin de la couverture, essuya le visage de Yoko.

— Quelle idée de se mettre dans un pareil état ! Il faut savoir accepter les défaites avec courage... Mais, pour ce soir, je vais te reconduire auprès de tes parents qui doivent s'inquiéter... Pas un mot sur la montre avant que je ne te l'aie rendue réparée !

Yoko opina de la tête et suivit Aoki, mais ce dernier s'aperçut qu'elle frissonnait. Il la souleva alors dans ses bras et lui ordonna :

— Tiens bien mon cou, je vais te porter, sinon tu vas prendre froid.

Masako octroya à sa fille un bain chaud dont les effluves ramenèrent sur ses joues le rose de la vie. Seiki s'entre-tint à l'écart avec Aoki et il fut convenu qu'on ne parlerait pas de la montre tant que le moine n'en aurait pas achevé la réparation.

Yoko passa une nuit agitée par des cauchemars successifs. Elle se voyait, au fond

de l'océan, entourée d'huîtres gigantesques... L'une d'elles avait avalé la montre, dont le boîtier disloqué pendait lamentablement entre les lèvres de sa coquille... Les autres s'ouvraient en alternance, dévoilant d'horribles perles noires qui la fixaient de leurs yeux méchants. Elle poussa un cri et se réveilla en claquant des dents. Masako, accourue aussitôt, constata avec effroi que Yoko avait de la fièvre. Le médecin de famille confirma le diagnostic au petit matin : elle avait pris froid, sous la

rosée naissante, et devrait garder le lit sous peine de complications pulmonaires.

Durant trois jours, Yoko se battit contre l'étreinte d'une fièvre pernicieuse qui déformait ses pensées. Le matin du quatrième jour, elle s'éveilla au chant du merle. Elle aurait voulu se lever, mais ses jambes lui refusèrent leur assistance. Elle se traîna sur les genoux jusqu'à la fenêtre pour plonger sa tête dans les vagues dorées du soleil qui lui arrivaient par pulsations à travers le feuillage. C'est ainsi que Masako la découvrit.

— Yoko, c'est imprudent ! Le docteur ne t'a autorisée à te lever que lorsque ta fièvre serait totalement tombée !

Mais, en passant sa main sur le petit front, elle constata qu'il avait perdu l'embrasement de la veille. La fièvre quittait Yoko, il ne restait plus qu'à lui rendre des forces pour en effacer les séquelles. Rassurée, Masako se précipita vers la cuisine pour y préparer les flocons de riz que le fruit de sa vie lui réclamait.

Aoki passa voir sa protégée dans le courant de l'après-midi. Il s'était à peine agenouillé au pied du lit bas qu'il sortait, avec précaution, un objet de son kimono : c'était la montre !

Yoko s'en saisit et l'examina sur toutes ses faces. Elle brillait comme jamais elle ne l'avait fait, la bosse avait disparu et une vitre, si transparente qu'elle paraissait ne pas exister, protégeait à nouveau les aiguilles ciselées. Son tic-tac joyeux chantait la vie retrouvée sur une mélodie imaginaire. " Tic-tac..., je vais bien... Tic-tac..., il ne fallait pas t'en faire... Tic-tac... Tic-tac..." Yoko remercia Aoki d'un sourire où brillaient le bonheur et la fierté. Bonheur d'avoir récupéré la montre de son grand-

père, fierté de posséder un ami dont la science avait permis de la réparer. Elle cacha la montre sous son oreiller en disant : – Quand grand-père viendra me voir, il va en faire une tête !

Aoki fronça le sourcil, il connaissait trop le patriarche pour savoir que son caractère aigri s'accommoderait mal à l'idée que l'on se soit occupé de ses affaires... Son orgueil de ne dépendre de personne allait susciter une réaction pouvant détruire le merveilleux des relations qu'il avait rétablies avec ses enfants. Il fallait donc, avec tact, le préparer à cet événement. Aoki abandonna Yoko, reconfortée par la montre dont les palpitations lui parvenaient assourdis par l'oreiller, et s'en alla voir l'irascible grand-père...

...

L'après-midi s'achevait quand les pas traînants d'Onoué Tsuno tirèrent Yoko de son assoupiissement. Il restait planté, sur ses chaussettes blanches, dans l'ouverture de la porte et tendait, d'une main tremblante, un bouquet de fleurs qu'il venait de cueillir dans le jardin. Tout ce qu'Aoki lui avait raconté, une heure plus tôt, lui était "difficile à digérer". Que Yoko ait récupéré la montre en utilisant l'argent de sa tirelire, il en portait la responsabilité... Il avait commis l'erreur d'emmener l'enfant lors de son dépôt chez le prêteur. Mais que son fils soit au courant et qu'il doive, à son âge, plier devant la sagesse d'Aoki, c'était très dur à avaler. Après avoir longtemps tourné en rond dans le jardin, il s'était enfin décidé, poussé par la seule conclusion qu'il trouvait raisonnable : le bonheur de Yoko primait et

meritait qu'il y sacrifie sa vanité.

Yoko le laissa s'accroupir au pied de son lit et, glissant son petit bras sous l'oreiller pour y chercher à tâtons la montre, elle murmura, enjôleuse :

– J'ai une surprise pour toi. Ferme les yeux...

– Une surprise ? Qu'est-ce que cela peut bien être ? chevrotta Onoué Tsuno en s'exécutant.

Yoko s'était relevée et tendait sous le nez de son grand-père la montre qui se balançait au bout de sa grosse chaîne.

– Tu peux les ouvrir à présent !

Ce ne fut pas la montre qui émerveilla le patriarche, mais la joie illuminant le visage de l'enfant.

– Ma... Ma montre !... Comme c'est gentil de me l'avoir rapportée...

Et ne pouvant en dire plus, il cacha ses larmes naissantes dans les cheveux de Yoko.

Yoko n'en vit rien, il y avait trop de fête dans son cœur pour que l'émotion des autres y trouve place.

L'affaire de la montre s'acheva dans un mutisme conventionnellement établi, mais Onoué Tsuno, têtu, se jura bien de rendre en secret l'argent à son fils.

Une semaine plus tard, Yoko, rétablie, gazouillait à nouveau dans le jardin. Aoki ratissait le massif d'azalées en contemplant ses ébats du coin de l'œil.

– Son corps déborde de vitalité, mais son âme est fragile... Loisillon vole déjà très haut, mais attend toujours ses griffes..., se murmura-t-il.



8

Où apparaît l'écume de l'aube.

*Yoko tenait, entre ses doigts tremblants, la plus grosse,
la plus parfaite des perles qu'elle eût jamais contemplées.*

Chaque année, durant les vacances d'été, des stages d'initiation aux arts martiaux étaient proposés aux enfants de l'île. Ces cours, de divers niveaux, se déroulaient dans les dépendances du temple et étaient donnés par des professeurs venus du continent. Shinji y participait depuis plusieurs années déjà et Yoko rêvait de l'accompagner là-haut pour s'initier à l'art des samouraïs. Seiki avait froncé les sourcils lorsqu'elle lui en avait fait la demande, mais, sur les conseils d'Aoki, il avait fini par céder.

— Après tout, cela lui fera du bien d'apprendre à se défendre, avait-il conclu.

Lorsque les vacances touchèrent à leur fin, Yoko avait avalé avec frénésie le stage d'aïkido qu'Aoki l'avait poussée à choisir (l'aïkido étant, en majeure partie, basé sur l'utilisation de la force d'attaque de l'adversaire pour le déséquilibrer et lui faire comprendre qu'il perdait son temps). Aoki connaissait trop bien Yoko pour deviner qu'elle aurait utilisé le judo plus dans un esprit d'attaque que de défense... Or c'était le mental de sa protégée qu'il voulait forger et non son corps, que la nature avait déjà pris en charge harmonieusement.

Aoki était lui-même un "Sensé" en kendo, c'est-à-dire un maître dans l'art du combat au sabre. Il dirigeait le stage dans cette discipline : la tête coiffée d'un casque grillagé, la poitrine protégée par une armure en bois,

il initiait, un à un, ses élèves à la subtilité de parer ses coups savants. Bien sûr, les sabres étaient en bambou et un fil tendu y marquait le tranchant de la lame imaginaire. Mais il était un autre domaine dans lequel Aoki excellait et où il puisait sa sérénité d'âme : Aoki, avec d'autres moines, pratiquait le kyudo, c'est-à-dire l'art du tir à l'arc. Ce sport s'entourait de tout un cérémonial technique nécessitant un grand contrôle spirituel de la part de ses adeptes. Ils étaient groupés par quatre dans une petite cour intérieure du temple et quatre traits de bambou venaient de transpercer chacun leur cible, lorsqu'Aoki, sortant de sa concentration, sentit derrière lui une présence. C'était Yoko, dont le regard fasciné glissait avec émerveillement du centre de la cible à l'arc encore vibrant. Aoki lui sourit : — Tu aimerais essayer ?

Yoko dit "oui" de la tête avec une énergie qui surprit le moine et joignant le geste à l'envie, elle se précipita sur l'arc.

Les moines sourirent, amusés. Aoki tendit l'arc à Yoko, et se plaçant à son côté, lui indiqua la position à prendre, la manière de tenir l'arc, d'y accrocher la flèche puis, dans un mouvement gracieux du corps, de l'lever au-dessus de sa tête et de ramener le trait à hauteur des yeux en bandant l'arc... Là, les choses se compliquèrent... C'est qu'un arc japonais avoisine les deux mètres de long et Yoko, malgré elle, resta les bras

tendus vers le haut sans pouvoir placer la flèche à hauteur de son regard... Instinctivement elle inclina l'arc latéralement.

— Non, pas comme cela, dit Aoki en soupirant, tu n'y arriveras jamais.

Yoko essaya néanmoins et, de toute sa force, tenta d'ouvrir l'angle de l'arc. Ses bras tremblèrent, mais l'arc ne bougea point.

— Je te dis que c'est inutile, insista Aoki.

Yoko était vexée, humiliée même : elle avait été l'objet de l'amusement des moines présents et, cinglante, elle interpella Aoki :

— Oui, je sais !... C'est parce que je suis trop petite et que je n'ai pas encore assez de force que je n'y arrive pas, mais plus tard, moi aussi, je tirerai à l'arc.

Aoki la secoua par les épaules.

— Cesse donc de te mettre en colère pour un rien, la pratique de kyudo nécessite un contrôle total de soi-même. Ce n'est pas la flèche qui part de l'arc vers la cible, mais l'esprit du tireur qui se matérialise. Atteindre la cible est le moins important, on finit, avec la pratique, par ne pas la manquer. Ce qui prime, c'est l'esprit du tir, l'extériorisation du " moi " qui va frapper la cible comme une élévation suprême à atteindre.

Les paroles d'Aoki se voulaient complaisantes mais ne firent qu'accentuer la révolte de Yoko :

— Tu dis tout cela pour me prouver que je ne suis pas capable de tirer à l'arc.

— Tu te perds dans les méandres de ton dépit. Tu ne peux pas tirer avec cet arc parce qu'il n'est pas adapté à ta taille, il est trop grand et son bois, trop dur à plier pour toi... Pour demain, je t'aurai trouvé un autre arc et nous reprendrons la leçon...

La leçon, Yoko l'avait déjà reçue : elle portait sur l'humilité dont elle aurait dû faire preuve en pareille circonstance. Aoki devina sa gêne.

— Je te connais bien, tu es bourrée de qualités mais ton emportement t'empêche trop souvent de les utiliser judicieusement... Tu dois d'abord faire la paix dans ton cœur, si tu veux prétendre être un jour en harmonie avec l'esprit des cibles que tu te choisisras... Elles seront nombreuses, j'en ai la conviction.

Sur le chemin du retour, Yoko médita les paroles d'Aoki... Demain, il lui apporterait un arc dont elle devrait se montrer digne. Mais qu'avait-il voulu dire en parlant des " nombreuses cibles qu'elle se choisirait " ?... Elle n'avait pas la prétention d'espérer tirer un jour sur plusieurs cibles à la fois !

En cette fin d'après-midi, le vent s'était apaisé de bonne heure et le parfum des fleurs stagnait sur le chemin. Au-dessus de la falaise, un cormoran poussa un cri discordant. De gros criquets lançaient dans les

*Ses bras
tremblèrent,
mais l'arc
ne bougea point.*

arbres leurs crissements stridents. Devant elle, au loin sur la mer, un chalutier, comme une petite tache insignifiante, laissait échapper le martèlement étouffé de son diesel. Yoko se sentit soudain perdue dans cette nature que ses yeux connaissaient si bien, mais que son cœur d'enfant ne pouvait maîtriser. Sous l'emprise d'une force invi-

sible à laquelle elle ne pouvait se soustraire, elle hésita sur le chemin, puis secouant la tête pour se débarrasser de ses pensées, elle franchit résolument le portique de son univers et pénétra dans son jardin. Là, elle était chez elle et pouvait définir chaque chose, chaque bruit, chaque senteur. Elle gagna la salle de séjour et se jeta dans les bras de Masako, ravie.

— Tu es en retard ce soir ! s'étonna cette dernière.

— J'ai été voir Aoki tirer à l'arc... Demain il m'en apportera un à ma taille et il m'aprendra.

— Tu ne vas pas remonter là-haut ? Les stages sont terminés...



– Non, Aoki viendra ici et on tirera dans le jardin.

– Dans le jardin !... s'exclama Masako en pensant aussitôt aux flèches perdues. D'accord !... Mais vers la mer... et avec l'autorisation de ton père.

Seiki donna l'autorisation. Après tout, c'était plus noble de tirer à l'arc que de se tirailler les vêtements à l'aïkido... Mais s'il avait su ce que Yoko demanderait plus tard à Aoki, il l'aurait certainement suivie avec moins de complaisance dans son cheminement martial.

Aoki commença son enseignement du kyudo le lendemain même. Yoko fut surprise par tout le cérémonial préliminaire auquel étaient subordonnés les tirs successifs des deux flèches, qui possédaient chacune un nom. Elle affina la manière de tendre l'arc au-dessus de la tête avant de ramener le trait de bambou à hauteur de l'œil et de reconnaître la qualité du tir au chant vibrant de la corde libérée. Elle assimila la grâce des mouvements et la technique respiratoire par laquelle le tireur chassait l'air de ses poumons au départ de la flèche... comme s'il voulait la pousser plus sûrement vers le centre convoité de la cible.

Les frondaisons du jardin renvoyèrent de temps à autre l'écho du choc des sabres en bambou contre les cuirasses de bois... C'est que Yoko voulut aussi goûter au kendo, se perfectionner en aïkido, connaître les secrets du judo... et cela, par tous les temps... Même la neige du trop long hiver s'envola, sans comprendre, sous les grands coups de balai libérant l'espace du combat. À ce rythme journalier, Yoko acquit rapidement de l'expérience, mais aussi une force de caractère dépassant celle de son âge et une santé à toute épreuve. C'est d'ailleurs ce dernier point qui incita Masako et Seiki à laisser aller les choses en faisant confiance à Aoki. Celui-ci, estimant le moment opportun, intercala dans les exercices physiques des temps de méditation sur la pensée zen, l'effleurant pour commencer, l'atta-

quant plus tard en profondeur. Yoko, d'abord rétive à cet enseignement hermétique, l'assimila bientôt et l'harmonisa, en une symbiose équilibrée, avec sa vie de tous les jours.

Est-ce dire que la méditation prit le pas sur l'action ? Ce serait mal connaître Yoko. Mais elle apprit, par le zen, à doser ses engagements et à évaluer la valeur de ses actions.

Il serait faux d'affirmer que le zen et les arts martiaux changèrent totalement son tempérament. Ils n'empêchèrent pas Yoko de bouder, de temps à autre, lorsque son père n'était pas de son avis, de contourner les recommandations de sa mère ou de devancer les souhaits de son grand-père. Le caractère de ce dernier, il faut l'avouer, ne s'assouplissait guère au fil des jours. Onoué faisait face, à l'insu de tous, à une carence de santé qui nécessita bientôt la visite d'un spécialiste. Son cœur, lui aussi, avait fini par se montrer intractable. Une seule alternative désormais : s'abandonner, pour peu de temps, à l'agitation coutumière, ou accepter le repos en regardant s'agiter les autres. Aoki augmenta la fréquence de ses visites et prit en charge la surveillance des aquariums. Un soir où il achevait de mettre à température l'eau d'un gigantesque récipient de verre, Yoko lui demanda à mi-voix :
– Aoki... qu'est-ce que c'est qu'un ninja ?

– Un ninja ? Oh ! c'était jadis... un agent secret au service des seigneurs, dont une image un peu faussée est parvenue jusqu'à nous... Les ninjas étaient vêtus de noir, ce qui leur permettait d'être invisibles la nuit. Leurs vêtements, de plus, étaient réversibles et ils pouvaient, en un clin d'œil, changer d'apparence. Mais c'est surtout l'enseignement spécial qu'ils recevaient dans le domaine des arts martiaux qui semble intéressant à approfondir.

– Un enseignement spécial ? Raconte...

– Pratiquant la science des arts martiaux classiques, jusqu'au sommet de la connaissance, ils étaient soumis à un entraînement particulier leur permettant par exemple de courir des heures entières sans s'essouffler.

— *Mon livre à moi est plein des sourires d'une petite fille qui, bientôt, sera une femme et c'est l'âme en paix que je l'achève...*

de nager sous l'eau, sans respirer, plus long-temps que les autres et, lors de la visite du palais d'un seigneur ennemi, afin d'y surprendre les conversations, de ne pas faire craquer les planchers de bois, en progressant suspendus par des crochets aux poutres du plafond. Mais... (Sa voix se fit grave.) Ils employaient aussi d'étranges armes, dont de petits disques ourlés d'une dentelure tranchante, qu'ils lançaient avec dextérité ; ce qui prouve, hélas ! que leur science incluait aussi l'art de tuer et qu'ils étaient employés, par leurs maîtres, pour commettre parfois d'ignobles crimes.

— Tu les connais bien ?... En existe-t-il encore ?

— Certaines associations prétendent être détentrices de l'héritage des ninjas, et l'ont, à tort, idéalisé. Moi-même, qui, jadis, faisais partie d'un corps d'élite dans l'aviation impériale, j'ai reçu, dans ma formation, l'enseignement ninja.

— Tu pourrais me l'apprendre ?

— Tu voudrais jouer au ninja ? s'exclama Aoki en éclatant de rire.

Mais voyant la mine sérieuse de Yoko, il proposa :

— D'accord, à condition de ne t'enseigner que leur science d'autodéfense. Je t'apprendrai à courir sans bruit, à nager au-delà de ton souffle, à garder l'équilibre là où d'autres tomberaient et à ne point crier sous la douleur... Mais jamais je ne t'initierai à l'art d'utiliser leurs armes qui ôtent la vie.

Et il ponctua ses derniers mots d'un regard transperçant.

— D'accord, murmura Yoko.

— Une condition encore : tu ne te réclameras jamais de l'enseignement ninja, surtout pas devant les tiens ! On ne retiendrait de ce terrible nom que les choses négatives.

• • •
Dans l'écoulement implacable du sablier du temps, la vie de Yoko prit son équilibre. Elle avait terminé le premier cycle de ses études et empruntait, chaque matin, l'autobus du ramassage scolaire qui la conduisait au collège, sur le continent; Shinji l'y avait précédée depuis quatre ans déjà. Le retour à la maison s'effectuait plus tardivement et le temps d'étude à domicile écourtait celui des loisirs. Restaient les week-ends où elle montait au temple, pour parachever sa "formation secrète", si Aoki ne pouvait descendre jusqu'au jardin. Ce n'était qu'un jeu dont sa maturité naissante ne lui fit heureusement garder que l'essentiel.

Elle avait atteint depuis peu ses quatorze ans lorsque, rentrant au logis, elle croisa le docteur, qui en sortait. Son grand-père venait d'avoir une crise plus sérieuse et, atteint d'une paralysie temporaire, il devait garder le lit. Lorsque Yoko le rejoignit, il tourna avec difficulté la tête vers elle, mais ses yeux en disaient long et c'est dans un souffle qu'il lui murmura :

— Les plus beaux livres d'images ont toujours une dernière page, je suis occupé à la tourner, Yoko.

Elle crispa sa main sur celle de son grand-père et voulut protester, mais il la devança :

— Mon livre à moi est plein des sourires d'une petite fille qui, bientôt, sera une femme et c'est l'âme en paix que je l'achève...

Yoko ne put articuler un mot. Elle connaissait son grand-père... Il n'ouvrirait jamais la bouche pour se plaindre ou pour protester, il savait toujours où il allait, mais, cette fois, la confiance d'enfant fit place à la peur. Il l'attira à son chevet :

— J'ai une triste nouvelle à t'annoncer.

Durant ton absence, nous avons remonté les cages à huîtres. Le plancton rouge ne les a pas épargnées ! Elles sont toutes mortes, Yoko, et aucune d'elles ne contenait de perle. J'aurai donc échoué jusqu'au bout, sauf sur un point : une perle, plus précieuse que celle que je n'ai pu t'offrir, brille en ton cœur.

Masako, entrée en silence, fit discrètement signe à Yoko de laisser Onoué se reposer. Yoko sortit dans la douceur de la soirée. Tout lui parut trouble à travers ses larmes dont le goût salé éloignait d'elle l'odeur du jasmin, pourtant à portée de main. Le rossignol s'égosilla en vain : elle ne lui offrit rien. Telle une poupée mécanique sur le point de se disloquer, elle descendit par saccades les marches qui menaient au ponton de bois. L'armature où s'accrochaient les "cercueils" des huîtres flottait, inutile. Tant d'espoirs anéantis, tant de temps consacré, en vain, à un rêve utopique... Elle se prit à se le reprocher. Ce travail contraignant n'avait-il pas altéré la santé de son grand-père ? Et tout cela par la faute d'une perle chimérique que son orgueil d'enfant avait voulu posséder.

— Toutes mortes ! s'écria-t-elle, et elle fouilla des yeux l'eau limpide pour y chercher une espérance de vie.

Seuls les poissons, selon leur habitude, attendaient qu'elle leur jette du pain. Le plus gros de la bande fila vers la falaise et se mit à décrire des cercles d'argent. Voulait-il la rassurer ? Ou, tel un génie, lui montrer quelque chose d'invisible ? Yoko se fit soudain songeuse...

— La cage !... La cage dans la grotte !... Il n'en a pas parlé. On n'y a d'ailleurs jamais touché !

En un éclair elle se dépouilla de ses vêtements et plongea dans l'eau tiède. Les poissons s'éparpillèrent en tous sens, effrayés par cette intrusion subite. Yoko sentit l'un d'eux lui glisser sous le ventre. Elle nagea d'un trait jusqu'à la falaise sans découvrir la grotte. Il y avait bien cette fissure qui lui



sembla trop petite, cela ne pouvait être elle, à moins que l'entrée n'ait rétréci ? Elle comprit soudain que la grotte n'avait pas changé, mais que c'était elle qui avait grandi ! Elle plongea la main dans l'anfractuosité, rencontra le grillage de la cage, y accrocha ses doigts... mais ne put la dégager, car elle était coincée. Yoko avait mal calculé sa prise d'air et dut remonter pour respirer. Elle replongea aussitôt, se ressaisit de la cage et, par petites tractions, finit par l'amener à elle. Elle hissa alors au plus vite son précieux fardeau sur le ponton et se rhabilla dans l'air fraîchissant.

La cage était couverte de sédiments et de petits coquillages. Yoko se souvint qu'à hauteur de la seconde marche de l'escalier, Onoué gardait, dans un tonneau de bois, divers outils qu'elle trouva à demi rouillés. À l'aide d'un levier de métal, elle força la porte et introduisit la main dans la cage. Les huîtres étaient toujours là, mais deux d'entre elles avaient la coquille brisée et les

trois autres formaient un amalgame rendu difforme par les sédiments parasites. Elle les sépara pour constater qu'elles étaient fermées... donc les mollusques vivaient encore. Elle saisit la plus petite des huîtres, introduisit une lame rouillée entre les lèvres de nacre et les écarta de force. La coquille supérieure céda, découvrant la chair rose, mais Yoko eut beau soulever le manteau et passer le doigt dans la matière visqueuse : il n'y avait rien ! Elle rejeta l'huître à la mer. La seconde s'ouvrit sans difficulté et présenta la même absence, doublant le dépit de Yoko. Restait la dernière... qu'elle avait écartée d'office, tant elle lui semblait monstreuse. Elle n'avait jamais vu une huître aussi grosse qui, à elle seule, emplissait la moitié de la cage. C'était elle qui avait dû défoncer la coquille des deux autres. Elle se saisit du mollusque et se mit à gratter patiemment les rebords de sa maison. Sous cette action irritante, l'huître s'ouvrit légèrement et laissa échapper l'eau qu'elle contenait. Yoko glissa la lame entre les

lèvres, mais marqua un temps d'hésitation. Elle était certaine d'un dernier échec et traînait pour en retarder l'échéance.

Résignée, elle prit enfin la fatale décision et infiltrer ses doigts dans l'huître pour la forcer à s'ouvrir : la lame se dégagée et l'huître, en se refermant sur ses phalanges, lui arracha un cri de douleur. Il lui fallait un coin en bois, comme elle en avait vu utiliser par son grand-père. Elle tâtonna dans le tonneau et trouva ce qu'elle cherchait. Elle repassa la lame entre les lèvres de la coquille et intercala un premier coin sur la droite, puis un second sur la gauche, en les poussant toujours plus loin. L'huître vaincue livra son domaine. Yoko, impressionnée, palpa avec précaution le manteau du bout des doigts. D'abord vers la gauche où se situait la poche à gonades. Elle la tâta... la poche était molle ! D'une main tremblante elle progressa vers la droite...

toujours rien !... Quand soudain, une résistance !

Elle fit alors ce qu'elle n'avait pas encore osé : elle écarta le manteau épithéial, mettant à nu le cœur du mollusque, et découvrit une petite boule de la grosseur d'une noisette. Elle la saisit entre le pouce et l'index et la dégagée. Yoko tenait, entre ses doigts

tremblants, la plus grosse, la plus parfaite des perles qu'elle eût jamais contemplées. Elle la porta fébrilement à hauteur de son œil droit, face au couchant... L'astre rougeoyant lui apparut déformé... LA PERLE ÉTAIT TRANSPARENTE !

Yoko sentit son cœur s'accélérer, ses poumons se gonfler, sa tête lui tourner. Elle poussa un cri, ses doigts s'ouvrirent et la perle roula... roula... sur le ponton de bois où elle s'arrêta, calée dans une fissure, entre deux planches. Yoko la récupéra en frissonnant sous la sueur glacée qui, en un instant, lui avait inondé le dos. Elle resta, un long moment, agenouillée devant le disque du soleil mangé par l'horizon. Faisant appel

aux enseignements d'Aoki, elle laissa l'esprit du zen détendre ses muscles et apaiser son cœur. L'huître mère gisait, béante, et souffrait silencieusement à ses pieds. Yoko glissa la perle dans l'une de ses chaussettes qu'elle n'avait pas encore renfilées, puis s'en vint libérer l'huître du supplice des coins de bois. Elle réintroduisit l'huître perlière et sa sœur rescapée dans la cage dont elle ferma la porte, puis laissa descendre le tout dans la mer.

— Je viendrai demain vous replacer dans la grotte. Vous l'avez bien mérité.

Elle s'empara de la chaussette contenant la perle et, pieds nus, à grandes enjambées, elle remonta l'escalier de bois et gagna le pavillon de son grand-père.

Onoué ne dormait pas. Il souleva les paupières à son approche. Masako, à son chevet, considéra les cheveux mouillés de sa fille avec surprise.

— Tu as été te baigner ? C'est tout ce que tu as à...

Masako ne termina pas son reproche, il importait de ne pas tracasser le patriarche et, à la grande satisfaction de Yoko, elle lui ordonna :

— Prends ma place un moment, Aoki ne va pas tarder !

Elle sortit, en jetant un dernier regard critique vers

Yoko.

Restée seule, Yoko s'approcha de l'oreille de son grand-père et murmura doucement :

— Tu as dit que toutes les huîtres étaient mortes ? Mais tu as oublié celles de ma grotte.

Onoué tourna la tête.

— On n'en tirera pas plus que des autres. On ne s'en est jamais occupé.

— Je viens d'aller voir, sur les cinq, trois étaient intactes, dont une énorme.

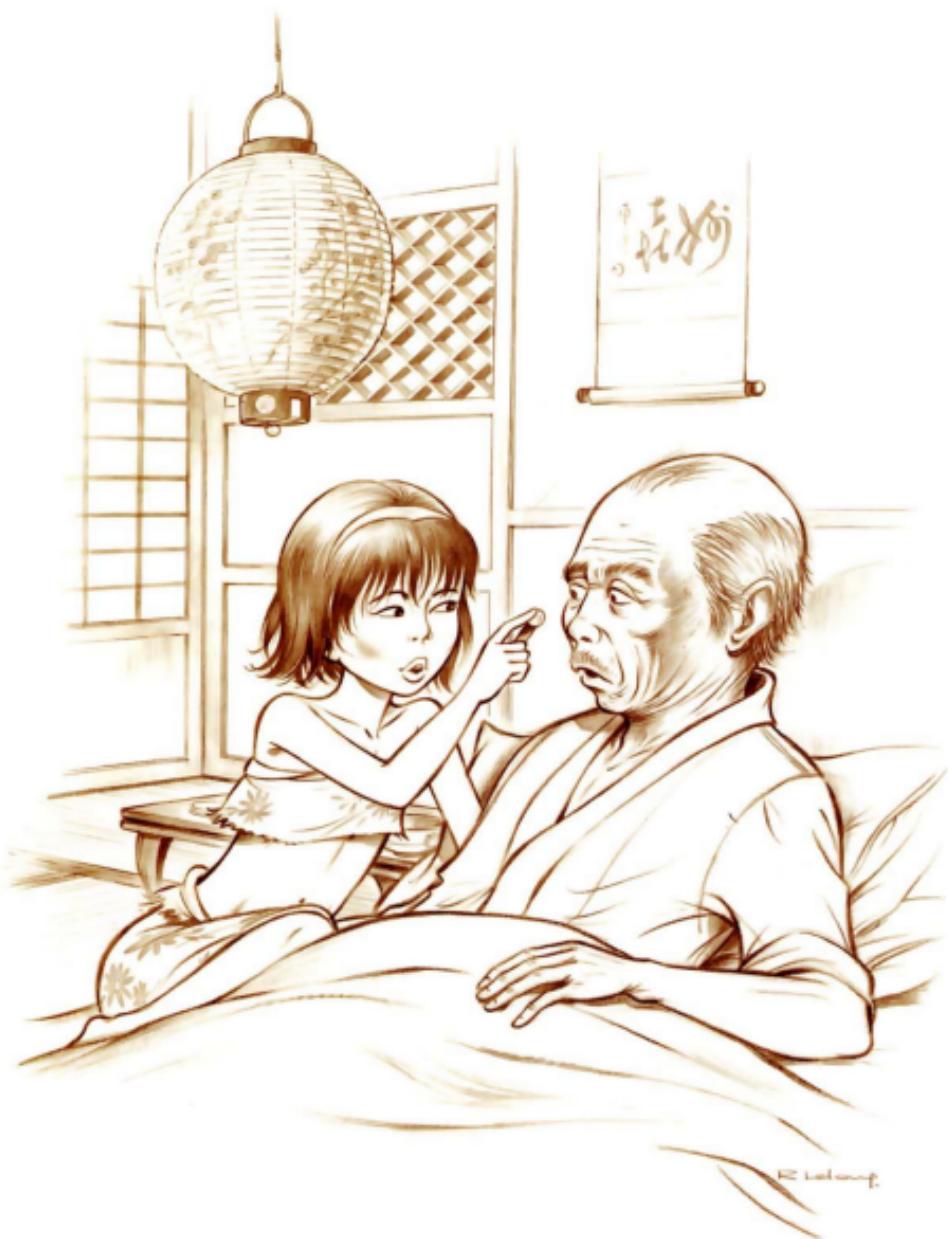
Une flamme anima le regard du vieil homme.

— Tu... tu les as ouvertes ?... souffla-t-il.

— Oui, il n'y avait rien dans les deux premières, mais dans la grosse, que j'ai eu

L'huître vaincue livra son domaine.

— *Et elle est trans... TRANSPARENTE !* cria Yoko dans un sanglot,
en posant la tête sur l'épaule de son grand-père.



toutes les peines du monde à ouvrir... (Elle glissa les doigts dans la chaussette et en retira la perle...) il y avait ceci, dit-elle d'une voix qui tremblait, et en lui présentant le joyau.

— Une perle !... Une énorme perle !... balbutia le patriarche.

— Et elle est trans... TRANSPARENTE ! cria Yoko dans un sanglot, en posant la tête sur l'épaule de son grand-père.

— L'Écume de l'Aube... L'Écume de l'Aube... murmurait Onoué ébloui tout en examinant fébrilement la perle.

— Elle est parfaite, déclara-t-il, et elle vaut une fortune !

Puis, son sens pratique reprenant le dessus, il s'écria :

— Va au meuble laqué noir, tu trouveras dans le premier tiroir de droite un écrin grenat. Je l'avais préparé pour la perle, j'espére qu'elle y entrera, elle est tellement volumineuse...

L'écrin convenait parfaitement à la perle.

Onoué demanda en soupirant :

— Apporte-moi mes pilules et un verre d'eau fraîche, avec cette émotion il convient d'éliminer le risque.

Lorsqu'il eut avalé la dernière gorgée d'eau et qu'il sentit les pilules, comme des perles, bien calées au creux de son estomac, Onoué recommanda à Yoko :

— Tu détiens un trésor... Je parle de sa valeur en papier-monnaie... N'en parle à personne. L'essentiel n'est pas que l'on sache que j'ai enfin réussi à produire une perle transparente mais bien que nul ne te la dérobe... car elle va susciter des convoitises.

Yoko contempla la perle qui reposait à présent sur un lit de velours pourpre et se promit de veiller sur elle.

Aoki les rejoignit une demi-heure plus tard et la conversation tourna autour de la perle. Lorsque Seiki vint chercher sa fille pour le repas du soir, il s'étonna de ses cheveux mouillés mais, plus encore, du petit cube grenat qu'elle tenait précieusement dans la main droite.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il en désignant l'objet.

— Un cadeau de grand-père, je te le montrerai à table.

Et elle sortit avec Seiki sous le regard complice d'Aoki.

Onoué Tsuno s'endormit d'un sommeil paisible... Une perle transparente, cela valait bien d'avoir attendu jusqu'à quatre-vingt-un ans.

Lorsque Masako eut rallié la table avec le dernier plat, Yoko réclama l'attention de ses parents et, devant leurs yeux ébahis, elle ouvrit l'écrin.

Seiki se saisit délicatement de la perle qu'il laissa d'abord, d'émotion, tomber dans le riz. Il l'essuya sous le regard réprobateur de Masako, puis l'examina avec soin.

— Elle est limpide comme un diamant ! Comment est-ce possible ?

— Dans la plus grosse des huîtres, la dernière ! s'écria triomphalement Yoko.

— Il a réussi ! balbutia Seiki en pensant simultanément : Faut-il donc, par injustice, qu'au moment où il parvient à créer une perle au travers de laquelle on peut observer la vie, il perde tout doucement la sienne ! Mais voulant sans doute chasser cette funeste pensée, il saisit Yoko par les épaules et l'attira tendrement sur son cœur.

Masako, prostrée devant l'écrin, où son mari avait replacé la perle, ruisselait de larmes sous l'émotion.

9

Yoko ne réalisa pas, de prime abord, la valeur du trésor dont elle était la détentrice. L'écume de l'Aube n'était pour elle qu'un rêve d'enfant offert par un grand-père adorable. C'est en la contemplant dans son écrin que, peu à peu, elle prit conscience des privations, des reproches, des peines, que son grand-père avait dû endurer pour vivre la joie éphémère de cette offrande. Son père lui parla de tout cela, soir après soir, voulant peut-être lui faire comprendre que cette petite sphère irréelle n'était pas un jouet d'enfant, ni un caprice de la nature : elle avait été pensée, conçue par la volonté d'un homme et son rayonnement magique cachait des larmes. Yoko avait tout de suite perçu l'allusion aux larmes de Lai-Chi, sa grand-mère. Elle avait vu, dans la transparence de la perle, l'eau limpide de la mer du Japon, l'écume de ses vagues rongeant la falaise, le bruit du vent chantant dans les pins, des rires d'enfant, dont elle était le reflet cristallin... Mais à présent, elle y devinait aussi les paysages tourmentés de la Chine et ses dragons bienfaisants... En y regardant plus profondément, elle y sentait un regard posé sur elle, celui de Lai-Chi dont le sang animait la sensibilité de son cœur.

Son cœur, précisément, s'éveillait à d'autres sentiments. L'absence de Shinji, absorbé par des études différentes des siennes, lui pesait chaque jour davantage.

Elle le voyait bien le matin, dans le bus, mais leurs yeux, encore embrumés de sommeil, n'avaient pas grand-chose à se dire. Si Yoko pouvait, dès le chant du coq, établir un dialogue éveillé, il n'en était pas de même pour Shinji à qui il fallait plusieurs heures pour quitter l'état second de la nuit

et, lorsque Yoko se lançait dans le jeu des questions-réponses, elle se heurtait vite à un mutisme inébranlable. Elle ignorait encore que Shinji rêvait et que son cœur était perturbé par une perle qu'il croyait, lui aussi, inaccessible... une perle aux yeux noirs... une perle appelée Akina.

Pour les parents de Yoko et de Shinji, il était hors de doute qu'un jour leurs enfants s'uniraient. On n'avait jamais parlé de mariage, mais il était sous-entendu. Et, lorsque Masako désignait à Yoko un exemple à suivre, il s'agissait toujours de Shinji. Elle alla même, en guise de réprimandes, jusqu'à dire :

— Qu'est-ce que Shinji pensera de toi, plus tard, si tu ne te corriges pas !

Yoko finit par y croire et s'appliqua à l'école par souci de plaisir à son compagnon. Elle souffrait de ses remarques et ses encouragements la vivifiaient. Un soir, dépitée, elle confia à sa mère :

— Shinji ne répond pas toujours quand je lui parle...

— Tu demandes trop à Shinji, il est absorbé par ses études ! Et puis, est-ce que je pose des tas de questions à ton père, moi ? L'usage veut qu'une femme soit à l'écoute de son mari... J'ai toujours vu ma mère faire ainsi et elle a vécu longtemps très heureuse !

Ce genre d'"usage" n'était pas du goût de Yoko qui estimait qu'elle avait aussi bien le droit de poser des questions que de donner des réponses. La femme soumise, ce n'était pas son "style". D'ailleurs, elle avait lu dans ses livres d'histoire que le Japon avait connu de grandes impératrices devant lesquelles on avait tremblé... Sans oublier la Chine où avaient régné des femmes remarquables. C'était, bien sûr, "il y a longtemps"

Où Onoué quitte la scène. Yoko était remontée dans ce sanctuaire où elle venait se libérer lorsque le dialogue n'était plus possible avec les autres ; mais cette fois, c'était en elle que le dialogue était impossible à établir.

et encore, cela n'avait pas empêché les Chinois de vendre le surplus de leurs filles... et en prime sa grand-mère. Non ! Elle ne serait jamais une de ces femmes esclaves et elle entendait bien le prouver à Shinji. Elle se plongea frénétiquement dans l'étude avec l'intention de surpasser ses concurrents de classe.

...

Elle s'en revenait, ce soir d'automne, à l'heure où la grisaille estompe le flamboiement des feuillages, et escaladait la colline, son sac accroché à l'épaule droite, un livre ouvert dans la main gauche, en marmonnant d'une manière monosyllabique une leçon qu'elle tentait de "prédirer". Elle allait pénétrer machinalement dans le jardin familial, lorsqu'elle aperçut devant le perron la voiture du docteur, qui ne l'utilisait jamais que pour ses urgences. Elle pressa le pas, puis se mit à courir vers le pavillon. Aoki se tenait à l'entrée, la tête baissée. Il la releva en entendant le gravier crisser sous les pas de sa protégée. Leurs regards se croisèrent et Yoko lut la vérité dans les yeux ternes de son précepteur. Aoki lui ouvrit les bras... Elle s'y jeta en balbutiant :

— Grand-père ?!

Aoki lui maintint les épaules pour l'empêcher de se précipiter à l'intérieur.

— Il ne s'est pas réveillé ce matin, c'est une façon d'entrer dans l'éternité que tous lui envieront... Sois courageuse...

Yoko sentit son univers s'effondrer. Elle l'avait bâti sur l'habitude d'une présence et ne pouvait s'imaginer que celle-ci lui soit ravie. Elle pénétra à l'intérieur... Son grand-père reposait paisiblement, comme les autres soirs, mais la pâleur de ses joues

prouvait qu'il avait fermé son livre et ouvert les portes de l'aventure éternelle.

Elle refusa cette image et, à la stupéfaction de Masako et de Seiki qui veillaient au pied du lit, elle bouscula le médecin, évita Aoki et se précipita au-dehors... Elle courut, courut et disparut.

Aoki calma les autres :

— Je sais où elle va, laissons-lui le temps de réagir contre sa peine, ensuite j'irai la retrouver.

...

Devant la mer, les deux rochers couvraient de leur ombre celle qui était venue si souvent chercher refuge à leur pied. Yoko était

remontée dans ce sanctuaire où elle venait se libérer lorsque le dialogue n'était plus possible avec les autres ; mais cette fois, c'était en elle que le dialogue était impossible à établir. L'ennemi, c'était le destin... et on ne discute pas avec le destin... on subit son implacable volonté. Elle était prostrée devant l'horizon qui engloutissait le soleil, lorsque la voix d'Aoki la fit sursauter :

— Il ne t'a pas quittée, Yoko, il est toujours présent dans la perle et elle est limpide comme ta jeunesse.

— Non ! hurla Yoko, elle est noire... comme le néant !

— Pourquoi le néant serait-il noir ?...

— Parce qu'il m'a enlevé mon grand-père !

— En es-tu sûre ? Cherche un peu plus au fond de ton cœur, moi je l'y vois caché ! La remarque surprit Yoko. Elle demeura un long moment face à la mer et, lorsqu'elle reposa son regard sur Aoki, elle l'avait débarrassé de ses larmes.

— Il m'avait promis de ne pas partir... avant que je ne sois devenue une femme.



— Tu n'en es pas loin, tout dépend de toi. Ils regagnèrent le chemin et descendirent lentement, Yoko ne prononçant pas un mot, Aoki respectant son silence.

Lorsque son jardin l'enveloppa à nouveau, Yoko le trouva triste. Il faisait nuit, à présent, une nuit noire qui envahissait son cœur. Elle gagna sa chambre après avoir salué Aoki d'une inclination de la tête. Celui-ci comprit qu'elle avait fermé une porte en elle et rejeté la réalité des choses.

Les deux jours qui suivirent virent défiler les parents et les amis. Chizuka et Hiromi, les tantes de Yoko, informées du décès de leur père, étaient accourues au plus vite. Yoko leur céda sa chambre et s'installa dans la petite pièce réservée, jadis, au domestique familial. Elle n'avait toujours pas desserré les dents et, à part un murmure d'approbation ou de négation, ne partageait aucune conversation, car elle s'était retranchée dans un jardin secret où, comme par le passé, elle assistait son grand-père.

La surprise des visiteurs, en tenue de circonstance, fut grande en voyant Yoko ramener, par le chemin de la falaise, l'eau des aquariums que l'on avait poussés dans le fond du pavillon et cachés par des panneaux rehaussés d'emblèmes funéraires. Hiromi alla jusqu'à faire à sa nièce une remarque désobligeante :

— Ne crois-tu pas que le jour est mal choisi pour jouer les souillons ? dit-elle en jetant un regard méprisant sur la chemise mouillée et les pantalons retroussés de Yoko.

Yoko ne tourna pas la tête... L'avait-elle même entendue ? Elle rinçait les aquariums, changeait l'eau, transférait les poissons, contrôlait les températures comme si le reste du monde n'eût point existé. Elle prolongeait inconsciemment la présence de la protection perdue et, lorsque le dernier

aquarium fut remis en place, elle murmura :
— Voilà ! grand-père, j'ai terminé. Aucune voix ne lui répondit...

Yoko ne refit surface que quelques jours plus tard. Elle avait vécu dans l'inexistence du rêve et se réveillait sans pouvoir classer chronologiquement les événements. C'était une succession d'images, pour la plupart très floues, qui se bousculaient dans sa tête et aucune d'elles n'y prenait une véritable valeur. À l'enterrement, ou, plus précisément, l'incinération du patriarche, avait défilé une foule d'amis venus lui rendre un dernier hommage. Ils l'avaient peu fréquenté de son vivant, mais, sur l'île du Songe, la réputation d'Onoué Tsuno était restée suffisamment établie pour susciter le respect. Yoko n'aurait même pas pu décrire les vêtements qu'elle avait endossés en cette circonstance. Elle s'était pliée à la volonté de sa mère avec le plus grand égard pour la peine qu'elle lisait dans les yeux de son père. Elle était restée poliment à distance des gémissements de ses tantes en s'efforçant d'être bienveillante envers leur chagrin. Bref, tout le monde y avait mis du sien, mais hélas ! la nature humaine reprenant le dessus, chacun et chacune, quittant son enveloppe affectée, allait à nouveau libérer ses qualités... et ses défauts.

Le surlendemain de la cérémonie funèbre, toute la famille Tsuno était réunie dans la salle de séjour. Masako avait adapté la ral lange à la longue table basse et Seiki, perdu à l'un des bouts, présidait un petit conseil. Il avait étalé devant lui les documents apportés, l'après-midi même, par l'employé du bureau spécialisé qui s'occupait, depuis plusieurs générations, des problèmes de succession de la famille. À sa droite, sa sœur Chizuka attendait, avec sa patience habituelle, les révélations de son frère. À sa

*elle s'était
retranchée
dans
un jardin secret*

gauche, c'était le déluge verbal d'Hiromi, l'impétueuse, dont les commentaires ne tarissaient pas. Yoko, à l'écart, examinait avec inquiétude tous les papiers qui jonchaient la table. Ils devaient contenir des choses bien sérieuses pour que son père soit obligé d'en parler à ses tantes.

Seiki toussota et lança sa "plaidoirie" :

— Je vous ai demandé de rester toutes les deux, ce soir, afin que nous examinions ensemble les dernières dispositions testamentaires de notre père.

— Où est le problème... ? Il ne possédait plus rien ! s'exclama Hiromi.

— Plus rien... parce que, de son vivant, il avait partagé ses biens entre nous trois. J'ai reçu la partie non hypothéquée de la maison où nous vivons en ce moment, et chacune de vous, l'équivalent en liquide... Il ne possédait plus que son petit pavillon au fond du jardin.

— Il suffit de le faire évaluer et de le diviser en trois, rétorqua Hiromi.

— Je l'ai fait évaluer, car le changement de propriétaire donnera lieu au paiement de taxes. Mais il n'est pas question de se le partager ! Mon père l'a légué à Yoko.

— Que va-t-elle en faire ? demanda Hiromi.

— Il n'y a pas que le pavillon, mais aussi tout ce qu'il contient, précisa Seiki.

— Bah ! quelques aquariums sans valeur, releva dédaigneusement Hiromi.

— Quelques aquariums qui représentent l'univers de Yoko depuis pas mal d'années. Chizuka, silencieuse jusqu'alors, s'interposa :

— Il est des plus justes que notre père ait offert tout ce qu'il possédait encore à sa petite-fille. Yoko lui a été d'un soutien auquel nous ne pouvons prétendre !

Elle appuya ses paroles d'un regard sévère à l'adresse d'Hiromi.

— Oh ! Je suis tout à fait de son avis, susurra cette dernière.

— Hélas ! avoua Seiki, il n'avait pas prévu que Yoko ne serait pas majeure. Je me vois donc contraint d'assumer la tutelle et de régler cette succession en son nom. Je tenais simplement à vous en avertir.

— Mais pourquoi ne te l'a-t-il pas donné à toi ? Tu l'aurais quand même offert à ta fille.

— Parce qu'il savait qu'en me le léguant, il inciterait certaine à m'en réclamer la contre-valeur, ironisa Seiki en fusillant Hiromi du regard.

Cette dernière, blessée dans sa vanité par la remarque cinglante de son frère, chercha dans le passé un événement à remettre au goût du jour pour justifier qu'elle avait toujours été la "défavorisée" et, sinistrement inspirée par le démon de la vengeance, elle lança :

— Au fond, notre père nous lègue moins que ce qu'il a reçu lui-même de ses parents. Il est vrai que notre grand-père à nous était particulièrement économique et qu'il n'a

pas dilapidé sa fortune à chercher une perle, lui !

Yoko s'était levée d'un bond, les mâchoires serrées, les yeux ne laissant filtrer qu'un filet de regard. Quand Seiki la vit prendre la direction du couloir menant aux chambres à coucher, il lui ordonna sévèrement :

— NON, YOKO ! Rassieds-toi, je n'ai pas fini !

Yoko marqua une hésitation. Son père avait deviné qu'elle voulait courir à sa chambre pour y chercher la perle et la mettre sous le



nez de sa tante. Jamais ce secret ne lui avait été aussi difficile à porter. Subjuguée par le regard impératif de Seiki, elle s'assit, vaincue. Masako glissa vers elle et posa une main apaisante sur celle de sa fille... dont les doigts tremblaient.

Les tantes de Yoko avaient regagné leur chambre et l'éclat des remontrances de Chizuka, se mêlant aux protestations d'Hiromi, parvenait à Yoko à travers les cloisons de papier. Le panneau du couloir glissa et Yoko devina l'ombre de son père.

— Tu dors, Yoko ?

— Non... Je n'y arrive pas.

— Il y a de quoi !... Je te prie d'excuser les paroles vives par lesquelles je t'ai empêchée de quitter la table. Tu voulais aller chercher la perle, n'est-ce pas ?

— Oui, pour lui prouver son erreur.

— C'est toi qui en aurais commis une... Cette perle vaut une fortune et Hiromi aurait exigé, j'en suis certain, qu'on la vende pour la partager.

— Mais, c'est ma perle ! Grand-père l'a faite pour moi !

— Certes ! Mais nul ne le sait et ton grand-père a eu la sagesse de ne pas en parler dans son testament.

— Je ne comprends pas ! S'il avait fait comme pour le pavillon, personne n'aurait pu me la prendre.

— Non ! Mais, pour la garder, tu aurais dû payer de tels droits de succession qu'ils t'auraient obligée à la vendre, et gravement, il ajouta : En faisant silence sur l'existence de la perle, il évitait aussi d'attirer l'attention des voleurs. Tu devrais mieux protéger cette perle, Yoko, et ne pas laisser traîner l'écrin à la portée du premier venu.

Yoko promit de veiller plus attentivement sur son trésor et Seiki l'abandonna à ses songes.

Les trois années qui suivirent n'apportèrent aucun événement marquant dans l'existence de Yoko. Elle poursuivait ses études avec acharnement et la quantité des matières à ingurgiter restreignait chaque jour son

temps de loisir. Les aquariums se firent plus transparents, les poissons prirent de l'âge et Yoko ne les remplaça pas. Aoki entretenait ponctuellement le jardin, mais les exercices ninjas s'amenuisèrent. La beauté de la perle avait gardé le même éclat, mais elle sortait moins souvent de son écrin. Yoko, abandonnant son impétuosité, envisageait l'avenir dans l'idée du partage de sa vie avec celle de Shinji. C'était tellement évident qu'elle ne pensa jamais à lui en parler. Shinji avait reçu une moto de ses parents et, au grand désappointement de Yoko, il lui arrivait, par beau temps, d'avaler, sur son deux-roues bruyant, le chemin reliant l'île au collège. Yoko, plus esseulée encore, s'en revenait souvent au logis en rêvant dans le bus cahotant. Akina avait achevé un cycle d'études commerciales et travaillait dans une banque de l'île, qui fermait ses portes avant le retour du bus : Yoko, en gravissant la pente de la colline, constatait, chaque soir

à la hauteur de la maison d'Akina, que cette dernière était déjà rentrée et commençait une soirée libre d'étude... Elle en avait de la chance !

Ce soir-là, une pluie d'orage s'évaporait sur le sol surchauffé en dégageant une senteur particulière. Le bus, freinant sur son moteur, descendait la pente

menant au pont qui reliait le continent japonais à l'île du Songe. De la fenêtre, striée par les larmes de la pluie, Yoko devinait l'ouvrage en contrebas et l'attroupement dont il était le théâtre. Le bus s'arrêta un peu avant le pont et le chauffeur ouvrit la porte pliante pour donner de l'air. Certains collégiens descendirent. Ils habitaient de l'autre côté et préféraient continuer à pied. Yoko percevait des conversations, mais, du fond du bus, ne pouvait en définir la teneur. L'une de ses compagnes de classe fit soudain irruption à la portière, et lança dans le couloir surélevé du véhicule :

— Shinji a fait une chute sur le pont mouillé avec sa moto, on attend l'ambulance ! Yoko poussa un cri et se précipita dehors. Elle savait que cela finirait par arri-



ver ! Il roulait trop vite... et sous la pluie, de surcroît, quelle imprudence ! Se faufilant entre les voitures immobilisées, elle parvint au milieu du pont et, jouant des coudes, écarta le cercle des commérages. Shinji, allongé à côté de sa moto renversée, tenait d'une main sa jambe droite qui semblait lui faire horriblement mal, mais son bras gauche entourait les épaules d'une jeune fille qui sanglotait contre sa poitrine. Il la serrait fort et sa joue se perdait dans les cheveux de sa compagne. Lorsque celle-ci releva la tête, Yoko, dans un cri de dépit, découvrit ce que, même dans les moments les plus pessimistes, son cœur ne lui avait jamais suggéré :

— AKINA !...

Yoko se rejeta en arrière pour se fondre dans la foule, mais Akina l'avait aperçue et ses yeux s'agrandissaient d'angoisse. La sirène de l'ambulance fendit la foule. On coucha Shinji sur une civière, après lui avoir posé une attelle à la jambe droite. Sa mère était accourue et réconfortait son fils sous les regards navrés des badauds de l'île. Akina s'était discrètement mise à l'écart, mais de grosses larmes perlait sur ses joues.

Les brancardiers glissèrent

Shinji dans l'ambulance, où sa mère monta à ses côtés. Il y eut encore quelques bousculades au milieu du pont, puis, à grand tapage de sirène, l'ambulance, tournant le dos à l'île du Songe, escalada la côte et fila vers l'hôpital de la petite ville voisine. La foule s'éparpilla. Akina, restée seule au centre du pont, chercha en vain celle dont elle avait trahi l'amitié. Yoko s'en était retournée cacher, dans le refuge familial, le désarroi que son cœur blessé ne pouvait contenir.

Elle n'était pas montée là-haut, dans son sanctuaire, face à la mer. Après avoir déambulé comme un automate et sans souvenance du chemin parcouru, elle se retrouva

assise sur la dernière marche de l'escalier, devant le ponton aux huîtres, à contempler, sans la voir, la surface miroitante de l'eau qui lui renvoyait sans cesse l'image de Shinji tenant serrée sur son cœur toute la tristesse d'Akina... Akina, dans le regard de laquelle elle avait lu la féminine tendresse qu'elle-même avait été incapable d'offrir à son compagnon d'enfance.

Aoki la découvrit en venant puiser l'eau pour les aquariums.

— Que fais-tu là ? Ta mère est inquiète... Akina est venue rapporter les livres que tu as oubliés dans le bus.

— Akina ?... Quelle audace ! s'écria Yoko, tournant vivement la tête vers Aoki et lui dévoilant son visage noyé de larmes.

— Mais que t'a-t-elle fait ? Je vous croyais en parfaite amitié...

— Elle m'a volé Shinji.

— Shinji... Je m'en doutais depuis longtemps... Allons, raconte-moi...

Yoko, d'une voix hachée, fit le récit de sa pénible découverte.

— Ce n'est peut-être qu'un geste de tendre amitié ?

— Non, Aoki, ils se seraient si fort... Il l'aime... et elle aussi... C'est normal, elle a toujours été plus jolie que moi.

— Plus jolie ? Non ! Différente, oui !

Et tapotant le dos de Yoko qui avait posé sa tête contre son épaule, il ajouta :

— J'ai vu le visage défait d'Akina... Je te jure qu'il n'avait rien de triomphant.

Le vent s'était levé subitement tandis que le ciel prenait une teinte jaune sale. Les pins de la falaise courbaient l'échine et les vagues écumaien. Le ponton gémit sur ses flotteurs et ondula comme un serpent. Aoki, examinant le ciel avec attention, s'écria :

— Ou je me trompe, ou nous allons avoir un typhon. Rentrons vite.

Yoko le suivit machinalement sous les

— J'ai vu le visage défait d'Akina...

Le vent hurlait de plus en plus fort. Les panneaux séparant les pièces vibraient dans leurs glissières. Le toit protestait...

arbres du jardin qui pliaient comme des bambous tendres.

Seiki était déjà à la maison, très excité. Un typhon dévastateur arrivait du sud et ce vent subit n'était que le signe avant-coureur des forces infernales qu'il véhiculait vers l'île. Il donna ses ordres et toute la famille, aidée par Aoki, s'attela à obturer les orifices de la maison dans lesquels pourrait s'engouffrer le vent. On sortit les lourds volets de bois de la remise et on colmata les fenêtres. Seiki coupa l'électricité. Masako éteignit tous les feux et, assistée par Yoko, rangea les objets qui traînaient sur les meubles. Le vent hurlait de plus en plus fort. Les panneaux séparant les pièces vibraient dans leurs glissières. Le toit protestait...

On entendit un fracas au-dehors et des débris heurtèrent le mur nord de la maison.

— C'est le toit de la remise à bois qui vient de s'envoler, murmura Seiki.

Yoko et Masako s'étaient réfugiées au centre de la salle de séjour, bien calées sous des couvertures, dans le trou central où l'on glissait les pieds, sous la table basse, à l'heure du repas. Seiki et Aoki couraient en tous sens, vérifiant la résistance de la charpente et plaçant des linge pour vaincre l'infiltration des eaux.

La nuit fut épouvantable. Une accalmie survint vers deux heures, mais Seiki, en géophysicien, expliqua qu'elle serait de courte durée. L'œil du typhon était au-dessus de l'île et, dès qu'il l'aurait dépassée, la ronde infernale du vent reprendrait en sens inverse.

Lorsque l'aube éveilla les couleurs, la fureur du ciel s'apaisa peu à peu. Yoko

n'avait jamais eu aussi peur. Elle avait déjà vécu de petits typhons, mais celui-ci avait surpris les plus avertis par sa rapidité et sa puissance destructrice.

Seiki et Aoki se risquèrent dans le jardin qui n'était que désolation. Le pavillon du fond n'avait plus de toiture et les branches arrachées tapissaient le sol. Pris d'un pressentiment, les deux hommes se précipitèrent vers le chemin d'où l'on découvrait le village. Celui-ci n'était plus qu'un amas de décombres et la mer, poussée par le vent, déferlait jusqu'en son centre. Sur leur gauche, la maison de Shinji semblait avoir résisté autant que la leur, mais, en contrebas du chemin, la toiture de celle d'Akina avait épargné ses tuiles comme les pétales d'une fleur fanée.

Les deux hommes descendirent évaluer les dégâts : l'aile droite du bâtiment plat avait été soufflée, le vent s'y était engouffré et l'avait emportée comme un chapeau de paille.

Madame Takeda, la mère d'Akina, s'était réfugiée avec ses quatre enfants dans la partie encore debout de l'habitation. Elle tenait, serré contre elle, le plus petit, qui hurlait, tandis qu'Akina calmait à grand-peine les deux autres.

— Votre mari ? questionna Seiki en jetant un regard rapide vers les décombres.

— À l'étranger !

— Vous ne pouvez rester là, exposée, avec vos enfants ! Il y a suffisamment de place à partager chez nous !

Madame Takeda protesta mais, sous le regard éploré de ses petits, finit par accepter.

— Soyez loué pour votre bonté, monsieur Tsuno. Nous ferons en sorte de déranger le



moins possible votre vie familiale.

Seiki et Aoki l'aiderent à rassembler quelques biens précieux, puis le groupe remonta le chemin vers la maison des Tsuno. Dans le ciel, le vent, toujours très fort en altitude, emportait à toute vitesse de gros nuages échevelés.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le jardin, Masako et Yoko achevaient de dégager l'entrée de la maison des branches mortes qui l'obstruaient. Apercevant Yoko, les petits se précipitèrent vers elle, mais Akina demeura pétrifiée... Sa mère la poussa.

— Akina, que se passe-t-il ? Tu ne te sens pas bien ?

Akina murmura quelques mots que nul ne put comprendre et suivit sa mère, mais Yoko, marquant sa rancune, leur tourna le dos. Masako, en un éclair, avait enregistré l'attitude des deux amies... Visiblement, on se boudait ! Et ce n'était pas de circonstance. Elle fit entrer les Takeda et leur offrit sa grande pièce de travail.

— Aménagée, cette chambre conviendra parfaitement pour vous, votre mari et les deux petits. Le plus grand de vos fils sera à l'aise dans l'ancienne chambre du domestique, quant à Akina (elle força la voix), elle partagera celle de Yoko.

Ni Yoko, ni Akina ne relevèrent les yeux en signe d'acceptation, elles se contentèrent de s'enfermer dans un mutisme pesant.

Assistées par Aoki, madame Takeda et Akina firent la navette pour ramener de leur maison disloquée le nécessaire que la fureur des éléments avait épargné.

Seiki descendit au village, où Yoko l'accompagna spontanément. La moitié des habitations étaient éventrées et certains dis-

parus étaient toujours sous les décombres. Ils aidèrent à les dégager et rentrèrent tard dans la journée, fourbus et attristés. Masako avait achevé d'installer ses hôtes imprévus, et madame Takeda grondait les petits qui se chamaillaient. Yoko rejoignit Aoki dans le pavillon du fond. Le moine avait tendu de grandes bâches sur la charpente intacte du toit, et Yoko l'aida à en assurer la fixation.

— En deux jours j'aurai tout réparé. Ce pavillon pourrait abriter provisoirement les Takeda, qu'en penses-tu ?

— Oui, ce serait une bonne solution. Je t'aimerais à remettre la toiture en état, répondit Yoko, tout en se disant intérieurement : Deux nuits à partager ma chambre avec Akina, c'est déjà trop !

Tous se retrouvèrent autour de la grande table basse pour le repas du soir. On avait allumé les bougies dans les grandes lanternes de papier car, le vent ayant couché les poteaux, l'électricité faisait défaut. Le babilage des petits offrit un zeste de joie à la tristesse de cette première soirée durant laquelle Yoko

ne desserra pas les dents.

On se coucha de bonne heure. La journée ayant été éprouvante, chacun aspirait au repos. Yoko gagna sa chambre, que Masako s'était refusée à diviser en deux, comme elle le faisait chaque fois qu'elle y logeait l'une de ses belles-sœurs. Yoko eut beau protester, sa mère estima même que son lit était suffisamment grand pour deux et qu'elle ne voyait pas l'utilité d'en monter un second. Il n'y avait d'ailleurs plus de lit disponible dans la maison. Yoko fulminait, mais dut se plier aux circonstances... Pas





R. Lalique

question d'aller se réfugier au fond du jardin, dans " son " pavillon dont le toit bâché laissait filtrer le vent. Résignée, elle accepta l'humiliation.

Akina s'était couchée la première et avait laissé la chandelle allumée. Yoko se glissa sous la couverture le plus loin possible d'Akina. Celle-ci ne bougea pas.

— Alors tu éteins la bougie ? lança Yoko.

Pas de réponse.

— Ah ! j'ai compris, je dois le faire moi-même !

Joinnant le geste à la parole, elle se retourna vers Akina et tendit le bras au-dessus d'elle pour se saisir de la coupe en verre au fond de laquelle brûlait une large bougie plate. Akina posa affectueusement la main sur le bras de sa rivale. Yoko voulut se dégager, et sa main écrasa la bougie dont la cire fondu se colla à sa paume. Yoko se rejeta en arrière en poussant un cri.

— Espèce d'idiote, je me suis brûlée !

Elle était à genoux au-dessus d'Akina... Libérant soudain sa hargne, elle saisit l'autre à la gorge et serrant le poing sur la cire solidifiée, elle s'apprêta à frapper de toutes ses forces celle qui avait insufflé dans son cœur un tourment inconsolable. Les yeux d'Akina s'agrandirent de peur, mais elle ne fit aucun mouvement pour se défendre. Le poing de Yoko, dévié volontairement au dernier moment, s'abattit sur le côté de l'oreiller et, telle une poupee de chiffon, l'invincible guerrière ninja s'effondra en pleurant sur l'épaule de son amie. Combien de temps, combien de larmes s'écoulèrent... Ce fut Akina qui rompit le silence.

— Si tu le désires, je ne verrai plus Shinji.

— Il t'aime, Akina ! C'est toi qu'il veut épouser... C'est moi qui partirai.

— Partir !... Où ?

— À Tokyo, terminer mes études.

Yoko s'était relevée et poursuivit, le regard

perdu dans le vide :

— Je veux devenir électronicienne... Mon père ne le sait pas... N'en parle pas à Shinji. Et, allégeant sa voix, elle enchaîna :

— Comment va-t-il ? As-tu de ses nouvelles ?

— Sa jambe est cassée en deux endroits mais aucune des fractures n'est ouverte, il s'en remettra... Je ne veux plus qu'il roule sur cette moto... Plus tard, nous achèterons une voiture... (Elle s'arrêta, gênée...) Pardon, Yoko !

Yoko d'un signe lui notifia que cela n'avait plus d'importance et, tournant le dos, elle se recoucha. Akina éteignit la bougie qui s'était ravivée et toutes deux, dans le silence rétabli, cherchèrent, à grand-peine, l'oubli dans le sommeil.

Deux jours plus tard, comme Aoki l'avait programmé, la famille Takeda, dont le père

était revenu de voyage, avait pris possession du petit pavillon. Akina avait fort à faire pour aider sa mère et son père dans la restauration de leur maison. Yoko, rentrant chez elle en fin d'après-midi, fut étonnée de découvrir les parents de Shinji qui conversaient gravement avec les siens dans la salle de séjour. À son entrée tous se turent, l'air gêné. Soudain Seiki rompit résolument le silence :

— Je pense que la franchise envers Yoko serait la meilleure solution... Approche, Yoko, nous avons à te parler.

Elle s'agenouilla en les dévisageant les uns après les autres. Seiki vida son verre et prit la parole :

— Depuis longtemps nous nous étions réjouis à l'idée de rapprocher nos familles par un mariage, mais il se trouve, à notre grand désespoir, que Shinji ne s'estime pas mûr pour assumer cette responsabilité.

— Pas mûr pour moi ! s'exclama Yoko. Mais à point pour Akina.

— Shinji t'en a parlé ? questionna la mère de

*À son entrée
tous se turent,
l'air gêné.*

ce dernier.

— Non, je les ai surpris au moment de l'accident sur le pont.

— Nous nous opposerons à ce mariage !

— N'en faites rien, madame ! Shinji a le droit d'épouser celle qu'il aime et dont il est aimé... Nous en avons parlé avec Akina. Si vous allez contre leur volonté, ils s'épouseront quand même et moi, je perdrai leur amitié. De plus... je vais partir à Tokyo.

— À Tokyo ! s'écria Seiki en se levant d'un bond. Pour y faire quoi ?

— Je veux être électronicienne. Il existe, à Tokyo, une école spécialisée dont les cours accélérés permettent "d'avaler le morceau" en trois ans.

— Mais Tokyo, c'est loin ! protesta Masako.

— Je reviendrais chaque semaine comme d'autres le font dans le village.

— Nous définirons tout cela plus tard, en famille, décida Seiki, signifiant par là que l'entretien était clos.

Les parents de Shinji se levèrent et Seiki les raccompagna vers la sortie. En s'inclinant devant Yoko, le père de Shinji lui fit remarquer :

— Électronicienne, cela mène à quoi ?... À élever ses enfants comme des robots ?

Et il éclata de rire, satisfait de sa boutade.

— Non, à réparer les robots de ses enfants ! lui rétorqua sèchement Yoko.

Le père de Shinji en eut le souffle coupé... Pareille repartie, venue de son fils, l'eût mis en colère, mais que la fille de son voisin lui réponde de cette manière, c'était inconcevable. Il grogna, mais le son s'arrêta dans

ses bajoues, qui s'empourprèrent.

— Je vous prie d'excuser l'insolence de Yoko et de la mettre sur le compte de la déception, soupira Seiki.

Mais l'autre l'arrêta d'un geste en se disant que, tout compte fait, il l'avait échappé belle et que les dieux devaient être remerciés de ne pas lui avoir réservé pareille arrogante comme belle-fille.

Lorsqu'ils furent partis, Seiki sermonna Yoko.

— Tu aurais pu te passer de répondre et puis... qu'est-ce que cette histoire de Tokyo ? Il y a des cours d'électronique qui se donnent bien plus près.

— Pourquoi m'accrocherais-je ici ? Pour contempler le bonheur qui m'était réservé et qu'une autre déguste à ma place ?

Masako s'interposa :

— Laissons la nuit s'écouler sur ce problème, il nous apparaîtra beaucoup plus clair demain.

Ce soir-là, alors qu'elle cherchait le sommeil, Yoko perçut le murmure d'une longue conversation. Seiki et Masako évoquèrent très tard l'éventualité des études à Tokyo.

Le lendemain matin au petit déjeuner, entre deux boulettes de riz, Seiki dit à sa fille :

— Bien que l'idée de te savoir absente durant la semaine nous affecte, nous approuvons ton choix... Mais attention, Yoko, Tokyo est une grande ville et ses néons sont fascinants !

Yoko promit de ne pas y succomber et remercia ses parents avec effusion.



10

Où Yoko découvre une substitution. Elle se souvenait très bien du poids de la perle, que son grand-père avait pesée dans le mois qui avait suivi sa découverte. La balance affichait le double !

Trois nouvelles années s'ajoutèrent aux précédentes et s'écoulèrent, pour Yoko, à un rythme effréné où aucune place ne fut laissée aux loisirs. Dans sa mémoire, elles allaient représenter pour elle un trou nébuleux. Elle "digéra" les cours les uns après les autres et décrocha son diplôme sans chercher le panache, mais en abordant avec une conscience toute particulière les branches qui lui parurent essentielles. De Tokyo, elle ne garda que le souvenir d'un univers de béton où s'entremêlaient les autoroutes. Elle ne contempla les néons de Ginza qu'à travers la vitre du Tokaido qui, filant comme la flèche sur ses rails d'acier, la ramenait vers ses parents et son paradis. Aucune amitié profonde ne vint émailler ce temps d'étude. Dans la jungle implacable de la course à la réussite, chacun vivait pour soi avec l'espoir de surclasser l'autre. Chaque vendredi, elle ralliait l'île du Songe avec la joie du voyageur assoiffé qui, dans le désert, rejoint une oasis. Masako se faisait inlassablement répéter le compte rendu de la semaine et Seiki l'entretenait de ses recherches.

Seiki, géophysicien de formation, avait été, jusqu'alors, chargé de cours à l'une des universités de Kyoto, mais se trouvait soudain confronté à une tâche plus spécifique. Il était l'auteur d'une thèse sur les typhons qui, avec les tremblements de terre, constituaient l'un des fléaux nationaux du Japon.

Il recherchait le moyen d'en prévenir la formation et, par un procédé audacieux, de les détruire. Pour mieux les comprendre, il avait mis au point une machinerie capable de les reproduire en laboratoire. Les implications futures de sa découverte pouvant susciter des convoitises, il s'était vu attribuer des fonds, par les hautes instances du gouvernement, pour mener ses recherches à l'abri de la propriété familiale.

Au pied de la falaise, là où était née l'Écumme de l'Aube, s'éleva bientôt un vaste bâtiment solidement accroché sur ses pieux de béton. Cette construction sur l'eau permettait à Seiki d'aspirer la mer à l'intérieur du laboratoire et de créer des trombes en miniature dont il étudiait la formation et le mouvement en spirale. Quoique Yoko marquât à chaque visite un intérêt grandissant pour les travaux de son père, elle n'y participa jamais.

Yoko nourrissait un rêve inavoué : elle aurait voulu voyager dans le monde, visiter l'Amérique, découvrir l'Europe et, qui sait, s'y installer. Lors de la reconstruction du village rasé par le typhon, une équipe de jeunes Américains en stage dans une entreprise d'Osaka était venue en renfort pour aider au déblaiement des décombres. Elle avait découvert ces "impérialistes au cœur tendre" et s'était attachée à leurs manières simples et à leur liberté d'expression, qui contrastaient étrangement avec les rigides

contraintes de l'éducation japonaise. La perle ?... Elle se portait bien, merci. Yoko la sortait de temps à autre de son écrin pour la contempler et rêver au passé, mais, ne pouvant en faire rejoaillir la féerie, elle redéposait, avec tristesse, le précieux joyau dans sa prison de velours. Son grand-père lui avait bien recommandé de protéger l'éclat de l'Écume de l'Aube des rayons du soleil et avait même précisé malicieusement : – Les perles sont à l'image des jolies femmes : le temps qui passe n'est point favorable à leur éclat et, si l'on n'y prend garde, la plus belle perle du monde finit par perdre son orient.

...

Ce soir-là, Yoko était plus fatiguée que d'habitude. Elle était revenue de Tokyo, après avoir remis son rapport de fin d'études à l'université et elle ne devait plus retourner dans la capitale que pour y récupérer le fruit de ses efforts : son diplôme d'ingénieur technicien en électronique ! Mais voilà, ce n'était pas encore gagné...

D'habitude, lorsqu'elle ouvrait l'écrin, elle évitait de toucher la perle. Elle ne put expliquer la raison qui la poussa, un soir, à la faire rouler au creux de sa main.

Elle eut une sensation étrange : la perle lui parut lourde. Elle la soupesa, ferma les yeux pour mieux s'isoler mentalement avec elle, et confirma son impression : l'Écume de l'Aube avait gagné du poids. C'était étrange, inexplicable... De surprise, elle laissa tomber la petite bille transparente qui roula sur le sol avec un bruit mat, ce qui attisa davantage son étonnement. Jadis, l'ayant laissée choir, Yoko l'avait vue rebondir sur le plancher, avant de la récupérer en vol. Elle ramassa la perle au comportement mystérieux, la replaça à l'abri de l'écrin et, le serrant soigneusement contre elle, elle gagna le pavillon de son grand-père.

La petite balance de précision, qu'Onoué

Tsuno utilisait pour peser les composants vitaminés destinés à ses poissons, était toujours à sa place sur l'étagère. Elle s'en saisit, la posa sur une table, et ajusta l'aiguille sur le zéro. Elle ouvrit l'écrin, en retira l'Écume de l'Aube et la déposa sur le petit plateau. Elle suivit le mouvement du curseur sur la réglette graduée et nota le résultat. Elle se souvenait très bien du poids de la perle, que son grand-père avait pesée dans le mois qui avait suivi sa découverte. La balance affichait le double ! C'était impensable, inconcevable, à moins que... Elle abandonna balance et perle, se précipita vers la falaise, dévala l'escalier où des marches en béton avaient remplacé celles en bois et, par le ponton d'accès, fit irruption dans le laboratoire de son père.

Seiki, qui préparait une expérience, releva les yeux, étonné.

– Que se passe-t-il ? Il y a le feu ?...

– On m'a volé l'Écume de l'Aube et on l'a remplacée par une fausse, s'écria Yoko, livide.

– Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

– Je l'ai pesée, elle a doublé de poids ! C'est impossible !... C'est une autre perle !

– Ah ! Je n'avais pas pensé à cela, s'exclama Seiki, en ajoutant ironiquement : C'est bien une autre perle. La vraie est en sécurité.

– En sécurité ?... Je ne comprends pas...

– C'est simple... J'en avais assez de veiller sur ton trésor, laissé à l'abandon au fond d'un tiroir, à la merci du premier visiteur nocturne... J'en ai donc fait faire une copie et j'ai placé la vraie Écume de l'Aube à l'abri de toute convoitise dans mon coffre blindé.

– Mais c'est ma perle que je veux... pas une copie !

– Qu'à cela ne tienne, on va aller la chercher.

Ils remontèrent tous les deux jusqu'à la

– *On m'a volé
l'Écume de l'Aube
et on l'a remplacée
par une fausse...*

— Tu crois... que l'on aurait ouvert ton coffre et remplacé la vraie perle par une fausse ?

maison et gagnèrent le bureau de Seiki. Celui-ci s'approcha d'un gros coffre gris qui meublait l'un des coins de la pièce et, manipulant la combinaison chiffrée, ouvrit la porte épaisse. Il plongea la main dans le coffre et en retira une petite boîte à bijoux. Yoko l'ouvrit fébrilement... La perle reposait là, sur un fond d'ouate rose. Elle s'en empara délicatement. Celle-là, c'était sa perle... sa vraie perle bleue !

— Mais ! s'exclama Yoko, dont les yeux s'agrandirent de surprise...

— Quoi encore ? protesta Seiki en voyant le regard angoissé de sa fille.

— J'ai la sensation... qu'elle est aussi lourde que l'autre !

— Il suffit de la peser pour te convaincre.

— Je vais chercher la balance de grand-père !

Quelques minutes plus tard, Yoko était de retour avec la balance et l'écrin renfermant la copie. Seiki remarqua qu'elle avait glissé dans sa ceinture un petit carnet jaune tout fripé.

Avec des gestes mesurés, ils pesèrent la vraie perle.

Elle avait le même poids que la fausse.

— Tu vois, c'est que la copie que j'ai fait faire est identique en poids à l'original. C'est sur celui-ci que tu te trompes.

Pour toute réponse, Yoko lui présenta le petit carnet ouvert.

— Lis toi-même ! Voilà le poids que grand-père avait relevé.

— C'est lui qui se sera trompé... Pourtant, je le reconnais, ce n'était pas son habitude. Seiki se mit à tourner en rond.

— Tu trouves comme moi le poids trop élevé, n'est-ce pas ?

— Suffisamment pour insuffler le doute dans mon esprit... Attends, il me vient une idée... Nous allons les faire expertiser.

— Tu crois... que l'on aurait ouvert ton coffre et remplacé la vraie perle par une fausse ?

— Non, c'est impossible, je veux simplement te rassurer sur la qualité de la perle que j'ai placée dans le coffre... Viens ! Descendons au village avec les perles et prends garde à ne pas les mélanger.

Seiki emmena Yoko vers sa voiture (une Toyota d'occasion qu'il s'était offerte un an plus tôt) et, dans un grand nuage de poussière, ils dévalèrent le chemin qui n'avait toujours pas été asphalté.

— Où allons-nous ? demanda Yoko.

— Chez Masami.

— Masami ?... Celui qui a repris la culture de perles de grand-père ?...

— Oui, nul autre que lui ne connaît mieux les perles.

— Quand il va voir l'Écume de l'Aube, il saura que grand-père a réussi et l'existence de cette perle s'étalera au grand jour !

— C'est un risque, mais l'enjeu vaut qu'on le prenne.

• • •

Masami releva les yeux de la loupe binoculaire et tourna son regard navré vers Seiki.

— Je regrette, Seiki San, les deux perles sont fausses ! De la belle imitation, sans plus.

— C'est impossible ! s'écria Seiki, j'ai fait

faire une copie de la vraie, celle que mon père avait enfin réussi à produire.

— Je ne vois qu'une explication : Onoué ne voulait pas décevoir sa petite-fille lui a offert une fausse perle à la place d'une vraie.

— C'est inexact, s'écria Yoko, c'est moi qui ai sorti la perle de l'huître.

— La perle que l'huître avait produite, ou celle que ton grand-père y avait placée à ton insu ?... Je m'excuse, Yoko, je comprends ta peine, mais aucun expert ne s'y laisserait prendre : ces deux perles sont fausses, conclut Masami.

Yoko voulut encore protester, mais Seiki l'en empêcha.

— Masami ne peut s'y tromper, Yoko. J'ai une autre explication : c'est peut-être à Kyoto que se trouve la clé de l'éénigme... Merci de nous avoir consacré votre temps, Masami.

— Croyez bien que j'aurais voulu qu'Onoué réussisse, mais il n'aurait, de toute manière, pas été le seul à y parvenir... J'ai lu, dans un journal, qu'à Hong Kong on avait également exposé une perle transparente comme un diamant, une fausse, probablement, car une perle de ce genre, c'est une utopie...

...

Seiki roulait vers Kyoto sans desserrer les dents. Assise à ses côtés, Yoko avait peine à s'extraire de l'abîme dans lequel les fausses perles l'avaient plongée. Après avoir avalé quelques bouchées en hâte et sans donner trop d'explications à Masako, ils avaient pris la route d'Osaka. Parvenus à Kobe, ils contournèrent le port et laissèrent Osaka sur la droite. À présent, ils n'étaient plus très éloignés de l'ancienne cité impériale de Kyoto.

Seiki avait fait ses études à Kyoto et y avait été chargé de cours. Il connaissait donc très bien la ville et, en particulier, le quartier des joailliers. On lui avait renseigné un spécia-

liste qui exécutait, pour certaines joailleries, des copies de bijoux de valeur qu'elles exposaient sans risque. Cet artisan travaillait parfois sur commande pour de richissimes dames, propriétaires de parures précieuses, qui préféraient suspendre à leur cou une copie, en laissant l'original à l'abri d'un coffre. C'est à lui que Seiki avait confié la perle pour en réaliser une imitation. Il était venu récupérer le travail quelques jours plus tard, certain de ramener chez lui l'Écume de l'Aube et sa parfaite " jumelle ". Après un long périple dans les rues de la ville, Seiki arrêta sa voiture devant une boutique étroite. Le volet était baissé sur la devanture étriquée, et une pancarte y était accrochée... Seiki descendit de la Toyota, s'approcha, lut l'inscription et tourna un visage blême vers Yoko.

— La maison est à louer, l'oiseau s'est envolé...

— Il est peut-être mort ! s'inquiéta Yoko.

Ils s'adressèrent à un commerçant voisin qui, intrigué par leur manège, s'était avancé sur le pas de sa porte.

— Il y avait un magasin de bijoux de fantaisie, l'année dernière, à cet endroit. Savez-vous où a déménagé son propriétaire ?

— Le copiste en bijoux ? Disparu, envolé... Sans payer les factures... Il avait de la famille à Hong Kong, paraît-il. Si vous lui avez confié un travail, c'est loin pour aller le récupérer !

D'autres voisins s'étaient approchés... On murmuraient des " on m'a dit que ", on parlait de traites non payées... de recel de bijoux... Un policier, alerté par l'attroupement, se joignit au groupe et conseilla à Seiki :

— Vous devriez porter plainte, faute de quoi vous risquez de ne jamais être dédommagé... Et encore faudrait-il qu'on le retrouve... Ce genre d'homme tient de l'anguille. Porter plainte pour le vol d'un objet aussi secret...

...une perle
de ce genre,
c'est une utopie...

– Où peut bien être l'Écume de l'Aube, à présent ? Vendue ?
À quelque femme fortunée... Ou...

Seiki finit par balbutier :

– Ce n'est rien, le bijou dont je lui ai demandé une copie était... sans valeur !

– Sans valeur !... Pourquoi en faire une copie, alors ? remarqua le policier en dévisageant Seiki d'un œil soupçonneux...

Seiki comprit qu'il valait mieux s'esquiver avant de devoir trop en dire. Il remercia les commerçants, salua le policier et entraîna Yoko vers la voiture.

Le chemin du retour fut un calvaire. Seiki cherchait en vain les mots pour exprimer à sa fille sa désolation et, voulant se rassurer, il laissa même le doute envahir sa pensée.

– Es-tu sûre que ton grand-père n'a pas, à ton insu, placé une fausse perle dans l'huître ?

– C'est impensable, papa, il ne se souvenait même plus des huîtres que j'avais glissées dans la grotte et puis... il n'aurait pas pu plonger.

– Il aurait pu demander à Aoki de le faire à sa place.

– Aoki aurait refusé de se prêter à cette supercherie !

La nuit était pratiquement tombée lorsqu'ils rejoignirent Masako. Seiki lui exposa leur déconvenue et Yoko s'installa devant son repas sans trouver le courage d'y toucher.

– Où peut bien être l'Écume de l'Aube, à présent ? Vendue ? À quelque femme fortunée... Ou... (Yoko sursauta soudain.) Et si la perle exposée à Hong Kong, dont parlait Masami, et celle de grand-père n'en faisaient qu'une ?

Elle se leva d'un coup.

– Je vais voir Masami... Peut-être n'a-t-il pas tout dit.

Masami, arraché à son téléviseur, fut éton-

né de revoir Yoko. Bien entendu, il se rappelait parfaitement l'article paru dans la presse et mieux, il l'avait découpé et classé parmi d'autres documents ayant trait au commerce des perles. Il fit entrer Yoko dans son bureau, sortit un classeur et se mit à feuilleter toutes les coupures de journaux qu'il contenait. Soudain son visage s'illumina :

– Voilà, c'est même extrait d'un quotidien de Hong Kong : le South China Morning Post... C'est l'un de mes correspondants qui m'a envoyé cet article.

Il tendit la coupure à Yoko.

L'article, en anglais, faisait mention de l'achat par Miss Sau Sin Kwan (la femme d'un riche banquier de Hong Kong) d'une perle exceptionnelle dont la transparence avait motivé une folle dépense. Miss Kwan, précisait le texte, adorait le bleu, le rose et... le cristal.

Son habitation en regorgeait et elle en avait même paré les poignées des portières de ses Rolls-Royce bleues, l'une de rose, l'autre de bleu. Une originale qui s'offrait une personnalité irisée en deux tons. En bas de page, une photo montrait une femme encore jeune, tenant entre ses doigts un écrin ouvert où se devinait un point plus clair. La photo, mal imprimée, n'était pas très nette.

– L'événement date de l'année dernière, remarqua Masami.

Yoko était bouleversée : c'était également l'année dernière que l'artisan en faux bijoux avait disparu dans la nature.

– Puis-je vous emprunter cette coupure pour la montrer à mon père ?

– Tu peux même la garder, je considère que cette information est sans valeur.

Une demi-heure plus tard, Seiki tournait et retournait le morceau de papier jauni entre ses doigts.

— Cela mériterait d'aller vérifier sur place. Malheureusement, la quinzaine qui s'annonce va m'absorber, j'ai un congrès à Tokyo.

— Et si j'y allais seule ? proposa Yoko. Après tout, c'est ma perle.

— Seule ? C'est une folie ! s'exclama Masako.

— Cette femme ne sait peut-être pas que la perle qui lui a été vendue — s'il s'agit de la mienne — m'a été dérobée... Je m'informerais d'abord avant de prétendre la récupérer.

— Hong Kong est une ville dangereuse, renchérit Masako.

— Tu as dit la même chose pour Tokyo et je n'y ai rien vu de dangereux... Et puis, à

Hong Kong, je serai un peu chez moi : ma grand-mère venait de là et j'ai du sang chinois dans les veines.

— Tu ne parles pas le chinois... Comment te feras-tu comprendre ?

— Mais, en anglais !... C'est la langue des affaires, là-bas.

Yoko trouva avec habileté des arguments pour réfuter les objections de ses parents et mit tant de conviction dans sa demande que Seiki et Masako finirent par céder.

Deux jours plus tard, Yoko passait le contrôle de sécurité de l'aéroport d'Osaka et se dirigeait vers l'exit 12 où, majestueux sur ses jambes grêles, l'attendait le 747 des Japan Air Lines qui assurait le vol 701 à destination de Hong Kong.



11

Où la quête de la perle se poursuit à Hong Kong.

L'émotion et l'inquiétude se disputaient le cœur de Yoko.

*Était-ce uniquement sa perle qu'elle venait récupérer en cette ville,
dont le diorama illusoire vibrat devant ses yeux ?*

La voix du chef de cabine, amplifiée par les haut-parleurs, tira Yoko de sa torpeur. L'avion était en approche sur Hong Kong. Yoko releva son siège et abaisse la tablette pour remplir la fiche d'immigration que l'hôtesse lui tendait. Elle dut la rappeler pour lui demander le numéro du vol et, ayant complété et signé le document officiel, elle le glissa dans son passeport. L'ordre d'attacher les ceintures, ponctué d'un tintement, s'illumina au-dessus de chaque siège. Le sifflement des réacteurs s'atténuaient et l'avion perdait progressivement de l'altitude. L'aile droite s'enfonça, découvrant au regard de Yoko l'île de Lantau, que le 747 contournait pour revenir vers l'île et en couper la pointe supérieure. De son siège, accolé à l'un des hublots de droite, Yoko bénéficiait de la plus belle vue que pouvait offrir cet atterrissage spectaculaire. Se poser à Hong Kong tient de la spécialisation et exige du pilote un entraînement préalable.

Le 747, stabilisé de main de maître, accentua sa descente et survola le port de Victoria. Une multitude de cargos s'y trouvaient au mouillage. Accolés à leurs flancs, des élévateurs flottants chargeaient et déchargeaient tout ce que Hong Kong importait pour mieux le réexporter par la suite. L'ordonnance des buildings de Kowloon venait à la rencontre de l'appareil qui s'engagea au-dessus de la ville à la hau-

teur de l'abri anti-typhon de Yo Ma Tei. Yoko pouvait distinguer le trafic dans les rues et y deviner le fourmillement humain. L'avion descendait plus bas, toujours plus bas. Yoko découvrait les bus à deux étages, les taxis rouges au toit argenté et le linge accroché en guirlandes aux fenêtres des appartements dont il colorait la grisaille. Soudain, face au damier orange et blanc peint à même la colline de Man Wah Heights, le géant de métal vira une dernière fois, comme s'il voulait décapiter de l'aile droite les toits trop proches à son goût et, glissant le long du flanc de l'Hôtel Méridien, il plongea vers la piste de l'aéroport, posée sur la mer comme une épée de béton. L'impact, sur le tarmac, fit sursauter Yoko et l'inversion des réacteurs la tira de son siège. Elle dut se retenir aux accoudoirs pour ne pas filer vers l'avant, ayant mal ajusté sa ceinture. Elle jeta un coup d'œil par le hublot : à sa droite, c'était la mer et à l'horizon, la féerie des buildings géants de l'île de Hong Kong... Alors surgirent les jonques à la coque couleur pain brûlé. Yoko venait de mettre le pied en Chine. C'était d'ici qu'était partie sa grand-mère, de cette ville où, parce qu'elle n'était qu'une fille, elle avait été humiliée, vendue et enfin, par chance, "exportée" vers le bonheur. L'émotion et l'inquiétude se disputaient le cœur de Yoko. Était-ce uniquement sa perle qu'elle venait récupérer en cette ville,



Flabouy

*Une multitude de paires d'yeux la dévisageaient...
Des yeux chinois qui semblaient dire :
"On sait ce que tu viens faire ici !"*

dont le diorama illusoire vibrait devant ses yeux ?

L'avion, en fin de piste, pivota vers la gauche et revint vers l'aéroport par la voie latérale de dégagement, pour s'immobiliser enfin à la place qui lui avait été assignée. Le silence remplaça le siflement des réacteurs, les passagers se levèrent et dans les claquements de l'ouverture des casiers à bagages, chacun récupéra son bien.

Les portes s'ouvrirent et, tandis que les rampes d'accès se mettaient en place, une odeur de kérosène brûlé envahit la cabine. Les passagers firent mouvement dans le couloir. Yoko leur emboîta le pas, remercia d'un sourire le personnel de cabine aligné à la porte de sortie et se retrouva, sans transition, en haut de la rampe mobile, sous le soleil plombé de l'après-midi. Un vent chaud lui balaya le visage tandis qu'elle descendait l'escalier. Elle avait quitté l'île du Songe dans les prémisses de l'automne et baignait à présent dans la fin de l'été étouffant de cet extrême sud de la Chine. À l'instant où elle mit le pied sur le sol, elle sentit la chaleur monter le long de ses jambes. Elle avait l'impression de marcher sur un lac de vapeur. L'air conditionné du bus-navette dans lequel elle monta lui restituait un semblant de fraîcheur. Les portes en accordéon se fermèrent et, ballottant les voyageurs, le véhicule les achemina vers le long bâtiment de l'aéroport. Yoko s'incorpora au serpent humain, gravit des escaliers et se retrouva dans l'interminable couloir d'arrivée dont le recouvrement en caoutchouc noir tentait d'étouffer le pas accéléré des passagers, pressés de gagner la meilleure place aux guichets de l'immigration.



Yoko fit la file. Son tour venu, elle franchit la ligne jaune peinte sur le sol et, s'accostant au guichet, présenta son passeport à l'employé. Celui-ci en retira le feuillet qu'elle avait rempli en vol, puis se mit à consulter un gros livre posé à sa gauche. Il s'informa de la durée du séjour de Yoko et de sa nature. Elle répondit : " Une semaine pour le business." Il leva des yeux étonnés, la trouvant probablement bien jeune pour une femme d'affaires. Il appliqua néanmoins, sur une page vierge du passeport, le cachet qui lui donnait droit à trois mois de séjour. Dans la salle des bagages, le carrousel correspondant à son vol lui restituait ses valises.

Elle les chargea sur un chariot, passa la douane sans difficultés et gagna, par la gauche, le hall des arrivées dont les portes translucides glissèrent automatiquement à son approche. Une multitude de paires d'yeux la dévisageaient... Des yeux chinois qui semblaient dire : " On sait ce que tu viens faire ici ! " Mais en traversant le hall, elle constata qu'aucun regard ne l'y suivait. Dans l'air étouffant de l'extérieur, elle poussa son chariot vers l'alignement des taxis et, lorsque l'un d'eux eut avalé ses bagages, elle s'affala sur le siège arrière en lançant : – Holiday Inn, Nathan Road.

Elle ne reçut aucune réponse du chauffeur, mais le taxi démarra aussitôt.

Autour d'elle défilait Kowloon, pointe extrême de la Chine continentale, dont un infime fragment avait été cédé jadis à l'Angleterre pour constituer les nouveaux territoires de Hong Kong. Ce qui la frappa, d'emblée, c'était l'échelonnement en hauteur des vastes buildings. Ceux-ci, toujours plus hauts selon qu'ils étaient plus récents,

La ville lui paraissait encore mystérieusement étrangère, mais, dès demain, les choses sérieuses allaient commencer.

révélaient l'exiguïté des appartements. Yoko, quittant un univers de maisons sans étage, ne pouvait imaginer que l'on puisse se plaire à vivre au trentième d'une tour... Encore, pensa-t-elle, que la vue devait y être formidable !

La voiture s'engagea dans les rues étroites du centre de Tsim Sha Tsui, gagna, par Carnavon Road, la grande artère surpeuplée de Nathan Road et la quitta rapidement pour tourner à gauche dans Mody Road. Longeant le flanc du Holiday Inn, elle pénétra dans l'entrée réservée aux taxis, Yoko paya le chauffeur et rattrapa, dans le hall de l'hôtel, le porteur qui s'était emparé de ses bagages. Elle se dirigea vers la réception et, dominant le bruissement des murmures internationaux, elle s'adressa à l'un des employés :

— L'agence Koshi a retenu une chambre au nom de Yoko Tsuno.

Le réceptionniste vérifia sur l'ordinateur, puis remit à Yoko une clé et un document d'inscription. Quelques minutes plus tard, au milieu d'autres clients, elle s'élevait, par l'ascenseur, jusqu'au douzième étage où se trouvait sa chambre. Celle-ci donnait sur Mody Road, dont les rumeurs lui parvenaient très étouffées. Elle gratifia le porteur d'un pourboire et s'attela au rangement de ses vêtements dans la penderie. Elle était à Hong Kong !

La nuit était venue coiffer de son manteau

opaque ce petit territoire toujours " colonisé " de la géante Chine.

Au-dessus de Yoko, l'entremêlement multicolore des enseignes tissait une toile figée... car, à Hong Kong, pour la sécurité de l'aéroport trop proche, les enseignes lumineuses ne peuvent clignoter. Yoko remonta

Nathan Road et, gagnant le quartier de Temple Street, se fondit dans la foule du marché de nuit. Elle y acheta quelques vêtements pour un prix dérisoire, s'offrit des brochettes de viande aux cuisines ambulantes, puis, rassasiée de senteurs et de bruit, elle regagna nonchalamment l'hôtel. Après un bain apaisant, elle se coucha en espérant le sommeil.

Sous l'effet de la fatigue, l'immensité de la métropole lui apparaissait comme une décevante contrainte. Elle avait fouillé, en vain, l'annuaire téléphonique. Comment donc joindre cette richissime Sau Sin Kwan ? Elle devait être répertoriée sous le nom de son mari et celui-ci, probablement, sous

la référence d'une banque. Des gens de cette importance ont un numéro privé protégé.

Chercher seule n'était pas une solution. L'hôtel possédait un service de relations publiques... Yoko se releva et, par téléphone, s'informa. La préposée avait terminé son service, mais la standardiste, après s'être fait répéter à deux reprises l'objet de sa demande, lui promit une solution pour le



lendemain matin. Si Bouddha le voulait, tout devrait s'enchaîner... Rassurée, elle se recoucha et finit par s'endormir.

Il était dix heures du matin lorsque Yoko, en sortant de la salle de bains, eut l'attention attirée par le petit témoin lumineux qui clignotait sur le panneau de la table de nuit : un message l'attendait à la réception. Elle acheva sa toilette et descendit au plus vite dans le hall. La préposée aux relations extérieures de l'hôtel avait réuni les renseignements demandés. Mieux ! Elle avait téléphoné au secrétaire de madame Sau Sin Kwan et obtenu un rendez-vous dans l'après-midi.

Yoko remercia et remonta à sa chambre, fascinée par le bout de papier qu'elle tenait entre les doigts et sur lequel tremblait, en caractères chinois, l'adresse de la détentrice de la perle suspecte : une villa à Deep Water Bay sur l'île de Hong Kong. Le rendez-vous étant fixé à 14 h 30, Yoko avait tout le temps de s'y préparer et d'étudier dans le moindre détail son scénario.

Une heure plus tard, elle essayait de s'intégrer à la fourmilière chinoise que canalisaient les rues étroites de Tsim Sha Tsui.

Elle s'aventura au cœur du quartier, plus chinois encore, de Mong Kok. La veille, un employé de l'hôtel lui avait renseigné un petit imprimeur qui pouvait lui fournir des cartes de visite en une nuit. Il avait même poussé la gentillesse jusqu'à effectuer la commande à sa place. Yoko venait donc, non sans crainte, chercher les petits cartons qui officialisaient son identité.

La boutique était étroite : un simple corridor flanqué de vitrines plates où se devinait, sous la poussière qui embrumait les vitres, une multitude de cachets gravés sur pierre. Elle se pencha vers le guichet, derrière lequel un vieil homme impassible l'écouta sans réagir. Rien à faire, l'autre ne

comprendait pas un mot de son anglais japonisé. Inspirée, elle s'écria : " Holiday Inn " et, des doigts, dessina le pourtour d'une carte de visite imaginaire.

Elle avait trouvé la formule magique : le vieil homme, pivotant sur sa chaise, s'empara d'un petit paquet posé sur un bureau encombré et le lui tendit en grimaçant un sourire édenté. Elle ouvrit la boîte en carton et s'empara de l'un des rectangles blancs. Une ligne d'anglais, une ligne de chinois, tout cela pour dire : Akina Shimada – journaliste à l'Asahi Shimbun de Tokyo... Suivait l'adresse. Un merveilleux faux pour lequel elle avait été jusqu'à emprunter le prénom de sa rivale de cœur. En lisant sa nouvelle identité, elle frémît de son audace, mais finit par réinsérer la carte entre les autres et s'empressa de payer le vieil homme.

*Si Bouddha
le voulait,
tout devrait
s'enchaîner...*

À sa sortie de l'étroite boutique, la palpitation étouffante de la ville l'enserra dans son étou mouvant. Ce n'était plus le dépliant touristique aux buildings sage-ment rangés en bordure du port de Hong Kong, mais tout ce que les photos, maintes fois contemplées avant son voyage, n'avaient pu lui restituer. Elle avait

beau se dire : " Ma grand-mère a vécu et souffert ici ", elle n'en restait pas moins la Japonaise Yoko Tsuno qui se préparait, sous un faux nom, à tromper une Chinoise dont elle n'avait assurément pas la notoriété. Yoko, au sortir de l'adolescence, se sentait bien fragile en jouant le samouraï venu venger son honneur. Elle aurait tant voulu que tout se déroule comme dans ces feuilletons télévisés où le héros, le plus souvent jeune et très doué, se joue des difficultés en trouvant, comme par hasard, à portée de la main, les éléments indispensables pour dénouer l'éénigme et triompher de ses adversaires. Hélas ! ici, à Hong Kong, elle n'était qu'un point infiniment petit au

elle se prépara à accomplir la mission pour laquelle ses parents avaient déjà investi beaucoup trop d'argent.

centre de l'écran que remplissait une ville implacable contre laquelle elle n'était pas armée. Elle se laissa choir sur l'un des murets qui entouraient un grand arbre rescapé de Nathan Road et resta longtemps ainsi repliée dans sa solitude, en subissant, sans le voir, le trafic qui déferlait. À deux pas d'elle, la bouche de la station de métro de Tsim Sha Tsui vomissait son ruban humain. Beaucoup de jeunes Chinois déambulaient, une enveloppe beige sous le bras : c'étaient des coursiers qui faisaient la navette, entre les différents services de l'empire des affaires, pour porter des documents. Tout était informatisé, codé, fiché, mais le résultat imprimé voyageait par porteur. Cette note amusante sortit Yoko de son trouble, dont elle écarta la brume pessimiste pour se diriger résolument vers son hôtel et la quiétude de sa chambre. Là, dans un univers temporairement sien, elle se prépara à accomplir la mission pour laquelle ses parents avaient déjà investi beaucoup trop d'argent.

Il était treize heures lorsque Yoko glissa les 75 cents obligatoires dans le portillon d'accès au Star Ferry reliant Kowloon à l'île de Hong Kong. Poussant la barre libérée, elle s'infiltra dans la colonne humaine embarquant sur le bateau à deux ponts dont l'arrière était identique à l'avant.

Bientôt, le bateau blanc et vert traînait son sillage crémeux sur l'eau bleue de la baie et, tandis que les buildings de Kowloon s'es-



tompaient, ceux de Central District sortaient de la brume. On aurait dit une multitude de géants menaçants rangés le long de la côte. L'un d'eux, tout cuivré et brillant comme l'or au soleil, attirait spécialement l'attention. Ce n'était pas sans raison que les habitants de Hong Kong l'avaient surnommé "le lingot".

Le ferry accosta, rebondit légèrement contre les énormes piliers de bois proté-

geant la jetée et, inversant le mouvement de ses hélices en vibrant de toute sa coque, s'immobilisa. Sur le bord du quai, des marins s'emparèrent des cordages qui leur avaient été lancés et les enroulèrent sur les champignons métalliques des points d'amarrage. La passerelle se rabattit et le ferry déversa sa marée vivante. Yoko se laissa emporter dans le couloir couvert et se retrouva, les yeux agressés par le soleil, face à la station de taxis. Les taches rouges de quelques pousses-pousse, épargnées sur le large

trottoir, y jetaient une note rétro, qui n'était plus de mise que pour le folklore. Leurs propriétaires, de vieux Chinois osseux, invitaient les touristes à les photographier pour quelques pièces de monnaie. Étrange visage de la Chine moderne où, pour survivre, la pauvreté faisait appel aux erreurs du passé sous le regard d'acier et de verre du building de la Hong Kong and Shanghai Bank qui, fraîchement sorti de terre, témoignait du retour imminent de l'île prodigue à la mère Chine.

Yoko s'infiltra dans la file d'attente des taxis

et, son tour venu, se glissa sur le siège arrière de l'une des multiples voitures rouges au toit d'argent. À peine eut-elle claqué la portière, qu'elle frissonna sous la fraîcheur de l'air conditionné. Elle tendit le papier avec l'adresse au chauffeur qui, l'ayant à peine parcouru des yeux, démarra aussitôt... dans une tout autre direction que celle à laquelle Yoko s'attendait. Elle en fit la remarque, mais l'homme, avec un sourire inébranlable, lui signifia d'un geste qu'il savait où il allait. Elle insista à nouveau, mais l'autre, imperturbable, poursuivit sa route. Yoko en conclut que ce chauffeur était vraiment borné et qu'elle perdait son temps à discuter. Elle se cala dans le fond de son siège et laissa courir son regard à travers la vitre sur l'univers de béton qui les entourait. Le chauffeur finit quand même par s'engager dans une voie latérale. Après avoir traversé plusieurs artères importantes dans lesquelles, sous la voûte des enseignes éteintes, grinçaient les tramways multicolores à deux étages, le taxi se lança à l'assaut des collines intérieures.

Deep Water Bay se situait sur la côte sud de l'île et il fallait traverser celle-ci pour y accéder. On monta les méandres de la route

puis on redescendit les lacets de l'autre versant. Le chauffeur ralentit et s'engagea sur une voie secondaire. Quelques buildings fraîchement bâtis révélaient que ce quartier riche faisait des concessions au populaire pour s'efforcer d'excuser le luxe déplacé des villas qu'il cachait sous un voile de verdure. Le taxi s'arrêta devant une entrée en retrait : la grille métallique était d'une teinte bleu acier. Yoko paya, et le taxi l'abandonna devant l'entrée d'une somptueuse villa dont les toits en terrasses se devinaient à travers le feuillage d'un jardin de rêve.

D'un petit pavillon, à la droite de l'entrée, sortit un gardien. Yoko lui expliqua à trois reprises, mais en vain, qu'elle avait rendez-

vous pour une interview avec madame Sau Sin Kwan. Rien n'y fit, l'autre voulait une carte. Yoko s'exécuta.

Le portier s'était éclipsé et Yoko l'entendit téléphoner. Il s'en revint bientôt et, faisant glisser latéralement la lourde grille, il invita Yoko à pénétrer dans le jardin en lui restituant sa carte de visite. Une tache blanche surgit entre les massifs de verdure... Un domestique s'approchait. Il s'inclina profondément et invita Yoko à le suivre. Au tournant de l'allée, la villa lui apparut outrageusement surchargée. L'architecte avait voulu accentuer l'impression de richesse en utilisant, à profusion, le marbre blanc. La double porte d'entrée débordait de fer forgé et l'on y devinait des motifs empruntés à l'art chinois que le métal avait dénaturés en tentant de leur donner un caractère plus moderne. Un auvent de pier-

re, soutenu par quatre colonnes, ajoutait, par son fronton triangulaire, un aspect théâtral au luxueux habitat.

La villa était vaste et composée de pavillons descendant en escalier vers la mer. Devant une dépendance, un chauffeur nettoyait une Rolls-Royce bleu pâle. La lourde porte ciselée s'ouvrit électriquement et Yoko

pénétra dans la cage dorée. Le pavement du hall d'entrée était bleu, les fauteuils étaient bleus, mais les tentures étaient roses, et, dans le petit salon où l'introduisait le domestique, tout était panaché de rose et de bleu. Son guide la pria d'attendre et disparut en l'abandonnant à cet univers déconcertant.

Yoko fit le tour du salon en évaluant les richesses qu'il renfermait. Tous ces bleus n'étaient pas en harmonie parfaite avec leur voisinage rose. Certains objets, plus portés vers le turquoise, ne s'accordaient pas avec le rose saumoné des tentures. L'audace eût tourné au mauvais goût, si le cristal, qui ourlait le tour des miroirs, ruisselait des

Une tache blanche surgit entre les massifs de verdure...

lustres ou étincelait aux poignées des portes, n'avait fondu ces tons en une symbiose de reflets mêlant l'irréel du lilas et le mystère violacé de l'améthyste.

Une porte s'ouvrit. Yoko ne put détailler d'un premier coup d'œil l'arrivée, car madame Sau Sin Kwan, vêtue de rose, se confondait avec les tentures desquelles elle avait jailli. Yoko s'inclina profondément devant la maîtresse de maison et se releva, surprise de constater qu'un homme l'accompagnait. Il portait un pantalon bleu nuit, mais son veston avait la couleur d'un ciel de printemps et devait se confondre avec la carrosserie de la Rolls.

Il s'adressa à Yoko.

— Je suis le secrétaire de madame Kwan. Le bureau des relations publiques du Holiday Inn nous a fait part de votre désir de réaliser un article sur les collections privées de ma maîtresse. Elle répondra à vos questions, si elle les juge pertinentes, et nous vous laisserons photographier ce que nous estimerons s'y rapporter.

Toutefois, aucune anecdote sur madame Kwan ne pourra être publiée. De plus, nous souhaitons que le texte de votre article nous soit soumis, pour approbation, avant sa parution.

Yoko acquiesça de la tête, madame Kwan la remercia d'un sourire et la visite commença.

Madame Kwan fascinait Yoko. Elle était de taille moyenne et son visage, d'un ovale parfait, laissait transparaître, sous le voile du maquillage, quelques plis aux commissures des lèvres et des paupières. Elle devait avoir la quarantaine, mais rayonnait d'une beauté sereine. Elle avait la grâce du geste, la douceur de la voix et l'assurance de la parole. Lorsque son secrétaire commentait l'objet présenté, elle y ajoutait le détail qu'elle seule connaissait, en s'efforçant d'éveiller la curiosité de sa visiteuse.

— Permettez-moi une question qui, certainement, vous a été posée maintes fois, osa Yoko. D'où vous vient cette passion du bleu et du rose ?

Le secrétaire voulut s'interposer, mais Madame Kwan l'arrêta d'un geste.

— Mon père avait la passion de ces couleurs et, par jeu, offrait à ma mère des objets, des bijoux, des parures où elles dominaient. Lorsqu'il disparut, trop tôt, ma mère ne put se détacher de cet univers. Un jour, lors d'une promenade en mer, je lui ai demandé : " Pourquoi le ciel est-il rose le matin et bleu à midi ? " Elle m'a répondu : " Parce que ton père s'y trouve ! "

Yoko était troublée. Elle était venue pour récupérer une perle qu'on lui avait dérobée et s'était fait de sa détentrice une image toute différente de celle que son hôtesse lui dévoilait en ce moment. De plus, le timbre de sa voix surprenait Yoko : tout ce que madame Kwan décrivait était teinté de tristesse, comme si elle se libérait d'un état d'âme qu'elle aurait voulu cacher mais qui, malgré elle, débordait dans ses propos.

— Voilà bien les gens riches, pensait Yoko, ils ont tout pour être heureux et s'ennuent au milieu des facilités dont ils s'entourent. "

On était passé dans le bureau particulier de madame Kwan. Il ressemblait à une photo sur laquelle on aurait renversé un pot d'aquarelle bleue sur un tapis rose et le soleil, qui riait par la fenêtre, n'arrivait pas à en réchauffer la froideur. La première salle à manger débordait de bleu, la chambre à coucher s'étoirait de rose... Bref, à mesure que la visite avançait, Yoko découvrait toute la palette des bleus et des roses que Dame Nature avait savamment créés et que la passion d'une femme avait rassemblés sous son toit, disons plutôt sous ses toits car, de pavillon en pavillon, on était descendu bien près du niveau de la mer. Yoko se pencha par l'une des fenêtres ouvertes et découvrit la longue jetée où était amarré, au milieu d'embarcations plus petites, un luxueux yacht blanc. Il ne restait plus à visiter que le dernier pavillon du bas, relié aux autres par un couloir couvert. À la surprise de Yoko, madame Kwan déclara :

— Vous avez tout vu, mon enfant, je vous



confie à Yin, mon secrétaire, pour prendre les photos que vous désirez... Mais si vous avez encore quelques questions, vous pouvez me les poser.

Le moment était décisif, Yoko jouait la seule carte qu'elle possédait. C'était un joker, il était transparent et avait la forme d'une perle, mais madame Kwan ne devait pas s'en apercevoir, sinon Yoko perdrat la partie.

— Il est une chose que vous ne m'avez pas montrée, du fait, sans doute, que sa grande valeur vous oblige à la cacher, risqua Yoko.

— Un objet de grande valeur que je ne vous ai pas montré ? s'étonna madame Kwan.

— Oui, mais je m'en voudrais de l'évoquer à moins d'être sûre de ne pas vous offenser...

— Rien ne m'offense, si ce mystère est rose et bleu.

— C'est un article de presse qui a conduit mes pas vers vous : il parlait d'une perle transparente... la seule existant en ce monde, dont vous auriez fait l'acquisition... il y a plus d'un an, je pense.

— La perle diamant ! s'exclama madame Kwan.

— Elle fait partie des bijoux privés de madame Kwan, donc de sa vie intime, protesta le secrétaire.

— J'en conviens, mais alors, pourquoi l'avoir présentée aux journalistes ? renchérit Yoko.

— J'ai commis cette erreur et vous voyez ce qu'elle me coûte, rétorqua madame Kwan en souriant tristement.

— Je comprends, murmura Yoko d'une voix enjôleuse, mais j'avoue être venue avec l'espoir de la contempler... Une perle transparente, c'est un rêve de petite fille.

— De petit garçon aussi, répondit madame Kwan, mais les deux s'accordent.

Et, se redressant vivement vers son secrétaire, elle ordonna :

— Allez chercher la perle, Yin... discrètement.

Le secrétaire s'inclina et sortit. Yoko resta

seule avec madame Kwan.

— Pourrai-je en prendre une photo ? osa-t-elle.

— Oui, mais ici, dans cette pièce... Aurez-vous assez de lumière ?

Yoko fit "oui" de la tête et se mit à déballer son matériel photographique. Elle achevait de visser l'objectif qu'elle avait sélectionné lorsque Yin réapparut.

— Aucune difficulté ? demanda madame Kwan.

Yin répondit en chinois et Yoko ne put comprendre le sens de ses paroles. Le secrétaire déposa l'objet qu'il tenait à la main sur la table en laque noire, à proximité de la fenêtre. C'était une petite boîte ronde, revêtue de soie couleur olive, sur laquelle couraient des motifs géométriques rehaussés de fils d'or. À l'extrémité d'une petite patte, une cheville en ivoire, passée

dans un anneau de tissu, assurait la fermeture du couvercle. Madame Kwan s'approcha, dégagea la pointe d'ivoire et ouvrit la boîte. Tout l'intérieur était tapissé de soie rouge et, sur le fond en forme de cône tronqué, reposait la perle. Yoko, d'émotion, faillit lâcher son appareil photographique. L'Écume de l'Aube était là, devant elle...

SA PERLE, qui contenait toute la vie de son grand-père et les rêves qu'elle avait nourris dans son cœur de petite fille émerveillée. Comme elle restait pétrifiée devant la petite sphère précieuse, madame Kwan s'inquiéta.

— Quelque chose vous contrarie ?

— Non... Euh ! Je réfléchissais au cadrage et à l'éclairage, répondit Yoko en tentant de se ressaisir.

Il lui fallait faire vite, tout allait se jouer dans les secondes qui suivaient. Il était loin, l'enseignement ninja...

La maîtrise de soi face à l'adversaire... Yoko tremblait de frousse... Elle posa son appareil sur le bord de la table et s'accroupit

*— La perle diamant !
s'exclama madame Kwan.*

devant le sac contenant le reste de son matériel. Elle y plongea les deux mains en balbutiant :

— Je... Je vais être obligée de travailler, au plus près, avec des lentilles de rapprochement.

Elle saisit un étui de sa main gauche, tandis que la droite tâtonnait dans une poche intérieure et s'emparait d'une petite bille lisse, si lisse qu'elle faillit glisser de ses doigts quand elle se releva.

Yin ne perdait pas un seul de ses mouvements, mais madame Kwan, restée dans le fond de la pièce, semblait distraite et ne lui prêtait guère d'attention. C'était le moment ou jamais. Yoko ouvrit l'étui, en faisant sauter la pression du fermoir avec l'index gauche et, d'un geste savamment malencontreux, elle éparpilla les lentilles qui roulerent sur la moquette jusque sous les meubles. Yin, dans un réflexe, se précipita pour les récupérer... Madame Kwan se pencha.

À la vitesse de l'éclair, Yoko tendit la main droite vers l'écrin, le pouce et l'index se saisirent de la perle, tandis que les autres doigts s'ouvraient en laissant choir sur le fond écarlate la copie qu'ils maintenaient bloquée au creux de la paume. Elle referma son poing sur le trésor reconquis et, bousculant la table d'un grand coup de hanche, elle tomba à genoux sur le sol en faisant semblant d'aider Yin à récupérer les lentilles. Sa main crispée s'était posée dans son sac, comme pour y chercher appui... Et, écartant les doigts, elle avait libéré l'Écume de l'Aube au milieu des cartouches de films qui en tapissaient le fond. Le secrétaire avait retrouvé les trois lentilles et les tendit à Yoko. Celle-ci, affectant un air contrit, s'excusa en désignant l'écrin dans le coin duquel la fausse perle avait roulé.

— J'ai heurté la table et la perle a sauté de son support. Si vous le permettez, je vais la

remettre en place.

Joignant le geste à la parole, elle saisit entre deux doigts l'imitation et la réajusta au sommet du cône. Sa main tremblait tellement qu'elle éprouva des difficultés à le faire. Madame Kwan la rassura :

— Ne tremblez pas ainsi, mon enfant, elle ne va pas se briser entre vos doigts ! Elle en a déjà vu d'autres.

Yoko s'efforça de se dominer au plus vite. Où était donc passée la sagesse zen ? Elle se concentra sur l'appareil photo, superposa deux lentilles devant l'objectif et régla la distance. Elle s'offrit même l'audace de rapprocher l'écrin pour obtenir un gros plan de la perle ! Elle pressa le déclencheur, le moteur électrique de la caméra photo fit avancer le film et Yoko represa aussitôt. Elle prit une dizaine de clichés, puis, se relevant, elle s'exclama, en feignant la satisfaction :

— C'est parfait, je vous remercie de m'avoir laissée photographier cette merveille !

Madame Kwan fit un signe à son secrétaire qui, s'emparant de l'écrin, le referma et l'emporta hors de la pièce.

— Je pense qu'il serait honnête de rendre hommage au maître en ostréiculture qui a donné naissance à cette perle... D'autant qu'il est japonais, remarqua madame Kwan.

— Oui, bien sûr, cela... intéressera les lecteurs, enchaîna Yoko.

Madame Kwan marqua un temps d'hésitation.

— Je m'avance peut-être trop vite. Car celui qui m'a vendu la perle m'avait demandé de ne pas ébruiter sa provenance..., désirant probablement protéger le secret du greffage... Vous vous en doutez, dans cette œuvre unique, un génie a assisté la nature !

Madame Kwan marchait de long en large, visiblement préoccupée et, lorsque son secrétaire réapparut, elle se précipita vers lui :

Yoko s'efforça de se dominer au plus vite.



T. Lelant.

— Yin, voudriez-vous avoir l'obligeance de téléphoner à monsieur Chu pour savoir si nous pouvons révéler le nom de l'illustre créateur de la perle diamant ? Après tout, je ne comprends pas pourquoi il s'y est opposé jadis. Si cet artiste crée un jour une autre perle du genre, il serait honnête que son acheteur sache qu'il n'en possède pas l'exemplaire unique.

Yoko sentit une sueur froide inonder son dos. Le nom de monsieur Chu ne lui disait rien. Mais il devait être, sans nul doute, de connivence avec le copiste japonais qui, après avoir dérobé la perle, avait émigré vers Hong Kong... À moins que les deux personnes n'en fassent qu'une, sous un nom d'emprunt !

— Je lui téléphonerai de mon bureau, dès que mademoiselle aura pris ses autres photos, répondit le secrétaire.

— Parfait ! conclut madame Kwan en tenant la main à Yoko. Il me reste à vous souhaiter beaucoup d'inspiration pour votre article et un succès mérité auprès de vos lecteurs, mademoiselle... ? Excusez ma pauvre mémoire, j'ai oublié votre nom.

— Ts... Euh !... Shimada... Akina Shimada, rectifia Yoko, en blêmissant d'avoir failli se trahir.

Madame Kwan prit congé avec un dernier signe de tête et, abandonnant Yoko à la bonne volonté de son secrétaire, elle sortit par la porte que Yin avait empruntée pour aller chercher et reconduire la perle.

— Elle va probablement vérifier si l'autre a bien remis l'écrin en place... Pourvu qu'elle ne s'aperçoive de rien, pensa Yoko.

• • •

Guidée par Yin, Yoko refit le parcours en sens inverse, prenant, par-ci par-là, quelques photos d'objets précieux et de tableaux auxquels elle faisait mine de s'intéresser. Une crainte indescriptible la gagnait à mesure qu'ils remontaient vers le pavillon supérieur. Lorsqu'ils furent dans le bureau, où on l'avait introduite à son arrivée, le secrétaire de madame Kwan se dirigea vers le téléphone. Yoko sentit ses jambes l'abandonner et se dérober sous elle. Tandis qu'elle se rattrapait, de justesse, en prenant appui sur un meuble, Yin compulsait un répertoire. Il forma un numéro et engagea une conversation rapide en chinois. Visiblement contrarié, le secrétaire ne tarda pas à raccrocher le combiné.

— Monsieur Chu ne sera de retour que dans l'après-midi, je vous rappellerai à votre hôtel. Pouvez-vous me laisser votre numéro de chambre ?

— Je serai peut-être absente, répondit Yoko dans un soupir évasif.

— Alors, je leur demanderai de vous communiquer mon message... En avez-vous terminé avec les photos ?

— Oui, je vous remercie de votre obligeance, dont je vais encore abuser : pouvez-vous m'appeler un taxi ?...

— Mais volontiers !

Et il s'empara à nouveau du téléphone.



12

Où tout paraît perdu.

*Yin sourit, il avait l'air assez amusé de l'aventure et de tenir,
au bout des doigts, le destin de cette petite Japonaise.*

La lourde grille de la porte d'entrée se referma et Yoko plongea dans le taxi qui démarra aussitôt.

— Star Ferry, lança-t-elle au chauffeur.

Tandis que le taxi se lovait dans les courbes de la route dévalant vers Hong Kong Central, Yoko, fébrilement, avait ouvert son sac. Elle en retira appareil, flash, accessoires et, de plus en plus nerveuse, les rouleaux de film. Mais où donc était passée l'Écume de l'Aube ? Yoko sentait l'angoisse la gagner. Ah ! enfin ! là, dans le repli du tissu... Elle sortit délicatement la perle et l'examina derrière le dos du chauffeur, avant de la glisser dans une pochette de soie qu'elle replaça dans l'un des soufflets intérieurs du sac. Puis elle y rangea le matériel qu'elle en avait extrait, tira les fermetures éclair et passant son bras sous la bandoulière, elle se détendit en soupirant sur son siège et fixa son attention sur les décisions à prendre.

Elle croyait entendre résonner les ricanements de la fatalité, désireuse d'une revanche. Il lui fallait quitter Hong Kong au plus vite, car, lorsque le secrétaire de madame Kwan établirait le contact avec monsieur Chu, ce dernier aurait la puce à l'oreille et les ennuis déferleraient en cascade. Elle avait prévu cette éventualité, mais il était plus prudent de la contourner que d'y faire face.

Elle ignora temporairement le ferry et se

dirigea vers le building de la Swire House, au rez-de-chaussée duquel se situaient les bureaux de réservation de la Cathay Pacific, compagnie aérienne de Hong Kong. Son billet sur les Japan Air Lines ne portait pas de date de retour, mais, pour échapper à ces lieux devenus dangereux pour elle, il était impératif de brouiller les pistes en utilisant une autre compagnie. Elle fit la file au guichet et, son tour venu, informa l'employée, vêtue de rouge et blanc, de son désir de regagner Osaka par le premier vol disponible.

L'employée pianota la demande sur le clavier de son terminal et la réponse s'afficha sur l'écran : il y avait une place disponible sur le vol CX 450 de dix-sept heures. Yoko accepta la réservation, l'employée l'enregistra, puis lui demanda sa carte de crédit et établit le billet.

Dix minutes plus tard, le ferry en direction de Kowloon emmenait une passagère écrasée d'angoisse : Yoko, serrant contre elle son précieux sac, jetait des regards furtifs et inquisiteurs sur les visages qui l'entouraient. Elle avait l'impression que tout le monde lisait dans ses yeux et que l'un de ces fantômes silencieux allait se lever pour l'empêcher de regagner le Japon. Hong Kong devenait un monstre tentaculaire prêt à la dévorer.

C'est au pas de course qu'elle s'infiltre dans Nathan Road et regagna, en se heurtant à

la multitude, le hall du Holiday Inn. En recevant sa clé, elle demanda si quelqu'un avait laissé un message... La réponse fut négative. Elle s'engouffra dans l'ascenseur, qui avalait les étages trop lentement à son gré, et fit irruption dans sa chambre. Elle entassa ses vêtements, sans les plier, dans sa valise, ferma les serrures et boucla autour la courroie de sécurité.

Restait la perle... pour laquelle elle se préparait à appliquer la seconde partie du plan qu'elle avait minutieusement répété, avant son départ, avec Aoki. À l'aide d'un tournevis qu'elle avait déposé sur la tablette de nuit, elle détacha, à la base de la valise, l'une des plaques où s'accrochaient les roulettes. Elle enroba l'Écume de l'Aube de papier de soie et la glissa dans le logement ainsi dégagé : la perle y avait suffisamment d'espace pour ne pas être écrasée. La cachette paraissait sûre... et pourtant, un doute figea la continuité de son geste... Si on l'arrêtait, elle avait espoir qu'on la fouillerait tout d'abord... Mais si au contraire...

NON ! C'était à l'envers qu'il fallait procéder ! Fébrilement, elle retira de sa cachette la boulette de papier, en libéra la perle et la posa sur le couvre-lit où elle se mit à briller comme un point insolite. Elle enleva le diadème d'écaillle, incrusté dans ses cheveux et, l'ayant retourné, mit au jour la seconde copie de l'Écume de l'Aube qu'elle avait amenée avec elle du Japon. Elle dégagea la copie du ruban adhésif qui la maintenait contre le diadème et l'emballa dans le papier fripé, puis glissa ce joyau sans valeur sous la roulette qu'elle revissa. Il ne lui restait plus qu'à replacer sous le diadème la vraie perle et à l'y maintenir par la toile adhésive... Elle pressa bien les bords de la petite prison autocollante, réajusta la demi-lune d'écaillle sur sa tête, puis fit un dernier examen de la chambre. Rassurée, elle appela un porteur.

Dans le hall, elle expliqua au caissier qu'elle était rappelée d'urgence au Japon et annulait la réservation des nuits suivantes. La note d'hôtel sortit de l'ordinateur, Yoko signa le coupon de paiement, récupéra sa carte de crédit et, sans perdre une seconde, gagna la porte menant à l'esplanade d'arrivée des taxis, où elle hélta une voiture qui venait d'amener des clients.

Une demi-heure plus tard, dans le hall des départs de l'aéroport de Kai Tak, Yoko, traînant sa valise, cherchait désespérément le guichet d'embarquement du vol CX 450. On lui notifia qu'il était trop tôt et qu'elle devait se représenter dans une heure. Une heure à attendre... dans ce hall, rempli de voyageurs... Elle avait l'impression de constituer une proie sur laquelle allait s'abattre un filet. Il était imprudent de res-

ter ainsi, à découvert, en manifestant sa nervosité à tout venant. Elle traversa le hall sur toute sa longueur et, contournant les guichets des services du téléphone, elle se dirigea vers le snack. Elle se fit servir un sandwich et une tasse de thé mais ne grignota que du bout des lèvres, tout en avalant le liquide avec difficulté, tant elle avait l'estomac noué.

Le vide du temps se comblait avec une lenteur écrasante, alors qu'enversement, une foule de pensées négatives l'envahissaient et la déstabilisaient de plus en plus. Elle interrogea sa montre, paya la serveuse puis, remorquant à nouveau sa valise d'un air faussement dégagé, elle retourna au guichet d'enregistrement. Il était ouvert... Elle sortait son billet de son sac et s'apprêtait à poser sa valise sur le ruban transporteur lorsqu'une poigne de fer lui agrippa le bras, et une voix chaude lui souffla à l'oreille :

— Vous partez sans les renseignements que vous attendiez, Miss Tsuno ?...
Yoko fit volte-face et lâcha sa valise... Le secrétaire de madame Kwan se dressait

*Yoko
fit volte-face
et lâcha
sa valise...*

— *Chez madame Kwan ! Elle sera heureuse de vous revoir... vous et vos bagages, bien sûr !*

devant elle, tandis qu'à l'écart, le chauffeur – un homme capable de l'écraser entre ses mains – se tenait prêt à intervenir.

— Nous pourrions utiliser une plainte officielle, voire la force, mais si vous acceptez de nous suivre de votre plein gré, il ne vous arrivera rien de fâcheux.

— Vous suivre où ? demanda Yoko d'une voix qui tremblait.

— Chez madame Kwan ! Elle sera heureuse de vous revoir... vous et vos bagages, bien sûr !

Que faire ?... Toute la science de l'aïkido ou du judo ne lui apporterait qu'un court répit... Elle se sentait capable de mettre Yin hors de combat et d'échapper au chauffeur, mais, dans ce hall surpeuplé et sévèrement surveillé, elle aurait aussitôt la police de l'aéroport à ses trousses... Yin renouvela sa demande. Yoko opina de la tête et suivit le secrétaire. Le chauffeur s'était emparé de sa valise et fermait la marche. Ils franchirent les portes vitrées automatiques... La Rolls bleu pâle, comme un animal aux aguets, les attendait. Yoko fut poussée énergiquement à l'arrière..., le chauffeur jeta la valise dans le coffre, s'installa au volant et démarra.

Engoncée dans son siège, à côté du secrétaire de Madame Kwan, Yoko ne desserrait pas les dents. La voiture traversait les quartiers populaires de Hung Hom, dont les buildings noircis par le temps semblaient ricaner à l'idée d'avoir récupéré leur proie.

La Rolls s'engagea sur l'une des bretelles de l'autoroute urbaine, puis plongea vers l'entrée du tunnel routier qui, passant sous l'eau bleue du port de Victoria, reliait Kowloon à l'île de Hong Kong. Lorsqu'ils débouchèrent à Causeway Bay, Yoko battit des paupières sous la lumière du soleil retrouvé. Après avoir patienté dans de multiples embouteillages, on gagna, par la Vallée Heureuse, Deep Water Bay.

— Co... Comment avez-vous découvert mon vrai nom ? risqua Yoko.

Yin sourit, il avait l'air assez amusé de l'aventure et de tenir, au bout des doigts, le destin de cette petite Japonaise.

— Fort simplement : après votre départ, nous avons reçu la visite de monsieur Chu qui, averti par son employé, avait choisi de nous honorer de sa présence. Dès l'instant où nous lui avons parlé de votre reportage, il nous a paru inquiet. Il s'est fait présenter la perle dia-

mant, l'a examinée et est devenu blême. D'une voix qui tremblait, il s'est informé de vous et du nom de l'hôtel où vous étiez descendue. Puis, sous un prétexte futile, il s'est éclipsé, nous laissant, madame Kwan et moi, tout décontenancés. Un mystère nimbait la perle et, envahi de doutes, j'ai téléphoné au Holiday Inn, afin de vous en entretenir avant votre départ. Il ne s'y trouvait aucune Japonaise du nom d'Akina Shimada. Par contre, une certaine Yoko Tsuno, correspondant parfaitement au



signalement de l'inconnue, venait de quitter précipitamment l'hôtel pour rejoindre l'aéroport et le Japon. Il ne me restait plus qu'à vous intercepter avant votre envol.

— Monsieur Chu n'a rien dit d'autre sur la perle ?

— Non. Mais vous allez nous en apprendre plus...

Le reste du voyage fut rapide. Yoko entraîna dans un brouillard la porte de la propriété de madame Kwan glisser silencieusement sur ses rails, et lorsque Yin l'invita à quitter la voiture devant le perron, elle eut l'impression de sortir d'un cauchemar pour entrer dans un autre. Le secrétaire, d'une poigne ferme, l'emmena d'une traite jusqu'au pavillon inférieur où elle avait pris les photos de la perle. Yoko était revenue à la case départ, mais, cette fois, ce n'était plus à elle de jeter les dés.

La porte donnant sur le pavillon de l'habitat, que Yoko n'avait pu visiter, s'ouvrit doucement et madame Kwan surgit dans l'encadrement. Elle avait changé de robe et s'était vêtue de noir. Son regard en avait fait autant. Il s'arrêta, interrogatif, sur Yoko. Madame Kwan plissa l'amande de ses yeux et lança d'une voix sèche :

— Je ne vous poserai qu'une question et de votre réponse dépend votre liberté... Que dirait un expert si je lui faisais examiner la perle que je possède ?

— Que... Qu'elle est fausse... Je vous ai dérobé la vraie perle et je l'ai remplacée... par une copie, balbutia Yoko en courbant davantage la tête.

— Je vous ai ouvert la porte de ma maison avec confiance et je vous ai aidée avec ténacité, mais le ver était dans le fruit et j'y ai mordu avec naïveté. Qu'avez-vous fait de la perle ?... La vraie, bien sûr ! siffla ironiquement Madame Kwan.

Yoko inspecta le sol autour d'elle.

— Ma valise ? demanda-t-elle.

Yin la ramena aussitôt et chercha à en déboucler la sangle. Yoko l'arrêta.

— Il est inutile d'ouvrir, elle est cachée sous l'une des roulettes.

Yin retourna la valise et essaya d'enlever la première roulette qu'il saisit.

— L'autre... Il faut dévisser la plaque avec un tournevis...

— Un tournevis ! ordonna Yin au chauffeur.

Quelques minutes plus tard, la plaque dévissée dévoilait la cachette et le secrétaire, s'emparant de la boulette de papier de soie, en faisait jaillir l'Écume de l'Aube... du moins sa seconde copie... Il la porta à ses yeux, l'examina soigneusement à la lumière et, triomphant, déclara :

— Elle est intacte, Madame !

Madame Kwan s'approcha de Yoko et ouvrit son poing droit, qu'elle avait tenu fermé jusqu'alors, dévoilant une petite bille transparente qu'elle tendit à Yoko en accompagnant son geste d'une remarque narquoise :

— Je vous rends la vôtre. Ainsi vous ne retourerez pas les mains vides.

La réaction de Yoko fut vive. Elle laissa tomber la fausse perle sur le sol et l'écrasa d'un coup de talon... Sans succès, car la copie s'enfonça dans l'épaisseur de la moquette.

— Quelle colère, mon enfant ! s'écria madame Kwan.

Yin se baissa et récupéra la petite sphère de verre, craignant sans doute que Yoko ne renouvelle sa tentative.

— Si vous n'en voulez pas, je la garde... en souvenir, ajouta-t-il, amusé.

Madame Kwan passait et repassait devant Yoko, transformée en statue, le regard figé sur un imaginaire horizon.

— Seriez-vous devenue muette ? N'avez-vous rien à me dire ?... Par exemple, ce que vous comptiez faire de la perle.

— Allez-vous me livrer à la police ?

*— Quelle colère,
mon enfant !
s'écria
madame Kwan.*

– Cela dépend de ce qui se passera demain matin, car ce soir, je suis trop lasse pour en décider.

– Pourquoi demain matin ?... murmura Yoko, inquiète.

– Parce que je désire vous confronter à monsieur Chu qui, ce soir, est introuvable... Il est étrange que lui, un spécialiste en perles, ne se soit pas aperçu que celle que je lui ai présentée, il y a deux heures à peine, n'était qu'une copie !...

S'adressant à Yin, elle lui ordonna :

– Trouvez-moi monsieur Chu coûte que coûte ou, à défaut, convoquez un expert pour demain matin.

Yoko sentit une sueur glacée perler le long de sa colonne vertébrale.

– ... Car je veux être certaine que c'est vraiment la perle diamant que vous m'avez restituée, enchaîna madame Kwan qui, toisant Yoko d'un regard méprisant, conclut : Vous devez être exténuée par une si mauvaise action, il serait sage de vous reposer.

Et, se tournant à nouveau vers Yin :

– Conduisez cette petite voleuse à sa chambre, et veillez à ce qu'elle ne puisse en sortir mais... n'y manque de rien... Moi, je vais remettre la perle à sa place... avant que son absence ne soit remarquée.

Le secrétaire fit signe à Yoko de le suivre et celle-ci, écrasée par la honte de l'échec, s'exécuta.

...

La chambre était située dans le soubassement du pavillon. Yoko s'en étonna et demanda à Yin :

– C'est un cachot ?

– Non, une pièce où dort, de temps à autre, un chauffeur supplémentaire auquel nous

faisons appel lorsque madame Kwan donne des réceptions. Si elle n'a pas de fenêtre, en revanche, il y fait calme et vous passerez, je n'en doute pas, une nuit méditative et reposante. Je vais vous faire servir un repas. Yoko inspecta la pièce : à part le lit en fer et sa literie, le mobilier se résumait à une grosse armoire métallique et une chaise plantée devant une table en bois. Le chauffeur y poussa la valise de Yoko ; l'attache de la roulette manquante racla le sol. Les hommes sortirent, la clé tourna dans la serrure. Yoko était prisonnière de son audace. Elle porta la main à son diadème : elle avait sauvé l'Écume de l'Aube et, mieux, l'avait gardée au plus près d'elle, mais comment la sortir de cet endroit maudit ? La porte était solide, la serrure compliquée et le temps lui faisait défaut car, demain matin, l'expert demandé dévoilerait la seconde supercherie. Elle n'entrevoit plus qu'une solution : avouer la vérité à madame Kwan et espérer sa compréhension.

Elle toucha à peine au repas qui lui avait été apporté. Cependant, madame Kwan avait donné des ordres pour que les mets soient de qualité. Yoko se coucha sur le lit et rabattit sur elle la couverture qui sentait la cigarette froide. Elle éteignit la petite lampe à sa droite et tenta de trouver le sommeil. Ses nerfs étaient trop à vif et un bourdonnement continu lui emplissait les oreilles. Pour parfaire ce tableau dissonant, un tac-tac régulier tombait du plafond.

– Qu'est-ce donc que ce bruit ? se murmura Yoko en rallumant.

Elle découvrit alors ce qu'une inspection rapide ne lui avait pas révélé : deux gros tuyaux de chauffage, accrochés au plafond.

chantaient sous l'effet de la dilatation. Ils traversaient la pièce dans toute sa longueur et disparaissaient dans le mur à travers une grille de protection. Yoko se leva, amena la chaise sous la grille et, se haussant sur la pointe des pieds, examina ce qui se trouvait derrière : il y avait là un long conduit dans lequel elle pourrait se glisser, qui menait peut-être à une autre cave. L'encadrement de la grille était mal fixé. Quand elle tira dessus, il se déboita et le tout tomba sur le sol en faisant grand tapage. Yoko se tint immobile, l'oreille tendue : rien ne bougea, personne ne vint. Par contre, elle perçut, venant du fond du boyau obscur, les sons étouffés d'une mélodie chinoise qu'un orchestre invisible dispersait comme une tentation issue d'un rêve. Yoko se décida et, s'accrochant à la tuyauterie, se hissa dans le boyau. Elle y progressa en rampant : c'était plus long que prévu et il y avait un coude derrière lequel la lumière de la cave qu'elle venait d'abandonner ne lui parvenait plus.

Soudain, sa main droite rencontra le vide... Elle était au bout du conduit, dont les extrémités devaient être similaires, si ce n'était que celle-ci ne possédait pas de grille... Il se trouvait sans doute, là-devant, une autre cave dont elle ne voyait rien. La musique se faisait de plus en plus perceptible... Elle se tint aux tuyaux et, lorsque ses pieds libérés se balancèrent dans le vide, Yoko se laissa choir. Elle tomba avec un pied sur une caisse et, déséquilibrée, roula sur le sol. Elle se releva, tâtonna, puis fit l'inventaire de la pièce. Sur sa droite, elle devinait un vieux tapis, des meubles entassés pêle-mêle et beaucoup de

caisses... C'était de l'autre côté qu'il fallait chercher.

Elle traversa la cave, les bras tendus comme une somnambule et toucha le mur opposé. Une armoire aux portes disjointes... des planches... enfin, l'encadrement d'une porte sous laquelle filtrait une infime lueur. Elle glissa la main le long du panneau de bois, trouva la poignée et l'abaissa. La porte lui résista, mais s'ouvrit lorsque Yoko s'aperçut qu'elle devait pousser et non tirer !

Elle déboucha dans un couloir pauvrement éclairé... Un escalier tournant s'y amorçait. À son sommet, elle se heurta à une nouvelle porte, qu'elle poussa prudemment... La musique s'AMPLIFIA davantage. Yoko passa la tête dans l'entrebattement en laissant échapper un cri, tant la décoration des lieux lui parut surprenante. Elle se trouvait dans une petite pièce encombrée de plantes artificielles et d'animaux empaillés représentant une jungle en miniature. Des éclairages indirects jouaient avec le feuillage en matière plastique. On se serait cru dans un décor de film.

L'étonnement de Yoko s'accrut lorsque, pénétrant dans la pièce voisine, elle se vit, d'un coup, plongée dans une ambiance digne d'un western. Rien n'y manquait : de la charrette des pionniers au bivouac... le tout sur un diorama mural représentant un paysage rocheux typique de la Grande Prairie. Soudain, un fait qui lui avait échappé lui sauta aux yeux : ce décor était en réduction, comme s'il avait été conçu pour des nains.



Yoko traversa ce " Far West " et franchit la porte, découpée dans un soleil couchant, pour se retrouver dans un large corridor tapissé de velours gris. Plusieurs portes donnaient sur ce passage : la mélodie chinoise semblait provenir de la plus éloignée. Le fond du couloir était percé d'une fenêtre protégée par de solides barreaux... Elle glissa un regard à l'extérieur... La mer, toute proche, brillait sous la lune. Yoko se trouvait dans le dernier des pavillons de la propriété de madame Kwan..., celui qu'on ne lui avait pas fait visiter et d'où l'on avait extrait la perle pour la lui présenter. La musique s'arrêta, mais une autre mélodie s'élança aussitôt. Yoko fit tourner doucement la poignée de la porte grise rehaussée de filets d'or et appuya... La musique l'enveloppa et, en une fraction de seconde, elle se trouva transportée dans l'ancienne Chine impériale, avec ses décorations chargées, où le rouge et l'or encadraient les verts céladon des boiseries.

Rien ne bougeait dans la pièce. Yoko, rassurée, s'y avança. La musique venait d'une petite chaîne hi-fi, qui contrastait avec l'aspect ancien du reste de la chambre. Elle s'engagea dans la partie la plus sombre. On y devinait une alcôve occupée par un grand lit sculpté, couvert de coussins multicolores cachant à demi la forme enroulée dont ils abritaient le sommeil. Yoko aurait pu s'attendre à y voir une princesse, comme dans tout bon film du genre, mais, en y regardant mieux, elle ne découvrit qu'un petit garçon. Elle se pencha trop et posa la main sur le dormeur qui ouvrit les yeux. Tous deux, à l'unisson, poussèrent un cri de surprise, aussi étonnés l'un que l'autre. Yoko fit un pas en arrière et heurta un objet qui se déroba. Elle voulut s'y accrocher, mais le

support se déplaça avec son geste et, déséquilibrée, elle tomba sur un gros coussin qui émit un soupir. C'est alors qu'elle vit la grande roue à rayons. L'objet, qu'elle avait heurté sans pouvoir le définir, était une chaise roulante...

Le petit garçon avait ramené sur lui la couverture et la dévisageait avec angoisse. Yoko comprit : ces décors, cet enchantement, c'était pour lui... et, probablement, pour alléger l'infirmité dont elle venait de percer le secret. Elle sentit un malaise l'envelopper : elle n'avait pas le droit d'être là, d'effrayer un enfant que le destin avait disgracié. De sa voix la plus douce, elle murmura en anglais :

– Ne crains rien, je suis une amie. Inspirée, elle enchaîna : Je suis l'une des filles de l'océan et, à la demande de la déesse Tin Hau, je suis venue te raconter, si tu le veux, une histoire.

– Tu n'es pas habillée comme les déesses ! remarqua le petit garçon.

– Si je l'étais, je ne pourrais pas voyager dans Hong Kong sans me faire remarquer et parvenir auprès des petits amis que j'ai charge de distraire.

– Elles sont jolies, au moins, tes histoires ? demanda l'enfant d'une voix encore craintive.

– Oui ! J'en connais une merveilleuse... Celle de la perle diamant.

– Il n'y a qu'une perle diamant, la mienne ! Alors, comment peux-tu connaître l'histoire d'une autre ?

– Mais c'est l'histoire de ta perle que je connais et que, j'en suis sûre, tu ignores, car on a dû te raconter à son sujet des choses totalement fausses.

– Maman l'a achetée à un homme savant qui n'a réussi à en faire qu'une seule et elle



R. Leloup.

est à moi ! insista l'enfant.

Intrigué, il ajouta néanmoins une question :
— C'est vraiment une autre histoire que tu connais ?

— Oui, une tout autre histoire. Veux-tu que je te la raconte ?

Le petit garçon hésita puis fit "oui" de la tête et se cala dans ses coussins. Yoko s'agenouilla à côté du lit, de manière à surveiller la porte d'entrée et, concentrant en elle son imaginaire, elle fouilla dans les légendes que son grand-père lui avait contées, pour en extraire la trame de sa fable. Elle sourit à l'enfant et demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Wai !

— C'est un joli nom...

Yoko fit une pause et commença son récit...

— Il était une fois, dans une île du Japon, une petite Princesse qui s'ennuyait. L'Empereur, son père, et l'Impératrice, sa mère, avaient tant à faire pour gérer leur royaume et satisfaire leurs sujets, qu'elle devait, pour vaincre sa solitude, s'inventer des jeux où elle tenait tous les rôles. Un jour qu'elle se promenait sur le rivage, elle découvrit un merveilleux poisson doré, échoué parmi les pierres. Il tentait en vain de

regagner la mer que la marée descendante avait mise hors de sa portée. La Princesse se saisit du poisson qui frétillait avec faiblesse et le serra sur son cœur en murmurant :

— A-t-on idée d'être aussi imprudent ? Je vais te remettre dans l'eau tiède.

Et, joignant le geste à la parole, elle descendit de quelques pas pour plonger le poisson dans l'eau miroitante. Il se mit à battre des nageoires en glissant d'abord tout doucement, puis en décrivant, de plus en plus vite, de grands cercles qui transformèrent l'eau en un vaste tourbillon. Soudain, une trombe se forma, puis éclata, pour dévoiler, cachée en son centre, une femme d'une

suprême beauté. Elle était toute d'or vêtue, sa peau était plus blanche que l'écume de la mer et ses cheveux avaient la couleur des algues noires. Elle s'adressa à la petite Princesse qui tremblait de frayeur :

— Je suis Tin Hau, la déesse de la mer, et je m'étais déguisée en poisson d'or pour venir observer les hommes de plus près. Je me suis fait surprendre par la marée descendante et, si tu n'étais pas venue, je me serais desséchée au soleil sur les pierres. Je veux te récompenser. Qu'aimerais-tu recevoir ? La petite Princesse avait déjà tout ce que l'on pouvait rêver de posséder et plus rien ne la passionnait, si ce n'était la chanson du vent, le murmure de la mer ou l'éclat du soleil couchant, mais tout cela lui était offert par la nature, à chaque renouveau du jour.

Elle allait hausser les épaules, ne sachant que dire, quand, tout à coup, l'idée lui vint :

— Je voudrais une perle diamant ! Mon grand-père m'en a promis une, mais il n'arrive pas à lui donner sa transparence.

Tin Hau plongea dans l'océan et en ressortit aussitôt, toute ruisselante.

— Ouvre ta main ! ordonna la déesse.

La Princesse s'exécuta et tendit sa main droite, paume ouverte.

Tin Hau y déposa un minuscule écrin constitué de deux coquillages d'or. La princesse l'ouvrit et fut stupéfaite de le trouver vide.

— Où est la perle ? demanda-t-elle.

— Cet écrin contient un morceau de coquillage magique que ton grand-père devra greffer dans une huître vigoureuse. C'est celle-ci qui donnera une perle transparente... Pour autant, ajouta-t-elle, que tu prennes bien soin de l'huître et que tu la protèges de ses ennemis.

La Princesse rapprocha l'écrin de ses yeux et découvrit le fragment de coquillage... Il était minuscule. Avec précaution, elle

— *Comment
t'appelles-tu ?*
— *Wai !*
— *C'est un joli nom...*

referma le couvercle sur son précieux contenu.

— Encore un détail, murmura Tin Hau, tu ne devras jamais te séparer de la perle. Gare à toi si tu la donnes ou si tu la vends, car, dès l'instant où la perle ne sera plus en ta possession, tu te transformeras en poisson !

La Princesse signifia de la tête qu'elle avait bien compris l'avertissement et promit de veiller sur la perle.

Tin Hau s'enfonça dans la mer puis, se métamorphosant en un trait lumineux, fila sous l'eau vers l'horizon lointain.

La Princesse gagna par les escaliers de marbre blanc le palais où vivait son grand-père. Celui-ci était un grand magicien et avait déjà fait beaucoup de prouesses pour offrir à sa petite-fille les merveilles qu'elle réclamait. Néanmoins, il avait toujours échoué avec la perle diamant. Aussi, lorsque sa petite Princesse lui transmit l'écrin et les conseils de Tin Hau, il resta sceptique quant au

résultat. Mais il choisit une huître vigoureuse et incrusta, dans sa chair, le petit grain de coquillage magique que le mollusque allait enrober d'une couche cristalline pour isoler cet irritant corps étranger. Il fit fabriquer une petite cage en or pour protéger l'huître de ses ennemis prédateurs. Ensuite, aidé de sa petite-fille, il plongea la cage dans la mer. Des gardes, sur des barques, reçurent mission de chasser tout ce qui vivait sous l'eau et s'appro-

cherait de la cage.

Plusieurs années s'écoulèrent... Un jour, le grand-père impérial fit remonter la cage et ouvrit l'huître : elle renfermait une perle d'une rare beauté. Elle était transparente comme le cristal et brillait plus qu'un diamant.

Trois années de plus passèrent. La Princesse avait grandi et, chaque soir, inlassablement, avant de s'endormir, elle contemplait sa perle.

Un beau matin, elle fut appelée au chevet de son grand-père : celui-ci se mourait d'une maladie inconnue. Aucun des médecins de l'Empire qui défilaient au chevet du vieil homme ne pouvait définir la nature du mal. L'Empereur promit une récompense à celui qui guérirait son père, mais nul n'y réussit malgré la valeur de plus en plus grande du trésor proposé. C'est alors qu'un homme étrange fit son apparition... Il venait, disait-il, d'une île de Chine gardée par neuf

dragons, et prétendait détenir le pouvoir de guérir le grand-père malade. Il ne demandait pas de trésor en échange, mais tout simplement la perle diamant.

La Princesse se souvint de la prophétie de Tin Hau, mais n'osa pas en parler à l'Empereur, son père, qui avait déjà ordonné que l'on aille chercher la perle.

Il la présenta au magicien en lui notifiant :

— Si tu guéris mon père, nous te



la donnerons ; mais si tu échoues, tu auras la tête tranchée.

Le magicien s'enferma trois jours avec le vieil homme et quand ce dernier se leva en réclamant à manger, il s'en revint au palais demander audience à l'Empereur, qui décida :

— Tu as tenu ta promesse, et guéri mon père. La perle est donc à toi et je te punirai qui-conque tenterait de te la voler.

Il tendit au magicien l'écrin d'ambre dans lequel la perle diamant reposait sur un coussin en fils d'or.

La petite Princesse, à l'écart du trône, sentit, dès l'instant où le magicien ferma ses doigts sur l'écrin, son sang se glacer. Ses mains commencèrent à se couvrir d'écaillles, tandis que l'air lui brûlait les poumons. Elle courut vers la mer et n'eut que le temps de s'y jeter. Elle était devenue poisson.

On chercha partout la Princesse et l'on ne comprit ce qui lui était arrivé que lorsque le grand-père révéla à son fils l'histoire de la perle et la prophétie de Tin Hau.

L'Empereur, épouvanté, envoya des messagers à travers tout l'Empire avec mission de retrouver le magicien et la perle, mais celui-ci s'était évanoui dans la nature avec son précieux joyau, et on ne les revit jamais.

Le grand-père mourut peu après de chagrin. Quant à l'Empereur, son fils, il interdit la pêche sur les rives de son Empire et passa sa vie à regarder la mer, espérant en voir surgir sa fille disparue.

Depuis ce jour, la Princesse, sous l'aspect d'un poisson doré, nage d'île en île, de mer en mer, guettant les rivages à la recherche du magicien et de sa perle que le destin, en se servant d'un sortilège, lui a dérobée.

Yoko reprit son souffle, avant de poursuivre :

— Je jouais à cache-cache dans les algues avec mes sœurs, les filles de la mer, quand

j'ai vu passer le poisson tout en or. Il était si triste que des larmes s'échappaient, en bulles, de ses yeux. Je l'ai rattrapé à la nage et il, ou plutôt elle — car il s'agissait de la Princesse — m'a raconté son histoire. Je savais où était la perle parce que j'observe ta maison depuis longtemps, et je lui ai promis de venir te demander de la lui rendre.

— Mais, c'est ma perle, Maman me l'a achetée ! protesta Wai.

— Bien sûr, mais si, comme moi, elle avait vu la tristesse du poisson doré, elle ne l'aurait jamais fait.

— Et où est-il, ce poisson doré ?

— Là, dans la baie, murmura Yoko en désignant par la fenêtre la mer qui jouait avec les reflets de la lune.

— J'aimerais le voir, mais je ne puis marcher... Un jour, peut-être, a dit le docteur... Je sais déjà me lever, maintenant... Attends !

Il me vient une idée.

Il s'était assis dans son lit et, désignant la chaise roulante, il ordonna :

— Amène ma chaise près du lit et aide-moi à m'y asseoir. Yoko s'exécuta puis, soulevant l'enfant, le fit glisser du lit sur le coussin en velours de la chaise d'infirme. Wai, mettant en marche le moteur électrique de la chaise, se précipita vers un petit meuble doré dont il fit basculer la porte. Il y plongea le bras, en retira un coffret. Yoko reconnut celui que madame Kwan lui avait présenté l'après-midi.

Wai l'avait ouvert et s'était emparé de la perle.

— Tu ne m'appartiens pas ! Je dois te rendre à Tin Hau, sinon la petite Princesse restera pour toujours un poisson triste.

Il embraya le mécanisme de sa chaise et, par la porte-fenêtre ouverte, fila sur le balcon.

— Je ne sais pas encore marcher, mais je lance loin, regarde ! s'écria-t-il...

Saisissant la perle, il s'apprêta à la jeter

*— Mais, c'est
ma perle, Maman
me l'a achetée !
protesta Wai.*

dans le vide, quand un cri l'arrêta :

— NON WAI !

Madame Kwan, le visage défait, avait fait irruption dans l'embrasure de la porte-fenêtre. Écartant Yoko sans ménagement, elle se précipita sur son fils.

— Si, maman ! Il faut rendre la perle à Tin Hau, sans quoi la Princesse ne reverra jamais ses parents.

Madame Kwan saisit le poignet de l'enfant, mais celui-ci avait déjà fait passer la perle dans son autre main et, d'un geste vif, il la lança vers la surface glauque de l'eau. Il y eut un "plouf..." à peine audible et quelques légers cercles concentriques firent frissonner la mer au pied du balcon. Madame Kwan avait le souffle coupé... Wai rayonnait de bonheur et, à genoux, Yoko sanglotait.



13

Où Yoko retourne la situation. Elle n'avait pas quitté son diadème et, malgré l'épaisseur de ses cheveux, elle sentait la pression de l'Écume de l'Aube... La vraie !...

Une demi-heure plus tard, madame Kwan avait réveillé son entourage et, dans son bureau privé, laissait déborder sa colère.

— Vous dites, Yin, qu'à cet endroit, le fond de la mer est couvert de vase !... Sur quoi fondez-vous pareille affirmation ?

Le pauvre secrétaire roulait des yeux dépités qui se voilaient de mépris lorsqu'ils se posaient sur Yoko, prostrée sur une chaise.

— De la vase partout, madame, j'en suis certain. Ce n'est pas la première fois que votre fils Wai lance quelque objet de valeur dans la mer. Nous avons fouillé le fond mouvant à la recherche de son auto téléguidée qui avait dépassé le seuil du balcon et fait le plongeon. Je vous assure, de la vase partout... On s'y enfonce jusqu'aux genoux... Allez donc retrouver une perle là-dedans ! Madame Kwan se rembrunit davantage et interrogea du regard son chauffeur, son jardinier, ses deux domestiques et même son cuisinier. Tous fixaient Yin en opinant de la tête pour signifier qu'ils se rangeaient à son avis et que la perle était irrémédiablement perdue.

Madame Kwan, avec un geste d'humeur, congédia ses gens de maison, ne retenant que son secrétaire. Les poings serrés, elle s'approcha de Yoko, rivée à sa chaise, et lui lança en sifflant :

— Vous avez fait du beau travail, Miss Tsuno. Qu'avez-vous donc raconté à mon

fils pour l'envoûter ainsi, et le décider à se débarrasser d'un joyau pour lequel j'ai dépensé une fortune ?

— La vérité, mais je l'ai racontée pour qu'elle accroche la sensibilité de son jeune âge.

— La vérité ? J'aimerais en connaître votre version !

— Elle est triste, madame, car si vous avez dépensé une fortune pour acquérir cette perle, mon grand-père a souffert toute sa vie pour la produire !

— Votre grand-père !... Monsieur Chu, en me vendant la perle, m'a remis son certificat d'authenticité.

Elle alla vers un meuble bas, tira un dossier d'un tiroir et en détacha un document qu'elle présenta à Yoko.

— Voyez vous-même, l'artiste qui a produit cette perle est un certain monsieur Kawa...

— Ce document est un faux ! Monsieur Kawa n'a jamais existé et, si vous voulez avoir la patience de m'écouter, je vais vous raconter, sans la déformer, la véritable histoire de l'Écume de l'Aube... C'est son nom... Après, il ne vous restera qu'à me croire, ou à m'expulser.

Quelques coups discrets furent frappés à la porte et, en s'excusant, une servante fit son entrée.

— Wai dort paisiblement, madame, dit-elle en s'inclinant devant sa maîtresse et en ajoutant d'une voix gaie : Je ne l'ai

jamais vu aussi heureux.

Madame Kwan la congédia avec bienveillance, puis, se calant dans un fauteuil aux larges accoudoirs, elle ferma les yeux et fit signe à Yoko qu'elle était prête à l'entendre. Alors, libérant tendresse et passion, Yoko ouvrit le coffret de ses souvenirs pour la dame chinoise.

Il fallut une bonne heure à Yoko pour venir au bout de son récit. Au début, madame Kwan semblait ne pas y croire, puis conquise par la sincérité de la jeune Japonaise, elle l'interrompit à diverses reprises pour se faire préciser des détails concernant l'Écume de l'Aube. Lorsqu'elle posa des questions sur l'homme qui l'avait créée, elle ne reçut que des réponses embrumées de chagrin qui lui firent regretter de les avoir posées et à l'instant où Yoko, dans un hoquet, ne put retenir ses larmes, madame Kwan découvrit qu'elle avait touché une plaie qui ne s'était pas encore cicatrisée.

Yoko, estimant avoir mis le mot " fin " à son récit, baissa humblement les yeux et conclut :

— Si vous avez la certitude que je vous ai trompée, en simulant la tristesse, jetez-moi dehors. Mais si, au contraire, vous croyez à ma sincérité, je vous demande de la vérifier.

— De quelle manière ? demanda Yin.

— La plus simple ! Confrontez-moi avec l'homme qui vous a vendu cette perle diamant et demandez-lui d'apporter une preuve irréfutable de sa provenance.

— Je vous crois, murmura madame Kwan, et j'aimerais vous voir quitter cette maison lavée de tout soupçon. Dès demain Yin ramènera monsieur Chu pour cette ultime confrontation. À présent, il serait bon de dormir, vous êtes exténuée... Je vais vous faire donner une chambre... convenable ! précisa-t-elle.

Une demi-heure plus tard, Yoko reposait dans une chambre fleurie, rose et bleue, du papier peint aux meubles, de la moquette à l'édredon sous lequel elle s'était lovée, épuisée. Elle n'avait pas quitté son diadème et, malgré l'épaisseur de ses cheveux, elle sentait la pression de l'Écume de l'Aube... La vraie !... Vaincue par la fatigue, elle plongea dans un sommeil profond qu'aucun rêve ne vint troubler.

Le soleil, qui s'était levé sur la grande Chine, menait un ultime combat contre la brume matinale et l'écartelait en larges bandes diaphanes dont les ombres zébraient la mer miroitante de couloirs sombres et mystérieux. La villa de madame Kwan, cachée dans la verdure, ressemblait à un jeu de dominos attendant qu'une main habile vienne modifier son ordonnance.

La Rolls bleue était partie de grand matin, ayant englouti la tache turquoise de la robe de madame Kwan. Où s'en allait donc la dame chinoise ? Il n'était pas coutumier qu'elle abandonne son " palais " en terrasses et, encore moins, qu'elle y laisse son fils seul. Mais, ce matin-là, elle savait particulièrement bien où elle allait et pourquoi.

Yoko dormait encore profondément lorsque des coups, frappés à la porte, la tirèrent de son univers d'oubli : une servante, le sourire aux lèvres, fit son entrée avec un grand plateau laqué sur lequel le plus merveilleux des petits déjeuners s'offrait en tentation. Yoko s'assit en réprimant un bâillement. La servante lui cala le dos avec des coussins, puis, soulevant le plateau de la table où elle l'avait déposé, elle le mit en place, sur ses quatre pieds, au-dessus des jambes allongées de la jeune Japonaise.

— Ne serait-ce pas préférable que je m'installe à la table ? Je risque de renverser mon thé ou de faire une tache sur la garniture du lit.

— *Je vous crois,
murmura
madame Kwan...*

– On la lavera... Ma maîtresse ne sera pas de retour avant midi et elle vous recommande de prendre du repos en l'attendant. La servante s'inclina et sortit. Yoko vérifia du bout des doigts la présence de la perle sous le diadème et, rassurée, plongea ses lèvres dans le thé parfumé tout en glissant un regard gourmand sur les délices croustillants qui l'accompagnaient.

Il était près de midi et Yoko achevait de remettre de l'ordre dans ses bagages lorsque, précédée de petits coups secs sur le panneau de la porte, la voix de Yin se fit entendre.

– Miss Tsuno, pouvez-vous m'accorder une courte visite ?

Yoko ouvrit la porte et découvrit Yin, dont le visage rayonnait de bienveillance.

– Les faits justifient votre récit : monsieur Chu a disparu !

– Disparu ?!... s'exclama Yoko, contrariée.

– Oui, envolé après avoir vidé son compte en banque.

Et Yin précisa :

– Nous nous sommes présentés, madame Kwan et moi, à son domicile, pour trouver le nid vide. Le domestique de monsieur Chu m'a informé que son maître était parti en voyage. Pris d'un pressentiment, nous nous sommes rendus à la " Bank of China " où monsieur Chu déposait son argent. Le renom de madame Kwan aidant, il m'a été révélé que, peu avant notre passage, monsieur Chu était venu transférer la quasi-totalité de ses fonds sur un compte bancaire à New York. J'ai aussitôt lancé, auprès des compagnies aériennes, une demande de vérification des listes des pas-

sagers sur les vols en partance pour l'Amérique, mais en vain : monsieur Chu, à l'heure qu'il est, a dû quitter Hong Kong sous un nom d'emprunt, car même le département de l'immigration ne possède aucune fiche à son nom.

– Vous croyez qu'il est parti pour l'Amérique ?

– C'est envisageable, à présent qu'il est " brûlé " à Hong Kong et, pour l'avenir, en Chine. Mais peu importe, Madame Kwan ne désire pas poursuivre cet escroc en justice : cette affaire éveillerait l'attention des médias et mettrait au grand jour la carence de santé de son fils.

– Je ne comprends pas madame Kwan... Une perle, fût-elle transparente, n'accomplit pas des miracles.

– Madame Kwan croyait en ses vertus curatives... Une sorte d'aura, voire de magnétisme, qui aurait influencé de façon favorable le comportement de son fils.

– De quoi souffre-t-il exactement ?

– Un accident : une hydrocution. Alors qu'il n'avait que trois ans, il est tombé dans l'eau froide de la baie et c'est de justesse qu'on l'a ramené à la vie. Depuis, ses jambes refusent d'accompagner ses jeux... Il suffirait d'un déclic, d'un événement... et Yin ajouta malicieux : du passage d'une déesse de la mer...

Yoko voyait trop bien ce que Yin insinuait avec gentillesse, mais elle ne put esquisser aucun sourire : la perle, dont elle sentait la présence sous son diadème, l'en empêchait. Elle avait triché et dupé, à deux reprises, madame Kwan puis, plus grave encore, l'innocence crédule de Wai, et elle eut soudain envie de fuir, de quitter cette maison et



d'échapper au regard confiant de Yin qui lui brûlait l'âme. Quand le secrétaire lui dit que madame Kwan l'attendait au salon, Yoko le suivit avec un soupir de résignation.

Madame Kwan n'accabla pas plus monsieur Chu que Yin ne l'avait fait. Elle désirait classer l'affaire. Poursuivre monsieur Chu ne lui rendrait pas la perle. Sa préoccupation était d'une tout autre nature et elle s'en expliqua à Yoko.

— Mon fils s'est éveillé ce matin le cœur en fête... À croire que la déesse Tin Hau ne l'a pas quitté. Vous avez fait un miracle, Yoko, avec lequel la plus belle des perles ne pourrait rivaliser. Malheureusement, il vous prend pour une déesse de la mer et vous croit retournée vers le fond de l'océan. S'il vous découvre toujours présente sous ce toit, le merveilleux de la fable s'effondrera et ses illusions s'envoleront dans la tristesse. Il serait préférable, pour lui, que vous vous effaciez et ne reveniez plus... avant un certain temps.

Yoko tenta d'avaler la boule qui lui nouait la gorge et qui l'empêchait d'exprimer, en réponse, le moindre son. Elle se contenta de hocher affirmativement la tête.

Madame Kwan lui tendit une pochette aux couleurs de la Cathay Pacific.

— Voici votre billet d'avion pour Osaka. Yin a effectué le changement de réservation : le vol part à 14 h 30. Mon chauffeur vous attend pour vous conduire à l'aéroport de Kai Tak où vous pourrez vous restaurer avant le départ. À présent, vous m'excusez, mon fils me réclame.

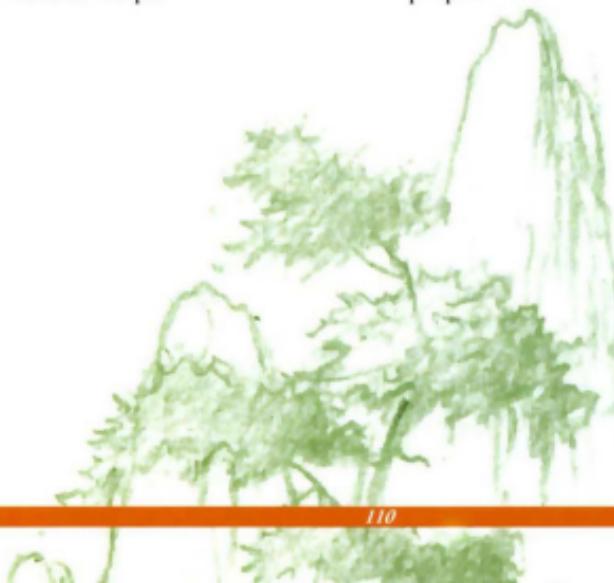
Après une petite inclinaison de la tête à l'intention de Yoko, elle lui tourna le dos et sortit de la pièce à petits pas lents.

Sur le seuil elle hésita et se retourna comme pour ajouter quelque remarque. Mais elle ne le fit pas et passa la porte.

— Mm... Merci, madame..., balbutia Yoko, avec un temps de retard...

Ses mots se heurtèrent à la porte qui s'était déjà refermée

— Je vais vous aider à sortir votre valise, proposa Yin.



14

Où la vérité se fait jour.

*L'Écume de l'Aube était le reflet d'un souhait,
qu'enfant elle avait formulé et que l'amour d'un grand-père attentionné
avait transformé en réalité.*

On la lui avait volée et, à son tour, elle l'avait reprise... à un enfant.

La Rolls-Royce bleu pâle glissait sur la route dans le ronronnement soyeux de son moteur. Sur la banquette arrière, Yoko était loin de triompher. Elle avait récupéré l'Écume de l'Aube au prix d'une duperie dont son cœur lui refusait la justification. Bien sûr, c'était sa perle, mais la joie de la réussite avait, peu à peu, fait place à un déferlement de doutes qu'elle ne pouvait maîtriser. Dès l'instant où elle avait repris possession du joyau, ses souvenirs d'enfant avaient à nouveau inondé sa conscience. Elle se rappelait les paroles de son aïeul qui, à diverses reprises, l'avait avertie que si son cœur n'avait pas la limpidité de la perle, celle-ci perdrat son éclat et sa valeur morale.

L'Écume de l'Aube était le reflet d'un souhait, qu'enfant elle avait formulé et que l'amour d'un grand-père attentionné avait transformé en réalité. On la lui avait volée et, à son tour, elle l'avait reprise... à un enfant. Elle eut soudain la sensation que l'Écume de l'Aube faisait partie de l'univers de l'enfance et que l'en sortir, pour satisfaire sa vanité presque adulte, était un " crime " auquel son orgueil l'avait poussée. La Rolls, après avoir traversé Central District, s'engagea sur la route rapide, vers le tunnel menant à Tsim

Sha Tsui. La forêt des buildings, entre lesquels la voiture se faufilait, parut à Yoko de plus en plus mouvante. L'angoisse l'étreignit et, soudain, elle pensa à Lai-Chi sa grand-mère. Le sang chinois qui coulait en elle submergea son cœur... Elle était japonaise, nul doute, ainsi que l'Écume de l'Aube, mais, ici, à Hong Kong, elle était très chinoise et, en cet instant, une Chinoise qui avait menti et qui trahissait sa race en se sauvant comme une voleuse...

Pauvre Yoko ! Elle avait mis le pied sur cette petite enclave privilégiée de la Chine avec la fierté d'un samouraï et l'audace d'un ninja... Qu'en avait-elle fait ? Elle n'avait utilisé que la ruse et bafoué son honneur. Que représenterait désormais pour elle l'Écume de l'Aube ? La tendresse d'un grand-père... ou l'assouvissement d'une justice personnelle ? Une vérité se fit jour en elle : elle était venue à Hong Kong avec la pureté de l'enfance et elle en repartait avec la ruse de l'adulte au cœur... Non ! elle ne voulait pas être adulte de cette manière !... La maturité, cela se mérite... ça ne se vole pas ! Elle serra les dents, ferma les yeux, puis, d'une main tremblante, saisit l'épaule du chauffeur.
— Re... retournons à la villa de madame Kwan... Je... j'y ai oublié une chose très importante.

Le chauffeur, étonné, se fit répéter l'ordre et grogna d'insatisfaction en lâchant le volant et en montrant à Yoko qu'il s'était déjà engagé dans la pente du tunnel. Il lui fallut donc passer de l'autre côté et, par les bretelles de déviation, reprendre le chemin en sens inverse et payer une seconde fois le passage ! Yoko eut à nouveau droit au bruit du trafic, répercute par la voûte en béton, comme le grognement d'un monstre caché dont l'haleine, chargée de gaz d'échappement, s'infiltrait dans la confortable limousine. On retraversa Central District et on gagna Happy Valley. Puis, par le flanc du Mont Nicholson, on dévala à nouveau vers Deep Water Bay pour s'arrêter, enfin, devant le perron de la villa dont l'entrée semblait ricaner en voyant revenir celle qui avait cru lui échapper.

Le domestique, surpris par l'insistance de Yoko, la fit entrer dans le petit salon. Il eut beau lui expliquer que madame Kwan était près de son fils, il se heurta à la nervosité grandissante de son interlocutrice et, subjugué, il finit par se décider à courir avertir sa maîtresse.

Restée seule, Yoko fut envahie par le désarroi. Qu'allait-elle dire à madame Kwan ?... La honte empourprait son visage. La jeune Japonaise, si sûre d'elle, si fière de son enseignement zen, n'était plus qu'une petite fille attendant le châtiment.

Lorsque la porte s'ouvrit et que madame Kwan, enserrée dans un fourreau violet de satin broché, s'avanza, interrogative, Yoko ne put trouver aucun mot. Elle laissa ses jambes se dérober sous elle et tomba aux pieds de la dame chinoise.

— Ah ? vous êtes revenue ! Auriez-vous oublié quelque chose ?

Yoko redressa la tête, dévoilant ses yeux mouillés de larmes et libéra le cri qui la condamnait.

— Je vous ai menti ! J'ai triché !

Et enlevant d'un coup sec son diadème d'écaille, elle en décolla le ruban adhésif qui maintenait la perle cachée. Elle dégagea l'Écume de l'Aube et la tendit en tremblant à madame Kwan.

— Voici l'Écume de l'Aube... LA VRAIE !... Yoko avait cru à l'étonnement indigné de madame Kwan et, à sa grande surprise, la Chinoise rayonnait. Ses yeux alliaient de la perle qui brillait entre ses doigts à Yoko, prostrée à ses pieds et dont elle percevait la respiration entrecoupée par des sanglots qui n'arrivaient pas à s'épancher. Madame Kwan se laissa choir sur les genoux, dans le craquement de l'étoffe de son fourreau trop tendu et, saisissant Yoko aux épaules, l'obligea à relever le regard...

— Vous aviez donc bien les deux fausses perles avec vous ?

— Oui, quand mon père a fait exécuter la copie, c'est, comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, deux fausses perles qu'il a reçues en retour. Je les avais amenées avec moi, cela faisait partie des facettes de mon plan. Le copiste avait gardé la vraie et c'est elle que vous tenez entre vos doigts, je vous en fais le serment !

— Vous jurez ce que votre cœur croit être juste... Mais la vérité est autre et elle va vous faire mal... Très mal !

Yoko la regarda, surprise.

— Que voulez-vous dire ?

Madame Kwan présenta l'Écume de l'Aube à hauteur des yeux.

— La perle que vous me restituez est fausse, elle aussi... La véritable Écume de l'Aube est morte... OUI, MORTE, Yoko !

— MORTE ?? Je ne comprends pas, balbutia Yoko.

— Peu de temps après l'acquisition de la perle, j'ai remarqué, en son centre, un point trouble qui s'élargissait de jour en jour... Je l'ai fait expertiser et le verdict fut sévère : la perle perdait sa transparence sous l'effet

*— Je vous ai menti !
J'ai triché !*

La véritable Écume de l'Aube est morte...



R. Leloup.

d'une réaction interne incontrôlable.
— Une tache !... murmura Yoko.
— Une tache toujours plus sombre que j'ai voulu cacher à Wai... alors j'en ai fait exécuter une imitation.

— Par monsieur Chu...

— Non, par un copiste inconnu... Je voulais garder pour moi seule le secret.

— Et l'Écume de l'Aube, qu'en avez-vous fait ?

En réponse, madame Kwan porta sa main à un bijou en forme de noix, pendu par une chaînette à son cou. Elle fit glisser un fermoir et le bijou s'ouvrit, libérant dans la paume de sa main une bille sombre.

— La voici, Yoko ! J'en ai honte !

Yoko s'en saisit et l'examina en tremblant... Elle avait la couleur de l'acier poli... Serrant son poing dessus en se mordant les lèvres pour ne pas crier sa douleur, elle se jeta contre l'épaule de madame Kwan...

Le domestique, venu voir, s'éclipsa discrètement en les voyant réunies, toutes deux, à genoux sur le dallage.

— Je n'ai pas voulu vous dire la vérité, soupçonnant, après votre récit, que c'était la seconde copie que vous aviez remise à Wai pour qu'il la jette dans la mer...

De toute manière, celle que vous auriez pu emmener était fausse... Vous méritiez une leçon et je vous aurais écrit, plus tard... Vous êtes revenue... Je ne m'étais pas trompée sur vous...

Et en achevant ces mots, madame Kwan serra plus fort Yoko.

— Je vous en prie, Yoko, relevez-vous !

Tandis que la jeune Japonaise, debout à présent, se mouchait et séchait ses larmes, madame Kwan poursuivait, songeuse.

— Je pense que nous avons trop exposé l'Écume de l'Aube à la lumière. Comme le rêve, elle est fille de l'ombre.

— Pourquoi n'ai-je pas mieux veillé sur elle ? s'écria Yoko.

— Cela n'aurait rien changé. Ainsi vont les utopies... On a beau reculer l'échéance de leur échec, un beau jour il se manifeste à vous.

— Grand-père n'aura connu que la joie de la réussite. Oh ! pourquoi la perle n'a-t-elle pas attendu plus longtemps, protesta Yoko.

— Elle a attendu le temps que vous deveniez grande et puissiez comprendre. Vous voilà femme, à présent.

— Et la perle est morte !

— En êtes-vous sûre ? Moi, je vois sa transparence en votre cœur... À vous de la faire grandir sur le chemin de la vie... Mais pour le présent, il faut régler un problème urgent.

— Un problème ? Par ma faute n'est-ce pas ?

— Oui ! Mon fils Wai croit que la perle diamant est au fond de la mer de Chine, où la déesse Tin Hau, heureuse de l'avoir récupérée, a le cœur en fête et s'apprête à partir, sur son char attelé de dix dauphins, à la recherche de la Princesse. Elle n'est pas seule dans la joie, mais entourée de ses filles de l'océan qui chantent ses louanges, en jouant de la musique sur des instruments en or. Il connaît même tout particulièrement l'une d'elles... Elle

a votre visage, votre grâce et votre honnêteté.

Et madame Kwan ajouta en souriant :

— Cette jeune déesse ne peut être à la fois ici, près de moi, et dans le cœur de mon fils, car s'il découvrait ce dédoublement inexplicable, son bonheur s'effondrerait.

— C'est à lui que j'aurais voulu demander pardon... Je l'ai abusé...

— Vous l'avez enchanté... Il est méconnaissable et, même dix fois plus grosse, cent fois plus transparente et mille fois plus brillante, aucune perle n'aurait réussi pareil miracle.

— C'est quand même l'Écume de l'Aube, risqua Yoko, sans elle je ne serais pas venue.

*Moi, je vois
sa transparence
en votre cœur...*

— Oui, mais, même morte, l'Écume de l'Aube est votre perle et il n'y a que vous et moi qui, en ce moment, partagions le secret de sa transformation. Reprenez-la, reprenez-les, je le veux !

Joignant le geste à la parole, elle posa l'Écume de l'Aube à la transparence éteinte et sa copie vivante au creux de la main de Yoko, en l'obligeant à refermer les doigts dessus.

— Laissons à Yin la copie qu'il vous a demandée, il la garde en souvenir et ne la montrera jamais à Wai... De plus, il n'est au courant de rien.

Yoko hoqueta sans bien s'en rendre compte :

— Mm... M Goye...
M Goye !...

Ce qui, en cantonais, voulait dire : merci. Madame Kwan sur-sauta :

— Vous parlez le cantonais ?

— Quelques mots, que mon père tenait de sa mère... Elle s'appelait Lai-Chi. Mon grand-père l'a sortie, jadis, de l'enfer de Hong Kong pour l'épouser un jour.

— Mais alors, vous êtes Chinoise par votre grand-mère ?

— À moitié seulement, et encore... Que reste-t-il de chinois en moi ?

— L'essentiel, murmura madame Kwan. Voilà donc pourquoi j'avais senti que vous étiez différente des autres.

Et se ravisant, elle ajouta, sérieuse :

— Il faut partir, sinon vous allez manquer votre avion. Retournez au plus vite rassurer vos parents et dites-leur que, désormais, vous avez une famille à Hong Kong.

Yoko, en prévision du passage à la douane,

réemprisonna les perles sous le diadème avec la toile adhésive, ajusta le demi-cercle d'écaille sur sa tête. Bien sûr, l'une des perles était fausse, l'autre morte, mais allez l'expliquer... Elle s'inclina profondément devant madame Kwan en murmurant un timide " Merci pour votre bonté. Je reviendrai, je vous le promets... ".

— Qu'allez-vous faire de l'Écume de l'Aube ? demanda madame Kwan.

— La placer sur l'autel des ancêtres à côté de la photo de mon grand-père, pour qu'elle me force à réfléchir sur ma vanité.

Madame Kwan opina de la tête, signifiant qu'elle approuvait cette décision, puis avec

une ferme tendresse, elle poussa Yoko hors de la pièce et l'accompagna jusqu'au perron où attendait le chauffeur. Elle ordonna à ce dernier :

— Reconduisez-la, au plus vite, à l'aéroport.

Le chauffeur referma la portière sur Yoko, gagna son volant et démarra en faisant crisser les graviers de l'allée.

Par la vitre arrière, Yoko vit la silhouette de madame Kwan se faire de plus en plus petite puis disparaître dans le feuillage de la courbe de l'allée.

• • •

Le 747 vert et blanc de la Cathay Pacific releva le nez dans le rugissement de ses réacteurs et s'arracha à la longue bande de béton que les techniciens de Hong Kong avaient coulée sur la mer. À sa droite, l'en-tremblement des buildings de l'île se transformait en un paysage miniature pour jouets électroniques. À mesure que l'avion



prenait de l'altitude, le rocher et la verdure remplaçaient l'œuvre de l'homme et, bientôt, il n'y eut plus que la mer. Yoko, jetant par le hublot un regard en arrière, entrevit la succession des baies où, dans la plus profonde, elle devinait, faute de la voir, la villa désormais accueillante de madame Kwan. Un petit garçon y espérait et peut-être, un jour, y guérirait.

Yoko ne se souvenait pas d'avoir pleuré autant en si peu de temps, mais, à présent, elle se sentait détendue. Les perles, bien dissimulées, avaient passé les contrôles de l'aéroport de Hong Kong et son père, qu'elle avait contacté par téléphone avant de monter dans l'avion, avait certainement usé de sa notoriété pour qu'il en soit ainsi à l'arrivée.

Pourtant elle avait l'impression d'avoir oublié à Hong Kong quelque chose qu'elle ne pouvait définir. Dans une soudaine luci-

dité, la vérité l'inonda : elle était venue, comme un enfant, en cette pointe la plus méridionale de la Chine et elle en repartait adulte. L'Écume de l'Aube avait accompli sa mission, elle pouvait désormais s'en séparer.

Ce que son grand-père lui avait maintes fois répété prenait enfin toute sa signification : "Ce n'est point la valeur des choses qui a de l'importance, mais celle que le cœur leur attribue."

L'avion prit de l'altitude... Yoko avala, par petites gorgées, le jus de fruit coupé d'eau qu'elle s'était fait servir par l'hôtesse et, avec sérénité, pensa à l'avenir. Bientôt, ce serait le Japon, ses parents, sa maison... Mais elle sentait que cette aventure à Hong Kong avait ouvert la cage de sa vie et reculé les frontières de son univers. Un jour, elle irait plus loin. Le monde était à portée de sa main et elle avait grand soif de le découvrir.









Le Japon, terre de séismes et de cataclysmes, flotte sur une mer facilement irritable, à deux pas d'une fesse volcanique profonde où s'inscrit son avenir inconnu..."

C'est là, sur l'île du Songe, que Yoko Tsuno vit une enfance à la fois sereine et mouvementée, avant de connaître à l'adolescence, sa première aventure. Une aventure passionnante, qui la mènera jusqu'à Hong Kong, à la recherche d'une perle fabuleuse, l'Ecume de l'Aube. Une atmosphère inoubliable, des personnages fascinants et attachants, tel le patriarche Onoué Tsuno ou la mystérieuse madame Kwan !

L'Ecume de l'Aube est un grand roman, qui raconte pour la première fois la jeunesse de Yoko Tsuno, une héroïne que connaissent tous les amateurs de bande dessinée.

Roger Leloup, après avoir été l'un des collaborateurs d'Hergé, a créé le personnage de Yoko Tsuno, dont 22 albums sont parus à ce jour. Il est aussi l'auteur du roman Le Pic des Ténèbres, couronné par le Grand prix de la Science-Fiction française en 1990.

Le présent roman est illustré par l'auteur.

